

POSSIBLES

HORS-SÉRIE (ÉTÉ 2022)

L'éveil

Paroles wakes et débats

POSSIBLES

DÉPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE,
Dominique Caouette, Pav. Lionel Groulx, Université de Montréal C.P. 6128,
Succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7
SITE INTERNET : <https://revuepossibles.ojs.umontreal.ca/index.php/revuepossibles>

RESPONSABLES DU NUMÉRO : Raphaël Canet et Francis Dupuis-Déri

COMITÉ DE RÉDACTION : Christine Archambault, Raphaël Canet, Dominique Caouette, Marie Cosquer, Régis Coursin, Gabriel Gagnon, Nadine Jammal, Anatoly Orlovsky, Jean-Pierre Pelletier, Jean-Claude Roc et André Thibault

COORDINATION : Régis Coursin et Marie Cosquer

RESPONSABLES DE LA SECTION POÉSIE/CRÉATION : Anatoly Orlovsky et Jean-Pierre Pelletier

RESPONSABLE DE LA SECTION DOCUMENTS : Raphaël Canet

RESPONSABLE DE LA PRODUCTION : Daniel Girard

CONCEPTION GRAPHIQUE ET COUVERTURE : Pellerin Studio

CORRECTION, RÉVISION et TRADUCTION : Christine Archambault, Nadine Jammal, Gaëlle Noémie Jan, Alexánder Martínez, Anatoly Orlovsky, Thomas Gareau Paquette, Jean-Pierre Pelletier

MEMBRES FONDATEURS : Gabriel Gagnon, Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault, Gaston Miron, Marcel Rioux

IMPRESSION : Le Caïus du livre

Ce numéro : 20\$ La revue ne perçoit pas la TPS ni la TVQ.
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Québec : D775 027
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Canada : ISSN : 0707-7139
Montréal © 2022 Revue POSSIBLES

TABLE DES MATIÈRES

HOMMAGE

- Il est parti à l'assaut du ciel : hommage à Pierre Beudet** 8
Raphaël Canet
- Intellectuel engagé et militant : Réfléchir, agir et provoquer le changement** 17
Dominique Caouette

SECTION I : L'éveil

- Au-delà d'une manipulation de l'opinion publique** 26
Raphaël Canet et Francis Dupuis-Déri
- L'invention des Wokes par le nationalisme conservateur** 32
Raphaël Canet et Léo Palardy
- Science et non-science dans le débat identitaire actuel** 42
Leary Gagné
- Enjeux wokes et communauté : récit d'une pratique** 51
Rémi Laroche et Mariève Mauger-Lavigne
- Nous sommes wokes : auto-ethnographie critique par trois étudiantes américaines** 60
Ariel A. Ashlee, Bianca Zamora et Shamika N. Karikari
- La polémique au sujet des Wokes du point de vue des médias** 69
Entrevue avec Vanessa Destiné
- La librairie Racines : des livres pour éveiller les consciences** 77
Entrevue avec Gabriella Kinté Garbeau
- Faire face ensemble à la meute de loups** 82
Entrevue avec Mélissa Mollen Dupuis
- La polémique au sujet des Wokes vue de France** 88
Entrevue avec Rokhaya Diallo

Le wokisme, maladie infantile des Nouvelles Lumières ? 95
Jonathan Durand-Folco

Wokisme : l'excès de vertu n'est pas une vertu 103
Rachad Antonius

SECTION II Poésie/Création

quelques guêpes 114
Anne-Marie Desmeules

Apatride 115
Florence Noël

Le support séculier de la matière 117
Léonel Jules

Sept poèmes courts 119
Jorge Palma
Traduits de l'espagnol par Jean-Pierre Pelletier

Héros 126
Pierrot-Ross Tremblay

Les reines de la réserve II et Créateur est trans 128
Billy-Ray Belcourt
Traduit de l'anglais par Mishka Lavigne

Autoportrait 133
Elisabeth Aitlarbi

École secondaire 135
Laurence Bertrand

Fable aux Kálibu (extrait) 139
Jean-Manuel Doran-Peñafiel

Suivez Martin, Suivez Moses! et Passage au printemps 142
George Elliott Clarke
Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier et Anatoly Orlovsky

Mai 65 Laryssa Luhovy	148
Trois poèmes <i>(Liberté aux abois, Échappée belle en poésie, Peuple évanescent)</i> Mario Pelletier	150
Tarzan et Jim la Jungle Michael Morais Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier	155

HOMMAGE

Il est parti à l'assaut du ciel : hommage à Pierre Beudet

Par Raphaël Canet

J'ai connu Pierre Beudet au milieu des années 2000. De retour du Forum social mondial (FSM) de Porto Alegre (janvier 2005), je participais à un collectif de jeunes (et de moins jeunes) altermondialistes qui rêvaient d'organiser un Forum social au Québec. Fougueux et portés par les vagues puissantes de mobilisation (nous avons toutes et tous participé au Sommet des peuples à Québec en avril 2001, puis manifesté contre la guerre en Irak en février 2003 et bientôt avec les étudiants au printemps 2005). Nous avons alors le vent dans les voiles et pensions, bien modestement, contribuer à la marche de l'Histoire.

Pierre nous a accueilli chez *Alternatives* et, même si nous nous méfions alors des structures qui tendaient à récupérer à leur compte l'énergie instituante des mouvements, ce mariage fut heureux puisqu'il a permis la réalisation du Premier forum social québécois (FSQ) en août 2007. Nous avons alors réussi, à notre petite échelle du village québécois d'Astérix comme il disait souvent, à créer, un instant, la magie de la convergence des mouvements. Le FSQ, bébé québécois du FSM, ne fut qu'une goutte d'eau dans l'océan immense des luttes altermondialistes, mais il fut pour moi, jeune immigrant sans racines ni réseaux, un formidable lieu d'apprentissage des mobilisations au Québec. Et sur ce sentier de la découverte des luttes populaires, Pierre a toujours été un véritable guide.

Durant les 15 années qui ont suivi, que ce soit à l'École de développement international et mondialisation (EDIM) de l'Université d'Ottawa où nous enseignions tous les deux, mais aussi dans les forums sociaux mondiaux organisés aux quatre coins du monde ainsi que dans les houleuses réunions du Conseil international du FSM, je l'ai accompagné. Tout comme dans les aventures québécoises des Journées d'Alternatives, des Nouveaux Cahiers du Socialisme, de la Grande transition, de Dialogue global ou du Réseau international pour l'innovation sociale et écologique (RÏSE). Dans de multiples événements et projets d'écriture, nous avons mené la bataille des idées et la guerre de position comme il aimait le dire, et, malgré l'adversité grandissante, tenté de poursuivre l'opiniâtre travail de la taupe qui creuse dans les sous-sols de l'Histoire pour se frayer un chemin vers un monde meilleur.

Il y avait quelque chose d'exaltant à l'écouter partager sa mémoire des luttes locales et internationales, à profiter de son immense érudition des mouvements sociaux pour mieux situer sa révolte et donner de la perspective à l'action. À la fois patriote et internationaliste, il savait lier la lutte pour l'émancipation locale aux mouvements de solidarité internationale. Travailleur acharné, il croyait en l'éducation populaire et, comme plusieurs autres, voyait dans l'insurrection des consciences les graines de l'espérance.

Sa plus grande force résidait dans son humilité. Aux antipodes des professionnels de l'encadrement dont l'égo tend à occulter la vocation, il ne cherchait pas à se mettre *en avant*, mais plutôt *au milieu*.

Certes, Pierre connaissait *la game* et savait livrer bataille. Mais il n'était pas en quête de pouvoir. Il souhaitait avant tout transmettre, partager, accompagner... pour transformer.

L'extrait que vous allez lire s'inscrit dans cet état d'esprit. À partir des souvenirs de jeunesse du militant d'extrême-gauche qu'il était dans le Montréal des années 1970, Pierre Beaudet tend la main aux jeunes générations qui aujourd'hui se mobilisent pour changer le monde. Ce passage de flambeau nous invite à réfléchir aux défis qui confrontent les nouvelles radicalités. À apprendre du passé pour mieux construire l'avenir, lucide et clairvoyant.

On a raison de se révolter (extrait)

Par **Pierre Beaudet**

Décoder et recoder l'Histoire, c'est à la fois simple et compliqué. Par une réflexion critique et ouverte, il faut dénouer le nœud et surmonter les obstacles qui nichent au plus profond de nos âmes. Pour comprendre les expérimentations sociales radicales de l'époque [les années 1970], pour en décortiquer les traces, il est nécessaire de se livrer à un travail plus difficile et de ne pas s'arrêter d'emblée au problème du code. Car de toute évidence, le langage de la gauche québécoise (et mondiale) de cette période est totalement décalé par rapport à celui d'aujourd'hui. Nous le constatons en nous relisant. Le ton de l'époque a terriblement vieilli. Il est archaïque, dépassé, obsolète. En fait, si nous voulons vraiment comprendre, il nous faut réinterpréter. C'est-à-dire relire le passé avec les yeux du présent. Ce n'est pas évident. Gare au vertige ! Et, au bout du compte, cela en vaut-il la peine ? Je pense que oui. Pas seulement pour comprendre le passé. Mais pour mieux décrypter l'avenir.

La force du changement

De bien des manières, les identités rebelles d'aujourd'hui s'expriment dans un autre « code », elles réinventent justement la perspective d'une transformation en profondeur. Appelons cela tout simplement la force de la vie, celle qui recrée des milliards de parcours à chaque instant du monde. Dans un mouvement social aux formes multiples, de formidables et nouvelles initiatives renomment les mots. Elles créent un nouveau langage. Et surtout une nouvelle pratique de la radicalité. Ce « nouveau » ne l'est cependant jamais « totalement » : il exprime aussi des continuités, des traditions. Au fond, demeure un noyau dur, comme un petit diamant: le refus d'un ordre social aussi injuste qu'absurde, que nous appelons le capitalisme.

Comment tout cela s'articule-t-il ? Petites et grandes, des résistances se manifestent partout à travers la planète. Souvent invisibles voire ignorées, elles ne demandent la permission à personne pour

s'impliquer. De ces résistances naissent des mouvements. Puis, alliant la contestation à la proposition, des mouvements « pour » (alter) éclosent aux côtés des mouvements « contre » (anti). Le plus souvent, ils se mêlent les uns aux autres et agissent aujourd'hui en interaction permanente.

Depuis quelques années à peine, cette mouvance est devenue plus articulée. Notamment dans le sillon du Forum social mondial (FSM). Contrairement à une image répandue, ce grand réseau des réseaux est beaucoup plus qu'un *happening* annuel ou une sorte de *Woodstock* de gauche. Des mouvements sociaux du monde entier, y compris du Québec, s'y projettent à travers une grille d'intelligibilité complexe. Ils constatent qu'ils parlent des « langages » à la fois semblables et différents. Ces différences et ces ressemblances font se superposer de multiples temporalités : nous n'écrivons pas sur une page blanche ! Elles se croisent aussi dans l'évolution constante de sociétés qui s'homogénéisent (sous le capitalisme) et se singularisent.

Dans ce contexte, des mouvements, en apparence déconnectés les uns par rapport aux autres, prennent l'initiative de bâtir des passerelles. Entre autres grâce aux fils invisibles de l'Internet. Sur le plan intellectuel, ils commencent à saisir, à intégrer un itinéraire de rupture partielle, ambiguë, et apparemment sans horizon clair. Mais une chaîne gigantesque et impalpable de résistances, qui s'organisent maille à maille à l'échelle mondiale, prend forme sous nos yeux.

Pour les dominés et les militants d'aujourd'hui, il est nécessaire de voir les choses différemment. Pendant longtemps, c'est-à-dire l'essentiel du vingtième siècle, l'horizon de la lutte était celui de la construction d'une modernité autour de l'État, qui devait être capté et éventuellement transformé. Des générations et des générations de militants et militantes ont œuvré sur ce registre, parfois avec beaucoup de créativité, parfois sur un mode dogmatique. Aujourd'hui, cette réflexion est dépassée. Certes, la transformation de l'État reste à l'ordre du jour, mais vue différemment.

Alors il faut reprendre le fil de la réflexion. Élaborer de nouvelles stratégies. Être créatif à un niveau conceptuel et théorique. Nous ne sommes pas des robots, programmés pour avancer mécaniquement. Contrairement au passé, beaucoup d'entre nous ont l'intuition qu'il faut éviter toute « méga » théorisation. Les grandes utopies des générations précédentes (pour simplifier disons le « socialisme ») ne peuvent plus prétendre structurer totalement la pensée et l'horizon des luttes comme cela a été le cas dans notre passé proche et lointain. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il n'y a pas de projet. Ce qui ne signifie pas non plus qu'il n'y ait pas d'horizon. Et ce qui ne veut même pas dire qu'il n'y ait plus de « socialisme ». Tout est encore possible !

En fait, et c'est très enrichissant, les radicalités contemporaines estiment qu'il faut prendre garde aux projets « tout englobants », sans pour autant glisser dans un pragmatisme naïf. Parallèlement à un réinvestissement du social par le biais de résistances et la construction de micro-alternatives, il est aussi nécessaire de redéfinir les nouvelles identités (au pluriel) de ce mouvement. Comme toujours, et comme nous l'avons fait en notre temps, le mouvement social s'interpelle lui-même.

L'irruption des subalternes

De grandes avancées permettent de regagner confiance et espérance. Elles font écho, sans déterminisme, aux transformations profondes et de longue durée, à l'œuvre dans nos sociétés, comme l'explique si bien le sociologue états-unien Immanuel Wallerstein. Partout, les classes populaires continuent de crier « basta » aux dominants. Dans la rue bien-sûr, mais aussi dans l'espace politique « réellement existant », en rejetant la voyoucratie qui essaie de dominer et d'imposer le néolibéralisme. Combien d'intifadas ont éclaté un peu partout durant ces dernières années ?

Bref, comme cela se produit parfois dans l'histoire, une convergence explosive se profile : les dominés ne veulent plus, et les dominants ne peuvent plus. Sans cynisme ou désillusion, des masses immenses sont en mouvement pour transformer les termes du pouvoir, sans par ailleurs espérer naïvement un quelconque miracle venu d'en haut.

Tout cela, il faut le dire, s'exprime à la fois comme une recherche et une exploration, en dehors des sentiers battus. Certes, tous (ou presque) en conviennent, il faut changer la nature du pouvoir. On ne peut plus accepter de se « replier » dans de chimériques et éphémères autonomies. Mais ce pouvoir doit être changé en fonction de nos propres définitions, et non pas celles de nos adversaires. Dans cette lignée, le nouveau discours des mouvements sociaux se veut non complaisant – sans être cynique – face aux partis de gauche. La critique se veut constructive. De plus, et c'est un soulagement, nous entendons de moins en moins les interminables chicanes d'antan, visant à adouber le détenteur de la « ligne juste ». Cette explosion de la parole a pour effet de gommer tout complexe d'infériorité. Il n'y a plus de fausse coquetterie. « Nous sommes la gauche », affirment haut et fort ces mouvements. Aujourd'hui, l'ensemble des organisations sociales et politiques participent à la construction de la gauche et du projet de transformation sociale, et non plus une ou quelques avant-gardes « éclairées », autoproclamées et auto-définies.

Attendre le Grand Soir ?

Le rapport de forces entre dominants et dominés se fragilise et déséquilibre tous les prévisionnistes plus ou moins chevronnés, qu'ils soient de gauche ou de droite. Devant ce vide analytique, certains veulent conclure trop vite selon moi, que nous sommes « au début » d'un grand « retournement ». D'après leurs analyses, le grand soir, le jour J, le point de rupture approchent.

Nous connaissons bien la chanson pour l'avoir chantée nous-mêmes, il y a 30 ans. Mais, tout comme à cette époque, la question reste mal posée. L'enjeu n'est plus le « déclin inévitable » du capitalisme (et son corollaire, la « victoire » inéluctable du socialisme), mais plutôt la mise sur pied d'un ensemble d'« options » et de « possibles ». Pour le penser en termes plus théoriques, c'est une « sociologie des émergences » qu'il faut décrypter, comme l'écrit Boaventura de Sousa Santos.

Le capitalisme contemporain n'est probablement pas aussi « sénile » que d'aucuns le prétendent. En dépit des avancées des mouvements sociaux, il faut par ailleurs constater la solidité du « système de tranchées », érigé par les dominants pour refouler les dominés. Et, dans ce contexte, attendre une sorte de *happy end* de la confrontation sociale, au bénéfice des mouvements rebelles, semble périlleux.

En fait, ce « catastrophisme » vient de loin dans l'histoire de la gauche. La Deuxième comme la Troisième internationale ont instillé au sein du mouvement social l'idée, héritée du siècle des Lumières, que la « modernité » et le « progrès », voire le socialisme, devraient nécessairement triompher. La Crise, la vraie Crise, la grande Crise, avec un C majuscule, allait survenir inéluctablement. En réalité, il n'en fut rien et il n'en est toujours rien. Le paradoxe, c'est que celui dont nous nous sommes tant réclamés pour prévoir l'effondrement du capitalisme avait déjà conclu que celui-ci se nourrissait des crises et se redéployait à travers elles.

Aujourd'hui, le modèle néolibéral – qui est évidemment un construit politique et non pas une fatalité – pousse aux reconfigurations des diverses élites dominantes. Parallèlement, il « restructure » les classes populaires et « moyennes », au Nord comme au Sud, quitte à condamner à la misère et parfois à la mort des centaines de millions de « non citoyens », majoritairement paysans. Pour ce faire, il exclut certaines couches sociales – une bonne partie des salariés « fordistes » qui ont proliféré à l'époque keynésienne – tout en incluant d'autres (une petite minorité), notamment celles qui sont en mesure de rendre l'offre capitaliste solvable. Rien n'indique, malheureusement, que ce modèle ne soit pas « durable », sinon par l'épuisement accéléré des ressources, un phénomène qui reste cependant souvent mal interprété par un certain écologisme catastrophiste.

Le mouvement social mis au défi

Face à tous ces bouleversements, le mouvement social demeure faible et fort à la fois. Il est fort de ses nombreuses victoires, qui ont forcé les dominants à reculer. Il est fort d'avoir imposé ici et là de nouvelles avancées démocratiques. Il est faible car il n'a pas encore réuni les classes populaires autour d'un projet utopique et réalisable, un projet contre-hégémonique comme dirait Gramsci. Ses ambitions sont encore souvent contrecarrées par les tactiques de la droite.

Pour se donner une nouvelle perspective, il faut parfois aussi dépoussiérer les vieux ouvrages. Relire *Les Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci par exemple. Non, ce n'est pas pour faire revivre mes lubies italiennes. Mais « l'intellectuel organique » du mouvement insurrectionnel de l'Italie des années 1920 avait bien compris qu'il fallait, encore et toujours, réinventer la perspective de la lutte. Il s'opposait au discours qui dominait la gauche en ce temps-là et qui s'exprimait par une béate sanctification de l'expérience bolchevique. Le « coup fumant » de la révolution russe, pensait-il, ne pouvait tout simplement pas être répété. La structure de classe à l'ombre du capitalisme moderne était en mesure de résister aux coups de boutoir (contrairement à l'État tsariste qui n'avait pu tenir devant la rupture révolutionnaire).

Pour Gramsci, la Russie était l'exception et non la règle, car l'extraordinaire conjonction des forces à l'œuvre entre l'écroulement d'un empire déclinant, la décomposition rapide de son armée et l'éclatement de la paysannerie, couplée à l'émergence d'un mouvement social dynamique dans les centres capitalistes urbains, ne pouvait pas se « reproduire ». D'une « guerre de mouvement offensive et jusqu'au-boutiste », comme l'avaient définie les militants russes, le mouvement devait bifurquer pour passer à une « guerre de position ».

Aujourd'hui comme à l'époque, cette « guerre de position » implique un mouvement lent, un grignotage des positions de l'adversaire, une longue série de combats durs, laborieux, et épuisants, aussi bien sur le plan des forces que sur le plan des idées. Dans cette vision, l'État, contrairement à une perception bien ancrée, n'est pas un « objet » ou un « lieu » à capturer tel un « palais d'hiver ». C'est un rapport multidimensionnel de forces à transformer. La vision erronée de l'État en tant qu'objet a dominé notre génération des années 1970. Il devient nécessaire aujourd'hui de s'en débarrasser.

Le « catastrophisme » s'est longtemps conjugué avec l'« insurrectionnisme ». La violence révolutionnaire devait aider la société à « accoucher » de la transformation postcapitaliste. Ce qui a été interprété de façon mécanique par toutes sortes de projets substitutifs, y compris ceux que nous avons vécus au Québec (du FLQ aux marxistes-léninistes). Or, l'autodéfense des masses est un ordre du jour réel et réaliste, surtout dans des circonstances exceptionnelles. On peut le voir au Mexique, au Népal, en Palestine et ailleurs...

De bien des manières, la force du mouvement social repose sur son extériorité face à une temporalité politique immédiate, et sur sa définition par l'agir plutôt que sur la base de l'adhésion à un programme de transformation, qui délimite nécessairement l'horizon des luttes. Le mouvement tire son énergie de sa proximité avec la galaxie des revendications et des résistances et du fait qu'il ne tente pas de les « réduire » ou de les hiérarchiser. Il se redéfinit perpétuellement par l'inclusion de nouvelles identités de lutte, en phase avec les bouleversements des rapports de force et des cycles du capitalisme. Dans son effort pour coaliser ces processus hétérogènes, le mouvement social parvient parfois à les fédérer sans les réduire dans le cadre d'évolutions nécessairement conjoncturelles, éphémères.

Un million de « batailles de l'eau »

À l'inspiration des formidables mobilisations de Bolivie s'articulent des coalitions gagnantes qui enrayer la machine néolibérale avec de gros, et parfois de très gros, grains de sable et qui empêchent la privatisation et le pillage du bien commun. Dans ce pays de l'Amérique andine, des communautés autochtones et paysannes ont bloqué la « révolution néolibérale » et décidé d'envahir l'espace politique. Personne ne sait encore, ni même les Boliviens eux-mêmes, sur quoi l'expérience va déboucher.

Mais la résistance est la première clé. Nous l'avons vu en 2005, lors de la splendide grève réunissant 300 000 étudiants québécois contre la marchandisation de l'éducation. Nous l'avons vu aussi en France avec l'opposition frontale des jeunes et des syndiqués au projet des contrats de première embauche (CPE), dont le but ultime était de « flexibiliser » (dualiser) le marché du travail. Partout, des masses nouvelles se mettent en mouvement, elles refusent leurs conditions d'exclues et élaborent des alternatives qui permettront, à long terme, de reconstruire une société pour tous les vivants. Les conditions dans lesquelles ces mouvements évoluent sont évidemment difficiles, en raison de la violence et de l'hostilité des dominants.

Les mouvements sociaux constituent un processus à géométrie variable, qui exprime les transformations de la société et permet aux dominés de s'exprimer. À la lumière de l'expérience du Forum social, nous découvrons que ces mouvements peuvent, dans certaines conditions, s'« agglomérer », sans fusionner ni perdre leurs identités. À la dichotomie traditionnelle entre mouvements sociaux définis par une identité locale et mouvements sociaux « transnationaux » ou globaux, se substitue peu à peu une nouvelle hybridation, qui permet de fluidifier les résistances et favorise une plus grande interaction entre ces mouvements.

C'est certainement une avancée par rapport à ce que nous avons vécu dans les années 1970. Nous étions alors rassemblés par le projet visant à centraliser les mouvements autour d'une identité hiérarchisée. Le parti (et au sein du parti le « comité central ») avait préséance sur les mouvements. Ceux-ci étaient également hiérarchisés, le mouvement ouvrier étant le « plus important ».

Aujourd'hui, à travers les réseaux, les mouvements « déhiérarchisent ». Ils produisent à la fois des résistances locales et des résistances internationales. Ces luttes dures et de longue portée ouvrent un horizon immense. Pour cela, une recherche est en cours, à l'intérieur même des mouvements la plupart du temps, pour reconfigurer et adapter les structures qui rendent les actions possibles. Ce n'est plus un secret ni un tabou, les mouvements de transformation sociale luttent aussi contre eux-mêmes. Tout en reproduisant les codes et les cultures qui s'expriment dans les sociétés d'où ils émergent, ils essaient de les subvertir. Pour les matérialistes que nous sommes, les humains poursuivent leur histoire, mais dans un monde qu'ils n'ont pas eux-mêmes créé. La société change. Des idées nouvelles émergent, à l'encontre des idées dominantes et ainsi va l'humanité.

Révolution dans la révolution?

Je retiens 1 000 leçons des aventures de *Mobilisation*. À vrai dire, j'en découvre de nouvelles presque chaque jour, dont une domine toutes les autres. Il faut engager une lutte opiniâtre, sans relâche, contre les hiérarchies qui empêchent les subalternes de s'exprimer. Ces structures hiérarchiques sont profondément ancrées dans la culture de la gauche, dans la façon d'articuler les revendications et les programmes. Mais aussi dans une certaine manière d'être et d'agir. Du coup, l'horizontalisme

de plusieurs mouvements sociaux, et à plus grande échelle du FSM, peut paraître parfois excessif, voire paralysant. Il est important de briser le verticalisme, le oui-chef-isme, et le je-sais-tout-isme qui ont caractérisé plusieurs générations de mouvements. Sans pour autant tergiverser et transformer le mouvement social en une agora permanente.

Les grandes mobilisations actuelles, impulsées par les « nouveaux » mouvements altermondialistes, écologistes, féministes, indigénistes, comme celles mises en œuvre par d'« anciens » mouvements (syndicalistes, étudiants communautaires), sortent d'une assez longue période de léthargie et se relancent à l'offensive.

Si nous voulons mettre notre adversaire en déroute, il faut bouger! Oui, il faut passer à l'action. Mais sur la base d'une analyse juste du rapport de forces. Et avec la modestie qui s'impose. Donc pas d'aventurisme, mais de l'audace. Pas de moment cataclysmique, mais des ruptures multiples, qui permettent l'accumulation des forces et la construction d'une nouvelle hégémonie.

Avons-nous appris de nos échecs? Pouvons-nous garder le cœur de notre révolte légitime tout en l'épurant de toutes ses scories, abus et méchancetés? Pouvons-nous rester révoltés dans la lignée des grands révoltés de tous les temps, de Spartacus au Commandante Marcos en passant par Rosa Luxembourg et Louise Michel, tout en restant à l'écoute du monde? Pouvons-nous en même temps affirmer notre indignation et questionner nos convictions? Pouvons-nous enfin comme le disait mon cher et grand ami disparu Michel Mill, « avoir la tête dans les nuages tout en restant les pieds sur terre »? À toutes ces questions qui interpellent notre intelligence, notre espoir, notre générosité, notre courage notre patience, je réponds encore et toujours OUI!

Remerciements

Ce texte est tiré de l'épilogue de l'ouvrage de **Pierre Beaudet**, *On a raison de se révolter. Chronique des années 1970* (Montréal, Écosociété, 2008, pp.224-236). Nous souhaitons remercier chaleureusement les Éditions Écosociété de nous avoir permis de reproduire ici cet extrait. C'est aussi une manière pour cette maison d'édition clairement engagée dans la construction d'un monde meilleur, de contribuer à l'hommage qui est ici rendu à Pierre Beaudet.

Références

Beaudet, Pierre. 2018. *Un jour à Luanda*. Montréal : Varia Québec.

Beaudet, Pierre. 2016. *Quel socialisme? Quelle démocratie? La gauche québécoise au tournant des années 1970-1980*. Montréal : Nota Bene.

Beaudet, Pierre. 2015. *Les socialistes et la question nationale*. Paris : L'Harmattan.

Beaudet, Pierre et Thierry Drapeau (dir.). 2015. *L'internationale sera le genre humain*. St-Joseph du Lac : M Éditeur.

Beaudet, Pierre et Paul Haslam (dir.). 2014. *Enjeux et défis du développement international*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

Beaudet, Pierre, Raphaël Canet et Amélie Nyugen (dir.). 2013. *Passer de la réflexion à l'action. Les grands enjeux de la coopération et de la solidarité internationale*. St-Joseph du Lac : M Éditeur.

Beaudet, Pierre. 2012. *Indianisme et paysannerie en Amérique latine, textes de Josée Carlos Mariategui*. St-Joseph du Lac : M Éditeur.

Martinez, Andrea, Stephen Baranyi et Pierre Beaudet (dir.). 2011. *Haïti aujourd'hui, Haïti demain, regards croisés*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

Beaudet, Pierre, Raphaël Canet et Marie-Josée Massicotte (Dir.). 2010. *L'altermondialisme, Forums sociaux, résistances et nouvelle culture politique*. Montréal : Écosociété.

Beaudet, Pierre. 2009. *Qui aide qui? Une brève histoire de la solidarité internationale au Québec*. Montréal : Boréal.

Beaudet, Pierre. 2008. *On a raison de se révolter. Chronique des années 1970*. Montréal : Écosociété.

Beaudet, Pierre. 1995. *Maintenant que nous sommes libres, l'Afrique du Sud après l'apartheid*. Paris : L'Harmattan.

Beaudet, Pierre. 1994. *L'Angola, bilan d'un socialisme de guerre*. Paris : L'Harmattan.

Intellectuel engagé et militant : Réfléchir, agir et provoquer le changement

Par **Dominique Caouette**

Rencontrer Pierre Beudet ne laissait jamais indifférent – les mondanités étaient brèves et rapidement les échanges devenaient riches en idées et soutenues irrémédiablement par un plan d'action. Dans mon cas, ces premières conversations remontent à 1997 alors qu'*Alternatives* était encore à ses débuts, mais déjà en plein essor. C'était alors l'époque de la « fin de l'histoire », l'apogée du néolibéralisme et les balbutiements d'une réponse radicale et populaire qui commençait à s'articuler autour des résistances aux différents projets d'intégration économique, entre autres l'ALÉNA, la ZLÉA, l'APEC, et surtout l'OMC.

Pierre avait déjà conscience des défis que ce nouveau contexte géopolitique et idéologique posait tant pour la solidarité internationale que pour l'action des ONG. Fort de son expérience de militance de gauche tant québécoise qu'au-delà, il posait déjà un regard critique sur l'institutionnalisation de l'aide internationale et des écueils pour la solidarité entre les peuples. Cette préoccupation et son souhait de voir le monde de la coopération internationale évoluer pour être en synchronisme, ou même à l'avant-garde de la résistance au néolibéralisme ambiant et envahissant, allait guider ses actions pour les deux prochaines décennies. Tout d'abord au sein d'*Alternatives* qui se définira rapidement comme un nexus et point de rencontre entre les mouvements sociaux locaux et globaux et les organisations de solidarité internationales, et puis dans le monde universitaire. Souvent perçu comme impatient et prêt à débattre avec les bien-pensants et professionnels de l'aide et de la coopération, il était mené, je crois, par la conviction profonde qu'il fallait remettre en question les pratiques établies et résister à l'imposition par les agences de financement et d'aide internationale de cadres restreints et restrictifs de gestion. Il préférait voir éclore de nouvelles formes d'internationalisme et de pratiques émancipatrices, comme le souligne Raphaël Canet dans son texte.

Au milieu des années 2000, Pierre fera le saut vers le monde universitaire en joignant l'École de développement international et mondialisation à l'Université d'Ottawa où il place sa pratique d'internationaliste engagé et d'intellectuel organique, pour reprendre l'expression consacrée, au cœur de ses enseignements. Cette expertise, unique à son parcours, allait rapidement être reconnue et contribuer de manière significative à l'essor de l'École. D'ailleurs, il devient rapidement Directeur adjoint de l'École et coordinateur du baccalauréat, poste qu'il occupera jusqu'à 2017. Par la suite, il poursuit son expérience universitaire à l'Université du Québec en Outaouais. Ce bond vers le monde universitaire allait lui permettre aussi d'écrire et partager un savoir riche et incarné. On assiste en fait à un véritable tsunami de publications, parfois comme auteur, à d'autres moments à titre de co-auteur ou co-directeur d'ouvrage. L'étendue et la densité intellectuelle de celles-ci sont le reflet d'années de réflexions personnelles, de rencontres et de conversations avec d'autres militants.es et intellectuels.les

engagés.es tant ici qu'un peu partout dans le monde. Autre élément unique à l'habitus « Beaudetien » : ses écrits s'inscrivent dans la pratique ou invitent à l'action. Quelques titres sont évocateurs : « On a raison de se révolter » (2008), « Passer de la réflexion à l'action » (2013), « L'internationale sera le genre humain ! » (2015).

En parallèle, cette période prolifique est aussi marquée par un authentique effort de synthèse pédagogique, tant en français qu'en anglais, des travaux, approches et théories qui ont marqué et marquent encore les études du développement international. Le tandem « Introduction to International Development » (Oxford University Press) et « Enjeux et défis du développement international » (Presses de l'Université d'Ottawa), qui en sont à leur troisième et quatrième édition respectivement, en sont les exemples les plus probants. Ces ouvrages phares, dont la lecture est requise pour de nombreux de cours, sont aujourd'hui incontournables pour quiconque cherche à comprendre de manière érudite et critique la vaste nébuleuse que constitue le développement international.

Enfin, on ne peut que saluer et souligner un autre chantier intellectuel de Pierre, qui est d'avoir systématisé de manière réflexive l'histoire particulière et la manière de vivre la coopération et la solidarité internationale au Québec. La conclusion de sa monographie « Qui aide qui? Une brève histoire de la solidarité internationale au Québec » (2009), retranscrite ci-dessous, reste tout aussi pertinente qu'au moment de sa parution. Elle illustre bien, ce que Gramsci a écrit, et qui à mon avis était sa devise, agir avec « le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté ».

Qui aide qui? (extrait)

Par **Pierre Beudet**

Que peut-on penser après avoir parcouru tant de questions compliquées? Certes, on peut s'abandonner à un sentiment de découragement. Dans un récent bilan sur la famine dans le monde, Oxfam International faisait état d'une importante croissance de la pauvreté « extrême » dans le monde qui toucherait 2,7 milliards d'humains, soit près de 50 % de la population mondiale. De ces pauvres, 400 ou 500 millions connaissent une famine quasi permanente. Concrètement, 24 000 personnes, en majorité des enfants, meurent de faim chaque jour! Est ce acceptable?

En Afrique subsaharienne, dans de vastes parties de l'Asie et en Amérique centrale, on n'a pas besoin de chercher la misère, elle est partout. Elle nous envahit et nous déprime. En Inde, dans la province du Bihar (centre du pays), j'ai vu des villages où les paysans sans terre sont traités comme des sous-humains, dans un état de famine permanente, soumis à des violences extrêmes. C'est scandaleux et plus qu'étonnant, car on dit de l'Inde qu'elle est « émergente », avec un taux de croissance élevé et un poids de plus en plus grand dans l'économie mondiale. Toutefois, de l'autre côté du miroir, la réalité, ce

sont des centaines de millions de personnes soumises à l'injustice. Jusqu'à quand une telle situation va-t-elle perdurer ?

À côté de la misère, il y a la guerre. Notre monde semble engouffré dans un conflit qui risque d'embraser un vaste « arc de crises » en Asie et en Afrique et peut-être dans d'autres régions du monde. L'Irak, la Palestine et l'Afghanistan ont été et demeurent des zones de violence extrême, mais à côté de ces cas bien documentés, il y a plus d'une trentaine de conflits de grande envergure, qui font d'innombrables victimes. Cela, sans compter les situations dramatiques dans certains pays où on peut dire, sans trop craindre de se tromper, qu'il est « minuit moins cinq ». Que va-t-il se passer avec cette prolifération des conflits ?

S'ajoute la crise environnementale. Sur la côte orientale de l'Afrique, dans une vaste zone qui descend de la Somalie jusqu'au Mozambique, 180 millions de personnes sont directement menacées puisqu'elles sont affectées en même temps par la sécheresse croissante liée au réchauffement climatique et par la montée des mers. Le même drame guette le Bangladesh, le Vietnam et plusieurs autres pays asiatiques.

J'ai travaillé pendant trente ans dans le domaine de l'aide humanitaire, et une question lancinante ne me quitte plus : que faire pour changer cela ? Cette même angoisse étreint des dizaines de milliers de travailleurs humanitaires et d'internationalistes qui, pourtant, chaque jour persistent et signent, dans une détermination qui ne flanche pas. Dans les jours de grisaille, cependant, nous nous demandons parfois si nous ne sommes pas des Don Quichotte de l'époque contemporaine !

De la solidarité au « développement »

Si on regarde les choses un peu plus « calmement », on se pose d'autres questions. D'abord, il faut se souvenir du long parcours dont il est question dans cet essai. Au début, l'aventure de la solidarité internationale était dans les mains de la société civile, laïque (et de gauche) et, surtout, missionnaire. Puis, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, elle est devenue chose d'État, dans une perspective de coopération. Un temps, solidarité et coopération se sont croisées dans une sorte d'« âge d'or » où à peu près tout le monde, la gauche comme la droite, pensait que le tiers-monde allait s'en sortir par le « développement ». Mais peu à peu, ce développement s'est enlisé. Dans la partie du monde restée dans l'orbite des pays occidentaux, le « décollage » prédit par Rostow et la Banque mondiale n'est pas survenu. Au contraire, comme l'ont expliqué les théoriciens de la dépendance, on s'est enfoncé dans le même système qui a reproduit l'inégalité. Dans les pays proches de l'URSS, le bilan n'a guère été plus reluisant.

Par contre, il y a eu des exceptions. L'une d'elles, la plus notable, reste la Chine post-révolutionnaire, au début très dépendante de l'URSS, mais qui peu à peu a pris son envol. En fin de compte, l'expérience chinoise, aussi controversée qu'elle soit, démontre que le développement n'est ni la croissance

économique ni l'aide internationale, mais un processus complexe par lequel des sociétés s'affranchissent de la tutelle des autres, « autoréalisent » leur propre potentiel¹.

Aujourd'hui, la Chine n'est plus dépendante. Et avec moins de 6 % des terres cultivables du monde, cette société nourrit 22 % de la population mondiale. Ce n'est pas un mince accomplissement, qui résulte de luttes et de résistances dans un pays qui, tout au long du XX^e siècle, était menacé de dislocation par les grandes puissances. Certes, cette Chine est maintenant traversée par de nouvelles contradictions, entre les riches et les pauvres, entre la bureaucratie corrompue du Parti/État et les citoyens « ordinaires » et sous le poids de bien d'autres fractures complexes.

Sur le fond, l'aventure de la Chine s'est vécue d'une manière et selon un processus que réclamaient les pays du tiers-monde à Bandoeng en 1955 : respect, souveraineté, dignité, coopération et aide mutuelle. Et c'est aussi pour cela que les pays du tiers-monde, à l'époque où ils pensaient changer le monde, voulaient la paix, la coexistence pacifique, la non-ingérence et le droit de choisir leurs propres modèles de développement économique.

D'hier à demain

Pour ceux qui sont sceptiques (à juste titre), il y a une sorte de réponse, ambiguë certes, mais affirmative, à la question qui se pose naturellement devant l'ampleur des défis, voire des catastrophes. On peut dire : « oui, c'est possible ! ». « Oui, on peut sortir de la misère et de la dépendance ! ». Effectivement, autour de nous, des sociétés semblent expérimenter un processus d'émancipation à la fois semblable et différent de ce qui a été connu dans les années de l'après-guerre. En Amérique latine notamment, au Brésil, au Venezuela, à Cuba, en Argentine, on voit des projets inédits qui repoussent le mal-développement et on voit aussi des efforts pour se solidariser avec les pays les plus pauvres de l'hémisphère, comme la Bolivie, l'Équateur, Haïti. On a beau avoir le cœur endurci, c'est quelque chose de rencontrer des pauvres des *barrios* de La Paz et des bidonvilles de Port-au-Prince sourire parce que, pour la première fois de leur vie, ils peuvent amener leur enfant voir un médecin ! Un jour, dans une favela du Brésil, un curé « rouge », élu municipal du PT, m'a dit que pour lui, la révolution, c'était de faire en sorte que chaque enfant ait un verre de lait par jour. C'était modeste, mais en même temps tellement radical, dans le contexte brésilien en tout cas.

Cette solidarité qu'on sent palpable en Amérique latine est porteuse et reflète une atmosphère de changement social et de lutte pour la justice. Ce n'est pas un hasard si des centaines de jeunes Québécois suivent chaque an les traces d'un jeune médecin argentin appelé Che Guevara, à la recherche de solutions alternatives dans la *Patria Grande* des Amériques.

1 Voir à ce sujet Yash Tandon, *Ending Aid Dependency*, Fahamu Books, 2008.

Réformer l'aide?

Avec de nombreux collègues des ONG et de l'ACDI, j'ai participé à tant de colloques, de séminaires, d'études, pour regarder comment l'APD pouvait devenir plus efficace et répondre davantage aux besoins des peuples. En 2007, les parlementaires à la Chambre des communes ont voté unanimement pour un projet de loi préparé par les ONG et approuvé par des représentants des quatre partis, et qui stipule que l'aide canadienne doit d'abord et avant tout contribuer à la réduction de la pauvreté et rester conforme aux normes internationales concernant les droits humains. C'est la preuve qu'on peut convaincre, expliquer, motiver. Certes, des beaux principes affichés à la pratique, le chemin est long...

Si on doit comprendre une seule chose, c'est que l'aide, même lorsqu'elle est bien utilisée, a un rôle modeste. Ceux qui veulent concrètement aider devraient tout bonnement « réfléchir à la manière de se rendre utile » et de préparer la relève.

Évidemment, le système actuel, tellement lourd, plein de conditions, dépendant des « experts » et des « assistants techniques » (trop) bien payés, ne va pas dans ce sens. Ce qui ne signifie pas que l'aide n'a pas de rôle à jouer. Ça dépend comment. Ça dépend quand. Ça dépend où.

En réalité, le « système » (la « grosse machine ») est de moins en moins performant, nonobstant les efforts pour le réformer, l'améliorer, le transformer, comme le propose année après année le Comité d'aide au développement de l'OCDE. Réunis à l'automne 2008 à Accra (au Ghana), les représentants des États et des organisations de la société civile ont constaté que les mêmes pratiques se perpétuent, notamment l'imposition de conditions aux pays qui reçoivent de l'aide, le manque de transparence, l'aide « liée » et le fait qu'une énorme proportion de l'aide (plus de 30 %) revient aux pays riches (les salaires et les frais de l'assistance technique).

Présentement, rien n'indique, du moins à court terme, que les gouvernements des pays du Nord seront en mesure d'éradiquer ces pratiques. On voit de moins en moins de personnalités politiques au pouvoir ou proches du pouvoir faire de la bannière du développement et de l'aide internationale un grand projet collectif. On peut se demander où sont passés les Gérin-Lajoie de ce monde. Reste la bonne volonté des agents et des agentes qui œuvrent dans les agences de développement, comme à l'ACDI, et qui essaient, souvent dans des conditions surréalistes, de répondre honnêtement aux besoins des communautés que l'aide est censée soutenir. Ces gens sont admirables et nous disent une chose : il faut continuer à se battre, notamment pour éviter que l'aide au développement ne soit totalement détournée en fonction des impératifs politico-économico-militaires du moment.

Avec tous ceux et celles qui travaillent sur le terrain, la lutte pour remettre le développement international sur ses pieds implique de revenir à une politique qui respecte des conventions internationales, dont l'architecture reste le système de l'ONU, irremplaçable et qu'on doit défendre devant les assauts de l'unilatéralisme états-unien et l'arrogance des agences de financement international.

Le changement viendra d'en bas

Rien de tout cela n'arrivera, à moins d'une formidable pression de la société au Nord comme au Sud. Après tout, les avancées du développement il y a soixante ans n'ont pas été un « cadeau » ni un « accident », mais le résultat de gigantesques mobilisations sociales animées par les syndicats et la social-démocratie dans plusieurs pays du Nord, et par les mouvements de libération nationale dans le tiers-monde. C'est la même chose maintenant. On ne peut attendre de ceux qui détiennent le pouvoir et la richesse qu'ils changent, à moins qu'ils ne soient mis dans une situation où il faut changer, par nécessité plutôt que par vertu ! Quand les pauvres disent *basta*, c'est le début de la transformation.

Or la chose encourageante est que ce processus de mobilisation mondiale reprend vie, sous nos yeux, avec d'autres formes, un autre langage, d'autres objectifs. Le Forum social mondial, par exemple, ce grand « réseau de réseaux », est non seulement un mouvement de résistance contre les politiques dominantes actuelles, mais un laboratoire où s'expérimentent de nouvelles avenues pour le développement social. Aujourd'hui, ces initiatives sont appuyées et valorisées par des États et des gouvernements qui ont décidé, comme en Bolivie, au Brésil ou en Équateur, de réorienter les priorités vers les besoins des gens. Dans ce contexte, le rôle d'« incubateur » joué par les mouvements sociaux et les ONG devient encore plus important, pour proposer des stratégies alternatives, outiller les communautés, développer de nouveaux savoirs et lancer les débats.

Les grandes mutations

Depuis quelque temps, l'économie mondiale traverse des turbulences, un peu comme si l'« âge d'or » de la mondialisation était du passé. Des crises financières, boursières, alimentaires, environnementales et militaires se succèdent. Dans une autre optique cependant, peut-être un peu plus philosophique, la crise peut être une grande mutation pour notre humanité, une occasion de repenser le monde. Du côté des mouvements sociaux, les propositions abondent. Concrètement, il faut remettre les institutions au service des objectifs du développement social et de la protection de l'environnement. Il faut exclure du monde de la marchandise des « biens communs », nécessaires à la survie des humains, à commencer par la nourriture et l'eau. Tout cela sera probablement impossible si on ne réduit pas, en même temps, les dépenses militaires, pour en réorienter les sommes vers le renforcement et la relance du secteur public. Quand on pense que la seule guerre en Irak a coûté 3 000 milliards de dollars² !

Face aux défis actuels du tiers-monde, un programme d'inspiration keynésienne est tout à fait dans l'ordre du possible. La suppression immédiate et totale de la dette, loin d'être une catastrophe, relancerait la production et le commerce (une dette qui de toute façon a été payée plusieurs fois). La mise en place de nouvelles institutions internationales pour réguler l'économie est un ordre du jour

2 Voir J. Stiglitz, *The Three Trillion War: The True Cost of the Iraq Conflict*, W. W. Norton, 2008.

dont on voit les embryons, notamment en Amérique du Sud (Banque du Sud, Alliance bolivarienne pour les Amériques, etc.), et qui implique la suppression ou la limitation des institutions comme la Banque mondiale et le FMI. Les nouvelles institutions dont on rêve pourraient être refondées et s'appuyer sur celles qui existent au sein du système de l'ONU et qui ont été mises en « veilleuse » ou dévoyées par les politiques néolibérales (on pense au PNUD, à la CNUCED, etc.).

La réforme agraire, nécessaire face aux centaines de millions de paysans sans terre, l'amélioration des conditions dans les bidonvilles où se concentre maintenant la majeure partie de la population dans le tiers-monde, l'imposition de standards minimaux quant aux conditions de travail (et la suppression des zones d'exploitation intensives tournées vers les marchés extérieurs), des programmes proactifs pour garantir l'égalité entre les hommes et les femmes, la protection des millions d'enfants en leur garantissant la sécurité physique et légale, seraient autant de mesures qui permettraient non seulement de relancer l'économie, mais d'établir un monde plus juste, plus équitable.

Entre-temps, l'aide au développement doit être relancée, renforcée, réorientée en fonction des intérêts des pays du tiers-monde, « déliée » des impératifs économiques et politiques du Nord. Une partie importante de cette aide devrait être négociée avec les pays du Sud pour réparer les immenses dégâts environnementaux créés par des décennies de pillage des ressources. Les agences de développement international, telles que l'ACDI, de même que les ONG, devraient faciliter ces processus, sans égard aux virages et changements politiques au sein de l'Etat canadien.

De la patience et de la détermination

Tout au long de l'« aventure » de la solidarité, et en particulier de la mienne, il y a eu beaucoup de déceptions, voire d'échecs. Même en constatant les avancées ici et là, il n'est pas évident de garder motivation et espoir. Appelons cela, comme le disait Gramsci, « le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté ».

Mais au travers de tout cela, l'impensable est parfois devenu réalité. Aujourd'hui, l'Afrique du Sud revit après des décennies de racisme et de colonialisme, en partie (mais pas seulement) parce que des centaines de milliers de personnes se sont mobilisées contre l'apartheid, y compris au Québec. J'ai eu la chance, non, le privilège d'être un modeste participant dans cette grande lutte d'émancipation.

Plus récemment, les autochtones boliviens ont tenté de sortir de l'enfer de l'exclusion, avec l'aide d'une petite armée d'internationalistes français, brésiliens, vénézuéliens et aussi de jeunes Québécois qui viennent des réseaux altermondialistes comme Alternatives, où j'ai eu le bonheur de travailler.

Au Népal, des paysans sans terre considérés comme des « sous-humains » par l’affreux système de castes s’imposent au gouvernement et proposent un « grand compromis ». Je le sais, mes étudiants de l’Université d’Ottawa sont sur place, invisibles, généreux, dévoués, à l’écoute.

Ce sont des moments magiques, et il y en a bien d’autres, qui maintiennent l’espoir et la conviction.

Remerciements

Ce texte est tiré de la conclusion (chapitre 5) de l’ouvrage de Pierre Beaudet, *Qui aide qui? Une brève histoire de la solidarité internationale au Québec* (Montréal, Boréal, 2009, pp. 173-183). Nous souhaitons remercier chaleureusement les Éditions Boréal ainsi que les proches de Pierre de nous avoir permis de reproduire ici cet extrait.

SECTION I
L'éveil

Au-delà d'une manipulation de l'opinion publique

Par Raphaël Canet et Francis Dupuis-Déri

Nos sociétés sont parcourues par de multiples formes d'injustice et de discrimination qui les fracturent. Celles-ci sont en partie l'héritage du monde monarchique et aristocratique issu d'un passé lointain mais toujours influent et dont nous avons conservé les parlements (the House of Commons et the House of Lords), mais aussi le produit plus direct de notre système libéral actuel. Malgré les principes officiels de liberté, d'égalité et de solidarité et les droits formels qui y sont associés, les multiples hiérarchies croisées attribuent, souvent dès la naissance, des rôles et des avantages (des « privilèges ») de manière inéquitable en fonction de la place qui nous est assignée sur l'échelle sociale. Ces systèmes de domination perdurent en figeant cet ordre social inégalitaire dans une interprétation naturelle, rationaliste ou religieuse du monde. Ils aspirent ainsi à l'éternité.

Or l'histoire ne peut se réduire au mythe. Par définition, elle ne consiste pas en la reproduction infinie du passé pour la simple et bonne raison que les institutions sociales sont des créations humaines, elles relèvent de la culture. Et les cultures sont vivantes, mouvantes, elles se décomposent et se recomposent au gré des aléas plus ou moins réfléchis des histoires humaines et des rapports de forces sociopolitiques. Car si nous évoluons individuellement et collectivement dans un univers de contraintes, nous sommes toujours en mesure de faire des choix et c'est ce qui ouvre l'éventail des possibles.

Donner du sens à l'histoire, c'est interpréter le passé pour agir sur le présent afin de construire l'avenir. Tout n'est pas contraint ni déterminé, et la liberté individuelle et collective est porteuse d'espoir. Cela crée du mouvement et anime la logique d'émancipation qui vise justement à dépasser les systèmes de domination en luttant contre les oppressions et les discriminations au lieu de les reproduire. Mais pour cela, il faut en prendre conscience et les rendre manifestes, visibles, mesurables, incontestables. La discipline historique et plus largement les sciences sociales peuvent y contribuer, comme le souligne Thomas Piketty : « Si l'on souhaite atteindre l'égalité réelle, il est urgent de développer des indicateurs et des procédures permettant de combattre les discriminations genrées, sociales et ethno-raciales, qui en pratique sont endémiques un peu partout, au Nord comme au Sud » (Piketty 2021, 253). Les sciences sociales soucieuses d'émancipation peuvent alors alimenter l'action, que celle-ci soit révolutionnaire, réformiste ou conservatrice. N'oublions pas que même le Prince est la plupart du temps conseillé...

Tous les mouvements sociaux ont pour premier objectif de diffuser leurs idées pour éveiller la conscience du plus grand nombre à la réalité telle qu'ils la perçoivent. C'est pour cela que la communication a toujours été l'une de leur première action, que ce soit sous forme d'un journal, d'un manifeste, d'affiches, de tracts, de bannières, de slogans, de pièces de théâtre, de chansons, de radios libres, de graffitis, de tatouos et, aujourd'hui, de médias sociaux. C'est vrai pour les mouvements progressistes révolutionnaires et réformistes, comme le mouvement ouvrier et syndical, le féminisme, l'écologisme, l'antiracisme,

l'altermondialisme... C'est aussi vrai pour les mouvements conservateurs et réactionnaires, en passant par le libéralisme, le républicanisme et le nationalisme toutes tendances confondues. La réalité présente ou passée, ou plutôt la perception que nous en avons, devient alors l'enjeu de luttes.

C'est ce que nous vivons aujourd'hui autour de la *question woke*. Ce concept, comme tant d'autres avant lui qui ont aussi été dénigrés et même ridiculisés par les forces conservatrices et réactionnaires (socialiste, anarchiste, féministe, internationaliste, intersectionnalité, décolonial, etc.) est apparu pour déchirer le voile d'ignorance qui dissimule les formes d'oppression qui continuent de nous diviser. Mais le concept nourrit la controverse car tout le monde n'a pas intérêt à voir la réalité de la même manière, puisque cela suppose de questionner certaines inégalités en termes de pouvoir, d'avantages statutaires et de classe, de ressources matérielles et symboliques, et éventuellement d'instaurer des mesures réparatrices. La *question woke* en est venue à mobiliser savants et politiques, activistes et moralistes et même à faire bouger les lignes entre progressistes et conservateurs, mais aussi au sein même du camp progressiste, si souvent en proie à des luttes internes. Chacun avance ses arguments, opposant la vraie réalité aux fausses interprétations, les faits à l'idéologie, l'objectivité scientifique à la subjectivité militante, la morale à la politique.

De l'émergence du mot...

Il est toujours risqué d'essayer d'identifier la « première fois » au sujet des discours et des actions d'un mouvement social. Cela dit, certains considèrent tout de même que le terme « woke » apparaît une première fois en 1942 dans le premier volume de *Negro Digest*, sous la plume de J. Saunders Redding, le premier professeur afro-américain d'une des prestigieuses universités de la *Ivy League*, qui avait étudié à l'Université Brown. Son père lui avait dit qu'il devrait y « faire deux fois plus et deux fois mieux que ses camarades de classe » (Berry 1992, 2), en raison de la couleur de sa peau. Malgré cela, Redding était politiquement modéré, partisan de l'approche intégrationniste et critique du mouvement des droits civiques, qu'il considérait trop radical. Qu'importe, en 1942 il signe un texte sur les syndicalistes blancs de la *Wright Aeronautical Factory*, qui protestaient contre l'embauche d'Afro-américains, et cite à ce sujet un membre de la *Negro United Mine Workers* : « Je dois te dire, mon vieux, que se réveiller est sacrément plus difficile que de s'endormir, mais nous allons rester éveillés [*stay woke*] encore longtemps » (Redding 1942, 43).

Pour d'autres, le premier usage contemporain du mot se retrouve dans l'essai de l'Afro-américain William Melvin Kelley, publié dans le *New York Times* le 20 mai 1962, « *If you're woke, you dig it* », au sujet des Beatniks et du jazz à Harlem (Ruiz 2021 et Butterworth 2021). Puis en 1972, le dramaturge afro-américain Barry Beckham signe sa pièce *Garvey Lives!*, au sujet du nationaliste noir Marcus Garvey qui sera produite par la troupe *Black Theater* à l'Université Brown. Un des personnages s'y exclame : « J'ai dormi toute ma vie. Mais maintenant que monsieur Garvey a fait ce travail avec moi, j'vais rester éveillée [*stay woke*]. Et je m'en vais l'aider à réveiller [*wake up*] d'autres gens noirs ». La chanteuse Erykah Badu

l'a popularisé dans sa chanson *Master Teacher* en 2008 : « I stay woke [...] I am known to stay awake » et elle a lancé en 2012 sur Twitter un message de solidarité avec les anarchoféministes russes du groupe *Pussy Riot*, appelant à « stay woke » (Mirzaei 2019 et Romano 2020).

C'est cependant la mobilisation du mouvement *Black Lives Matter* qui l'a largement popularisé, en lançant sur le média social Twitter l'expression #StayWoke, après l'acquiescement du vigilantiste George Zimmerman qui a tué en 2012 le jeune afro-américain Trayvon Martin et la mort d'un autre Afro-américain en 2014, Michael Brown, aux mains de la police de Ferguson. Le mot « woke » fait finalement son entrée dans les dictionnaires Oxford et Merriam-Webster en 2017, qui le définit ainsi : éveillé ou conscient, en particulier aux discriminations raciales et aux injustices sociales. Le rappeur Meek Mill reprend l'expression en 2018, dans son album *Legends of the Summer*.

... à sa récupération

Mais par un étrange renversement de situation, ce sont finalement les voix réactionnaires qui vont le plus populariser ce mot, mais en l'essentialisant et en inversant son usage. En effet, dans cette perspective, le terme va cesser de désigner un *état d'esprit* (être éveillé aux discriminations), pour en venir à caractériser *un groupe social* en particulier (les Wokes). Et ceux-ci ne sont plus seulement des antiracistes, mais aussi et surtout des « racistes anti-blancs » qui ne respecteraient pas la liberté d'expression, entre autres problèmes. Ainsi, celles et ceux qui critiquent les Wokes se placent dans la position de la victime accablées par les antiracistes qui les empêcheraient de parler, d'où l'idée qu'« on ne peut plus rien dire » aujourd'hui quand on est une personne blanche. Puis finalement, par extension, le mot « woke » désignera toutes les forces progressistes — y compris les féministes, les trans et les écologistes — que les réactionnaires veulent dénoncer, d'abord aux États-Unis, puis au Québec (entre autres par les agitateurs de Québecor comme Joseph Facal et Mathieu Bock-Côté), puis en France et dans bien d'autres pays (voir l'introduction de Dupuis-Déri 2022). Ce mot est alors synonyme ou remplace des expressions dénigrantes telles que « rectitude politique », « social justice warriors » et « islamo-gauchistes », entre autres (Rose 2020).

Preuve de son importance nouvelle dans le débat partisan, le terme est désormais repris au plus haut niveau de l'État. En octobre 2021, par exemple, le ministre de l'Éducation français Jean-Michel Blanquer a déclaré dans les médias que le « wokisme » est « un nouvel obscurantisme » et qu'« il faut savoir regarder ce qui vient saper la démocratie et la République : le wokisme fait clairement cela ». Puis il a ajouté que son rapport à l'Histoire « est délétère. Casser des statues, faire le procès de tous les personnages historiques [...] est une démarche absurde et dangereuse. Cela veut dire l'abolition du passé. Ce sont des choses qu'on voit dans George Orwell. Ce sont des choses qui préparent les marches vers le totalitarisme » (*Le Figaro étudiant* 2021).

Plus sobrement mais de manière toute aussi pernicieuse, le premier ministre du Québec, François Legault, a fourni aux journalistes sa propre définition de « woke », après avoir accolé cette étiquette au député solidaire Gabriel Nadeau-Dubois : le Woke est celui « qui veut nous faire sentir coupables de défendre la nation québécoise [et] de défendre ses valeurs » (Pilon-Larose 2021).

De la question woke à celle du vivre-ensemble

Ce questionnement n'est pas nouveau et fut posé à chaque fois que les mouvements en lutte pour l'émancipation ont conduit à l'irruption de nouveaux sujets politiques, jadis invisibles et soumis, au sein du corps social (serfs, esclaves, ouvriers, femmes, autochtones, colonisés...). À chaque fois, les tenants de l'ordre établi ont manifesté à hauts cris leur désarroi devant l'impensable, perdre leur suprématie et se voir imposer une véritable égalité, perçue alors comme un terrible totalitarisme de simples « minorités » :

Accepter que le ressenti psychologique le plus délirant accède au statut de droit est un chantage que l'État semble aujourd'hui prêt à accepter, cédant à la mode idéologique et entérinant son propre déclin tout en trahissant la représentation nationale pour imposer à la population des points de vue ultra-minoritaires. (Szlamowicz 2022, 117).

Car la pensée décoloniale, comme l'islamisme, a ses raisons propres de s'en prendre à l'Occident : imposer son identité culturelle et conquérir une place politique dominante (Szlamowicz 2022, 182).

Remarquons malgré tout avec Rokhaya Diallo que :

La promotion d'une fixité culturelle devrait pourtant nous alerter. La volonté de se complaire dans le projet d'un monde statique et intangible alors que les périodes les plus riches de notre histoire sont intrinsèquement liées à des mouvements humains est délétère. (Collectif 2022, 11).

En fait, s'ouvrir à l'autre ne signifie pas s'oublier soi-même et faire plus de place ne conduit pas nécessairement à perdre la sienne. Mais inclure et partager peut évidemment être perçu comme très menaçant pour certains, qui à force de résister sont nécessairement bousculés. C'est pourtant moins douloureux que ce qu'endurent bien des catégories sociales discriminées, exploitées et exclues depuis des générations. Tout cela dépend de la manière dont on voit les choses, de sa propre expérience, de son rapport spécifique à la réalité.

Au fond, la question demeure éminemment politique. Comment pouvons-nous bâtir des sociétés qui reconnaissent l'égalité de dignité de toutes ses composantes sans pour autant opposer majorité et minorités? Comment construire un rapport à l'histoire qui permette de combattre les discriminations sans figer les identités? Comment penser notre relation à la diversité dans une logique de complémentarité plutôt que de concurrence, et y voir une force collective plutôt qu'une fragmentation mortifère? Quel

dialogue entre l'universel et le particulier pouvons-nous établir afin de cheminer vers une dynamique de rassemblement plutôt que de division?

C'est à toutes ces questions que ce numéro spécial de la revue *Possibles* propose d'offrir des éléments de réponses en mobilisant la réflexion conceptuelle et épistémologique, le regard critique, l'analyse de discours, le récit de pratique, l'auto-ethnographie et l'expression d'expériences personnelles sous formes d'entrevues. Comme autant de perspectives visant à nous éclairer sur le chemin long et tortueux de l'émancipation individuelle et collective.

Notes biographiques :

Raphaël Canet est professeur au département de sociologie du Cégep du Vieux Montréal.

Francis Dupuis-Déri est professeur au département de science politique de l'UQAM.

Références :

Berry, Faith (Dir.). 1992. *A Scholar's Conscience: Selected Writings of J. Saunders Reddings*, Lexington : University Press of Kentucky.

Butterworth, Benjamin. 2021. « What does “woke” mean? Origins of the term, and how the meaning has changed », *I News UK*, 26 juin.

Collectif. 2022. *Hot Dog. Chroniques dystopiques du grand déraillement*. Paris : Nique Les éditions.

Dupuis-Déri, Francis. 2022. *Panique à l'Université : rectitude politique, wokes, et autres menaces imaginaires*. Montréal : Lux.

Le Figaro étudiant. 2021. « Selon Jean-Michel Blanquer, le wokisme est une forme d'obscurantisme », *Le Figaro étudiant*, 25 octobre.

Mirzaei, Abas. 2019. « Where “woke” came from and why marketers would think twice before jumping on the social activism bandwagon », *The Conversation*, 8 septembre.

Piketty, Thomas. 2021. *Une brève histoire de l'égalité*. Paris : Seuil.

Pilon-Larose, Hugo. 2021. « Legault donne sa définition du terme “woke” », *La Presse*, 16 septembre.

Redding, J. Saunders. 1942. « A negro speaks for his people », *Negro Digest* 1 (repris dans *Atlantic Monthly*, mars 1943).

Romano, Aja. 2020. « A history of “wokeness”: stay woke — how a Black activist watchword got co-opted in the culture war », Vox, 9 octobre.

Rose, Steve. 2020. « How the word “woke” was weaponized by the right », The Guardian, 21 janvier.

Ruiz, Michael. 2021. « What does “woke” mean? », Fox News, 7 décembre.

Szlamowicz, Jean. 2022. *Les moutons de la pensée. Nouveaux conformismes idéologiques*. Paris : Les éditions du Cerf.

L'invention des Wokes par le nationalisme conservateur

Par Raphaël Canet et Léo Palardy

Les mots « woke » et « wokisme » ont récemment envahi l'espace public, médiatique et politique francophone au Québec et en France. Héritage des luttes anti-esclavagistes et du mouvement pour les droits civiques aux États-Unis, le mot « woke » était originellement conçu comme une arme d'émancipation. Il a d'ailleurs été réactualisé avec la même visée politique par le mouvement *Black Lives Matter* qui a repris le flambeau de la lutte antiraciste au milieu des années 2010 (Policar 2022). Stimulant le rapprochement entre la pensée décoloniale et les luttes intersectionnelles (race, classe, genre) du mouvement féministe de la troisième vague, le wokisme a permis aux minorités de s'unir autour d'une perception et d'une expérience partagées des discriminations désormais entendues comme systémiques et portant atteinte aux fondements même de la démocratie libérale (Behrent 2021).

Ce phénomène a cependant provoqué une virulente réaction de courants plus conservateurs qui dénoncent l'atteinte à la liberté d'expression (*cancel culture*) et la menace que la reconnaissance de la diversité ferait peser sur des valeurs qu'ils jugent universelles (Girard 2021). Les termes « woke » et « wokisme » ont alors subi une inversion de sens pour se couler dans la logique du pouvoir dominant. Et c'est paradoxalement – en apparence, nous y reviendrons – un événement, survenu à Ottawa en septembre 2020, qui a lancé la controverse au Québec autour de ces notions. Ce qui est devenu « l'affaire Lieutenant-Duval » a en effet conduit plusieurs professeurs de l'Université d'Ottawa à se porter publiquement à la défense de la liberté académique et du respect de l'institution, minée selon eux par les « idéologues » et autres « ennemis de l'intérieur » qui la peuplent. L'un d'eux n'hésite d'ailleurs pas à dénoncer la « gauche constructiviste identitaire » qui n'a pas su bien lire Mathieu Bock-Côté, « l'un des rares au Québec à avoir vu venir avec lucidité (et à s'en inquiéter publiquement depuis des années) la dérive en voie de nous emporter. » (Charbonneau 2022, 132)

Ces termes font aujourd'hui controverse et nous proposons d'en analyser la dimension politique. Plus précisément, nous cherchons à savoir quel est le projet politique qui profite le plus de l'emphase médiatique qui est actuellement mise sur ces notions au Québec? Pour éclairer ce débat, nous avons procédé à une analyse quantitative et qualitative du discours médiatique à partir de l'étude systématique d'un corpus de près de 500 articles parus entre 2016 et 2021 dans différents quotidiens et un magazine québécois.

Qui écrit quoi et où?

Les articles qui constituent notre corpus correspondent à l'ensemble des textes contenant l'occurrence « woke », publiés dans la presse écrite francophone québécoise avant le 30 septembre 2021. Le

premier article trouvé remonte au 28 septembre 2016. Le corpus que nous avons amassé sur cette période de 5 ans comprend un total de 489 articles. Parmi ceux-ci, certains textes se répètent parce qu'ils sont reproduits à l'identique dans plusieurs médias pour en accroître l'audience. Cependant, puisque c'est avant tout l'audience des textes produits qui nous guide, nous avons travaillé à partir du nombre total d'articles publiés (489) et non du nombre de textes originaux (318). 124 auteurs et autrices (chroniqueurs et journalistes) sont à l'origine de ces textes qui ont été publiés dans 9 journaux et un magazine : le *Journal de Montréal*, le *Journal de Québec*, *La Presse*, *Le Devoir*, *Le Soleil* (Québec), *L'Actualité*, *Le Nouvelliste* (Trois-Rivières), *Le Droit* (Gatineau) et *La Voix de l'Est* (Granby).

La majorité des articles a été publiée dans le *Journal de Montréal* (35 %), suivi du *Journal de Québec* (34 %), de *La Presse* (16 %) et du *Devoir* (12 %). Et, dans une proportion très peu significative, suivent *Le Soleil* (1 %), *L'Actualité* (0,6 %), *Le Nouvelliste* (0,4 %), *Le Droit* (0,4 %) et *La Voix de l'Est* (0,2 %). Ainsi, 97 % des textes ont été publiés dans seulement 4 des 9 journaux et magazines identifiés, soit le *Journal de Montréal*, le *Journal de Québec*, *La Presse* et *Le Devoir*. Cette concentration médiatique est d'autant plus accrue que le *Journal de Montréal* et le *Journal de Québec* appartiennent tous deux à la même entreprise (Québecor). Notons par ailleurs que 69 % des articles présents dans le corpus sont tirés de ces deux quotidiens. Ce groupe de presse est donc de loin l'entité qui a eu le plus de poids dans la couverture médiatique du phénomène « woke » au Québec.

Parmi les 124 auteurs et autrices que l'on retrouve dans l'ensemble de notre corpus, 5 se situent au-delà du seuil de 5 % de l'ensemble du corpus. Toutes ces personnes sont des chroniqueurs et chroniqueuses du *Journal de Montréal* et du *Journal de Québec*. Il s'agit de Richard Martineau (auteur de 11 % des articles du corpus), Denise Bombardier (10 %), Mathieu Bock-Côté (10 %), Joseph Facal (7 %) et Sophie Durocher (6 %). Dans leur ensemble, les articles rédigés par ces 5 auteurs et autrices représentent 45 % du corpus, bien qu'ils ne représentent que 4 % de celles et ceux ayant écrit sur la question. Nous avons surnommé ce groupe les *Big Five*.

Nous avons catégorisé chacun des articles en fonction de l'opinion globale qui s'en dégageait à propos du phénomène woke. Nous avons donc classé de manière subjective les articles en trois grandes catégories relatives à leur vision du wokisme : négative, positive ou neutre. Puis, nous avons calculé la proportion des articles du corpus correspondant à chacune de ces catégories. Il en résulte que selon notre appréciation, 65 % des articles du corpus projettent une vision négative du phénomène woke, 28 % d'entre eux en projettent une vision neutre et, finalement, 7 % d'entre eux en projettent une vision positive. Les articles de notre corpus projettent donc majoritairement une vision négative du wokisme. Est-ce à dire que l'ensemble de la presse québécoise véhicule une image négative du phénomène ?

Parmi les articles du *Journal de Montréal*, 82 % projettent une vision négative du wokisme, 16 % une vision neutre et, finalement, 2 % une vision positive. C'est encore plus tranché pour les articles du *Journal de Québec*, dont 82 % projettent une vision négative du wokisme, 17 % une vision neutre et 1 % une vision positive. On retrouve plus de nuances parmi les articles de *La Presse*. 58 % d'entre eux projettent une

Les Wokes sont antiracistes. Or, ce positionnement a priori émancipatoire ne l'est pas pour les *Big Five*, bien au contraire. Il s'agirait plutôt d'une forme de « racisme inversé » visant à discriminer la majorité blanche en dénonçant ses prétendus privilèges. Comme l'écrit Denise Bombardier, « l'expression "Vous, les Blancs" est devenue pour des militants antiracistes la façon simple et directe de nous insulter et surtout de nous culpabiliser en tant que responsables de tous les crimes de la terre » (Bombardier 2021a). Et dans la continuité, les Wokes sont aussi décoloniaux. Mais là encore, nous sommes face à « une folie », « un délire », qui affirme que « la société se diviserait en dominants et dominés, et la recherche académique [...] doit servir à libérer les opprimés et à faire cheminer les oppresseurs. » (Facal 2021)

Les Wokes sont aussi féministes et, plus largement, adeptes des théories du genre, ce qui les porterait à la critique facile du « mâle blanc occidental ». « Pour les militants wokes, l'humanité est une pyramide. En bas, il y a les hommes blancs hétéros de plus de 50 ans, responsables de tous les maux qui ont accablé le monde depuis le Big Bang. Et en haut, les transgenres noires lesbiennes de moins de 30 ans » (Martineau 2021a). Les Wokes sont généralement jeunes, plus proches des milléniaux que des boomers auxquels ils ont tendance à s'opposer. Mais il s'agit là encore d'une « jeunesse perdue, nationalement indifférente, et hypnotisée par le wokisme » (Bock-Côté 2021d).

Par ailleurs, les Wokes sont organisés. Nous aurions affaire à un « courant », « un mouvement » composé de « militants » qui défendent une cause et déploient des stratégies pour la promouvoir. Le danger est menaçant selon Denise Bombardier pour qui :

le mouvement woke, qui sévit en Occident, a d'abord envahi des campus nord-américains. Et d'autres élites à la remorque de cette nouvelle religion rêvent de déconstruire la civilisation blanche. Ces idéologues, qui donnent presque aux communistes d'antan des allures de bons mononcles, ne sont plus des grenouilles de bénitier maoïstes, mais des ségrégationnistes racialisés qui s'appliquent à mettre au dépotoir de l'histoire universelle la civilisation gréco-romaine dont l'Occident se réclame. (Bombardier 2021b)

L'enjeu se révèle donc de taille car ces « croisés du 21^e siècle » partis à l'assaut de la civilisation occidentale (paradoxalement!) sont sous influence. Ils font partie d'une « secte », d'une nouvelle « religion », émettent des « fatwa », suivent un « catéchisme » et n'hésitent pas à recourir aux « autodafés » ou autres méthodes de « l'Inquisition ». Nous assisterions au :

déploiement d'un nouveau fanatisme idéologique qui n'a plus rien de marginal [et qui] témoigne de l'influence dans le monde intellectuel d'une nouvelle gauche sectaire venue des États-Unis. Elle intimide sur les réseaux sociaux et cherche à ruiner la réputation de ceux qui ne se soumettent pas à ses dogmes. Son arme : les accusations de racisme, de sexisme, de transphobie. On l'appelle la gauche woke. C'est une gauche religieuse. Elle voit un blasphème dans le fait de la contredire. (Bock-Côté 2020a)

Les Wokes auraient une grande influence dans les milieux de l'éducation, des médias et de la culture, ce qui semble motiver les virulentes attaques des *Big Five*. Tour à tour *Radio-Canada*, *Télé-Québec*, *Le Devoir*, *l'ONF*, ainsi que les universités *Concordia*, *d'Ottawa* et *l'UQAM* sont vilipendés pour leurs supposées

accointances avec les Wokes. « La gauche woke n'est pas composée que de militants radicaux un peu grotesques [...] elle est dominante dans les départements de sciences sociales, dans les organismes culturels et à la radiotélévision fédérale. Son vocabulaire colonise le langage public, et partout s'impose son obsession raciale, qui veut diviser l'humanité entre "Blancs" et "racisés". » (Bock-Côté 2021a) Ces institutions sont pointées du doigt pour leur soumission à la « rectitude politique » qui se manifeste par la « censure » et les atteintes à la liberté d'expression.

Dans la sphère politique aussi, les Wokes auraient leurs partisans. Nous les retrouvons à tous les paliers de gouvernement. Justin Trudeau, Gabriel Nadeau-Dubois et Valérie Plante occupent le devant de la scène, mais le Parti Vert et le NPD peuvent aussi être ciblés. Il est clair cependant que, selon nos chroniqueurs et chroniqueuses, le premier ministre du Canada constitue la cible de choix, son nom apparaît 43 fois dans notre corpus.

Que veulent les Wokes et quelle réponse politique leur adresser ?

Essentiellement, selon les *Big Five*, les Wokes souhaitent la disparition de la nation québécoise, francophone et enracinée dans l'histoire. Ils sembleraient lui préférer le « Canada postnational multiculturaliste anglophone et woke » (Bock-Côté 2021b). Et pour y parvenir, ils propagent à travers les médias et les universités, avec la complicité complaisante du fédéral et des partis politiques de gauche, « l'idéologie diversitaire » et le « racialisme », afin de fragmenter la communauté nationale et de donner mauvaise conscience à la majorité blanche. « Le racialisme prôné par les wokes déconstruit les nations. [...] Cette vision explique pourquoi cette nouvelle idéologie souhaite faire tomber les frontières. Elle remet en cause la souveraineté des États. [...] La révolution racialiste est annoncée. Elle inclut la déblanchissement de l'Occident. En d'autres termes, la guerre aux Blancs "colonialistes" est en marche » (Bombardier 2021c).

Le traitement médiatique du phénomène woke par les chroniqueurs et chroniqueuses du *Journal de Montréal* nous ramène ainsi aux fondamentaux du nationalisme canadien-français centrés sur le combat pour la *survivance* d'une identité nationale culturellement définie (Canet 2003). Le « poids du Québec est appelé à régresser dans le Canada, et même les plus grands discours sur le respect de la nation québécoise ne réussiront pas à faire oublier que notre peuple y est condamné à la marginalisation, puis à l'extinction démographique. Le Canada nous condamne structurellement à la minorisation, la folklorisation, puis la disparition » (Bock-Côté 2021c). C'est ici que nous pouvons voir l'usage politique qui peut être fait de ce traitement médiatique très partial du phénomène woke.

En effet, ce qui s'inscrit en creux de notre analyse, c'est que le premier ministre du Québec, François Legault, s'impose pour nos *Big Five* comme un rempart qui pourrait contrer la déferlante woke. Son nom apparaît d'ailleurs 61 fois dans notre sous-corpus, la plupart du temps associé à un vocabulaire plutôt complaisant. En effet, ce dernier « rassure », « impressionne », « fait preuve de modération »,

« fait très bonne figure », il est « un bon capitaine », « un chef national », un « bon père de famille ». « François Legault demeure aux yeux de la majorité le guide, le protecteur et le chef d'État de la période la plus douloureuse du Québec moderne » (Bombardier 2021d).

La récupération du wokisme par le nationalisme conservateur

Comme nous le soulignons en introduction, l'emphase médiatique mise sur le phénomène woke au Québec débute véritablement en septembre 2020 suite à l'Affaire Lieutenant-Duval qui éclate à l'Université d'Ottawa, donc en Ontario. Ce paradoxe n'est qu'apparent puisqu'avant d'être une ville située dans la province voisine, Ottawa est la capitale de l'État fédéral canadien. Elle est donc une cible de choix pour toute rhétorique nationaliste émanant du Québec. Nous pouvons alors formuler l'hypothèse que l'Université d'Ottawa, érigée en cheval de Troie du mouvement woke au pays, offrait une occasion en or au mouvement nationalisme conservateur pour passer à l'offensive.

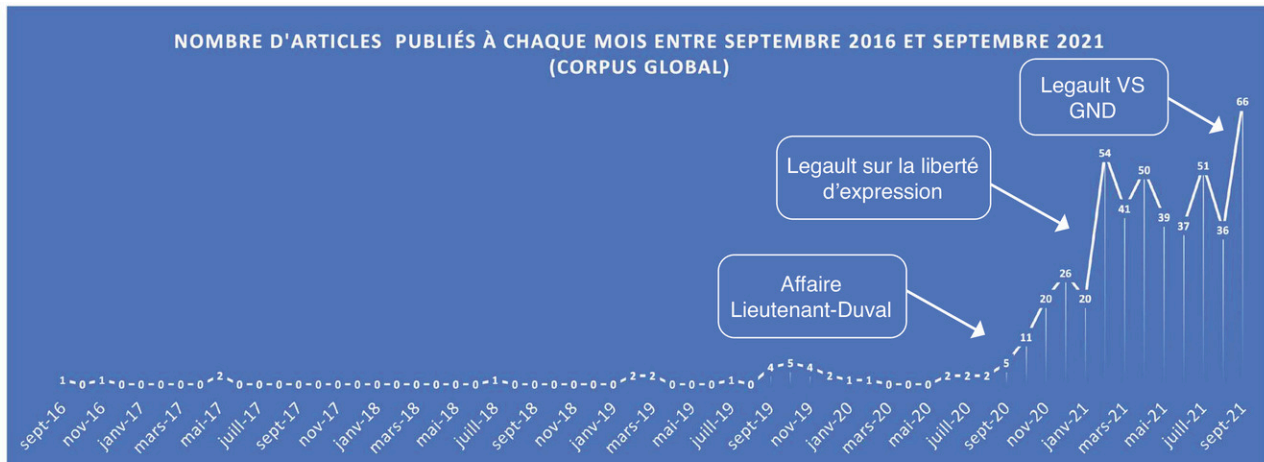
Afin d'explorer cette hypothèse, concentrons-nous sur la fréquence des articles publiés entre le 1^{er} septembre 2020 et le 30 septembre 2021. Nous pouvons observer sur notre courbe, deux moments de forte croissance de la production médiatique autour du phénomène woke, en février et septembre 2021.

Le 13 février 2021, sur sa page facebook, le premier ministre prend position dans le débat entourant la liberté d'expression et la liberté académique, adoptant explicitement la ligne éditoriale des chroniqueurs et chroniqueuses du *Journal de Montréal*.

On voit qu'une poignée de militants radicaux essaient de censurer certains mots et certaines œuvres. On voit arriver ici un mouvement parti des États-Unis et franchement, je trouve que ça ne nous ressemble pas. [...] Et puis ça ne se limite pas aux campus. À l'automne, j'en ai moi-même fait l'expérience quand des militants ont essayé de censurer mes suggestions de lecture parce que j'avais recommandé un livre de Mathieu Bock-Côté, qui portait justement sur les dérives du politiquement correct. [...] Si on commence à s'autocensurer par peur de se faire insulter, ou si on ne défend pas quelqu'un qui est victime de ça, on joue le jeu des radicaux. Je comprends que ça puisse faire peur, mais on doit se tenir debout, rester fermes. Plus on sera nombreux à refuser de céder à l'intimidation d'une minorité de radicaux, plus la peur reculera. (Legault 2021)

Le 15 septembre 2021, durant la période des questions à l'Assemblée nationale, en réponse aux propos du chef de Québec solidaire, Gabriel Nadeau-Dubois, qui comparait le premier ministre à Maurice Duplessis dans sa volonté de s'autoproclamer « père de la nation québécoise », François Legault a riposté en ces termes : « Le chef de Québec solidaire nous parle de Maurice Duplessis. Il avait beaucoup de défauts, mais il défendait sa nation. Il n'était pas un "woke" comme le chef de Québec solidaire » (*Journal des débats* 2021). Encore une fois, la ligne semble clairement tracée par le premier ministre entre les défenseurs de la nation québécoise et les Wokes, et cette ligne qui divise la société en vient aussi à structurer le champ de la politique partisane. Nous pouvons ainsi noter une certaine raisonance

entre le traitement médiatique du phénomène woke et les sorties publiques du premier ministre Legault.



Conclusion : la stratégie de l'homme de paille

Au terme de cette analyse, il n'est pas abusif de dire que les *Big Five* occupent une place hégémonique dans le traitement médiatique du wokisme au Québec et qu'ils produisent massivement un discours négatif à l'égard du mouvement woke. Ils réagissent aux événements et diffusent une interprétation de la réalité sociale axée sur la polarisation et le clivage identitaire dont la portée politique est manifeste puisque leur message structure désormais le discours politique dont le premier ministre s'est fait le promoteur.

Sommes-nous ici devant une spécificité proprement québécoise? Rien n'est moins sûr. Nous sommes plutôt face à la résurgence d'une vieille technique de disqualification politique qui a repris de la vigueur à l'ère de la révolution numérique.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire un détour par la France et la controverse qui y a fait rage autour de la notion « d'islamo-gauchisme » (Torrekens 2021). Ce néologisme tend à être utilisé dans les médias sociaux comme un instrument de lutte idéologique à des fins de stratégie politique. Comme le souligne le chercheur David Chavalarias,

ce type de dénomination émergente indique la volonté de créer une nouvelle catégorie dans l'imaginaire collectif, passage obligé pour faire accepter de nouveaux récits de référence et pour façonner de manière durable de nouvelles représentations, croyances et valeurs. [...] Nous sommes donc sur un terme utilisé pour ostraciser et dénigrer un groupe social particulier tout en en donnant pour l'opinion publique une image anxiogène et associée à un danger imminent. Son utilisation a pour but de polariser l'opinion publique autour de deux camps déclarés incompatibles entre lesquels il faudrait choisir : d'un côté les défenseurs du droit et des valeurs républicaines, de l'autre les traîtres aux valeurs françaises et alliés d'un ennemi sanguinaire. (Chavalarias 2021)

Et le chercheur démontre, statistiques à l'appui, que lorsque les autorités politiques (dans ce cas-ci trois ministres du gouvernement d'Emmanuel Macron) reprennent la notion, ils contribuent très significativement à accroître son emprise sur l'imaginaire collectif.

Ces techniques de manipulation de l'opinion publique s'inspirent des méthodes de l'Alt-right qui a largement alimenté la polarisation aux États-Unis, créant ainsi un terreau fertile au développement du trumpisme (McLamore et Uluğ 2020; Lynch 2018). Il y a donc de quoi s'inquiéter lorsqu'au Québec le premier ministre, soit la plus haute autorité de l'État, recourt à ce type de manœuvre.

Pour conclure, comment ne pas s'interroger sur la stratégie politique poursuivie par ce type de pratique axée sur la polarisation et la division sociale plutôt que sur le dialogue et le rassemblement? Ne pouvant nous réduire à l'explication purement électoraliste à court terme, nous optons plutôt pour l'hypothèse de la stratégie de l'homme de paille si habilement détaillée par Frédéric Bérard dans son récent ouvrage (Bérard 2022). Celle-ci pourrait se résumer brièvement comme suit : si tu ne veux pas agir, regarde ailleurs. Plutôt que de faire face aux véritables problèmes, crées-en un de toutes pièces.

Ce constat d'un cynisme lucide ferait presque rire si la situation n'était pas si tragique lorsqu'elle s'applique à nos dirigeants politiques qui, non seulement tentent de justifier leur inaction sur des enjeux fondamentaux en détournant le regard, mais contribuent eux-mêmes à construire cet homme de paille (les Wokes) qui nous permet collectivement et confortablement de fermer les yeux sur les véritables défis de notre temps : la justice sociale (lutter contre les inégalités et les discriminations) et la justice environnementale (lutter contre les changements climatiques).

Notes biographiques :

Raphaël Canet est professeur au département de sociologie du Cégep du Vieux Montréal.

Léo Palardy est étudiant en Sciences humaines, profil innovation sociale au Cégep du Vieux Montréal.

Références :

Behrent, Michael C. 2021. « Réflexions sur la question woke », *Esprit* 480(12) : 109-118.

Bérard, Frédéric. 2022. *L'homme de paille. L'instrumentalisation du racisme, des libertés publiques et de Monsieur Patate*. Montréal : Éditions Somme Toute.

Bock-Côté, Mathieu. 2020a. « Courage contre la secte woke ! », *Journal de Montréal*, 2 décembre.

Bock-Côté, Mathieu. 2020b. « Bilan politique d'une année merdique », *Journal de Montréal*, 30 décembre.

- Bock-Côté, Mathieu. 2021a. « Quand l'université trahit sa mission », *Journal de Montréal*, 16 février.
- Bock-Côté, Mathieu. 2021b. « Ô Canada? c'était d'abord notre hymne national ! », *Journal de Montréal*, 30 juin.
- Bock-Côté, Mathieu. 2021c. « Les conservateurs et le Québec », *Journal de Montréal*, 9 septembre.
- Bock-Côté, Mathieu. 2021d. « J'aurais pu être woke, et fédéraliste! », *Journal de Montréal*, 15 septembre.
- Bombardier, Denise. 2021a. « un discours intolérable », *Journal de Montréal*, 2 février.
- Bombardier, Denise. 2021b. « Sexe et idéologie en pandémie », *Journal de Montréal*, 14 avril.
- Bombardier, Denise. 2021c. « l'incontournable Mathieu Bock-Côté », *Journal de Montréal*, 16 avril.
- Bombardier, Denise. 2021d. « L'exploit de François Legault », *Journal de Montréal*, 8 mai.
- Canet, Raphael. 2003. *Nationalismes et société au Québec*. Montréal : Athéna éditions.
- Centre d'études sur les médias. 2022. *Presse quotidienne*, janvier. En ligne : <https://www.cem.ulaval.ca/economie/propriete/presse-quotidienne/> (Page consultée le 29 juin 2022).
- Charbonneau, François. 2022. « Le beau rôle », dans : A. Gilbert (Dir.). *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, pp.119-141. Montréal : Leméac.
- Chavalarias, David. 2021. « «Islamogauchisme» : le piège de l'alt-right se referme sur la macronie », *Politoscope*, 21 février. En ligne : <https://politoscope.org/2021/02/islamogauchisme-le-piege-de-lalt-right-se-referme-sur-la-macronie/> (Page consultée le 29 juin 2022).
- Facal, Joseph. 2021. « Tintin au pays des woke », *Journal de Montréal*, 9 septembre.
- Girard, Aline. 2021. « Les nouveaux inquisiteurs. Introduction », *Humanisme* 332(3) : 17-24.
- Journal des débats*. 2021. « Affaires courantes », *Assemblée nationale*, 42^e législature, 1^{er} session, vol. 45 n° 204, mercredi 15 septembre. En ligne : http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/assemblee-nationale/42-1/journal-debats/20210915/305661.html#debut_journal (Page consultée le 29 juin 2022).
- Legault, François. 2021. « On entend beaucoup parler de liberté académique et de liberté d'expression ces temps-ci », Facebook (Post), 13 février. En ligne : <https://www.facebook.com/FrancoisLegaultPremierMinistre/posts/pfbido2rFFYvzTU2EKVfFjFJG7qgXM78Yhu38tFUh7KdBRtjynhEbVVxaeoZJLyasgyn2Gal> (Page consultée le 29 juin 2022).
- Lynch, Michael P. 2018. « Les Fakes News et l'avenir de la vérité », *Diogène* (261-262), Janvier-juin : 5-19.
- Martineau, Richard. 2021a. « Un racisme accepté et encouragé », *Journal de Montréal*, 28 janvier.
- Martineau, Richard. 2021b. « Qu'est-il arrivé à la gauche? », *Journal de Montréal*, 22 février.

McLamore, Quinnehtukqut et Özden Melis Uluğ. 2020. "Social Representations of Sociopolitical Groups on r/The_Donald and Emergent Conflict Narratives: A Qualitative Content Analysis", *Analyses of Social Issues and Public Policy* 20(1): 508-535.

Policar, Alain. 2022. « De woke au wokisme : anatomie d'un anathème », *Raison présente* 221 (1) : 115-118.

Torrekens, Corinne. 2021. « Islamo-gauchisme, histoire d'un glissement sémantique », AOC, 22 février. En ligne : <https://aoc.media/analyse/2021/02/21/islamo-gauchisme-histoire-dun-glissement-semantique/> (Page consultée le 29 juin 2022).

Science et non-science dans le débat identitaire actuel

Par Learry Gagné

Le mouvement woke, largement défini comme une sensibilité aux discriminations dans nos sociétés et une volonté de s'y attaquer à la source, est la cible de très nombreuses critiques d'intellectuels qui n'acceptent pas de se faire traiter de xénophobes, même indirectement. Dans ce texte, je propose d'aborder ce qui me semble être la critique la plus fondamentale du wokisme, soit l'accusation d'« anti-scientisme ». C'est selon moi une stratégie qui permet aux « anti-wokes » d'*invalidier a priori* les arguments de la gauche identitaire plutôt que d'avoir à en débattre.

Anti-scientisme

Le constat est clair : les critiques du wokisme se donnent le rôle de défenseur de la Science contre une clique révolutionnaire qui veut jeter à terre les fondements du raisonnement scientifique à l'université. On peut distinguer trois éléments fondamentaux de la science telle qu'interprétée dans la littérature anti-woke. Celle-ci a pour fondement la *raison*, elle exige une *méthode* rigoureuse, et elle porte sur des *faits* empiriques.

Face à l'exigence de raison, le wokisme est coupable de sentimentalisme. Il « préfère la satisfaction des sens à l'exercice de la raison » (Simard 2021, 154), il « privilégie l'hystérie morale en lieu et place de l'argumentation raisonnée » (Poulin 2020). Pour François Charbonneau (2022, 124), la grande majorité des professeurs en sciences sociales sont « investis émotionnellement » dans leurs recherches; ils pensent pouvoir changer le monde. Même si les objectifs des Wokes peuvent s'avérer louables, comme la lutte contre la discrimination, ils sont « emportés par l'indignation moralisante » (Mouterde 2021). En gros, les Wokes sont incapables de raisonner correctement.

Tout le monde connaît la base de la méthode scientifique. Dans les débats publics, on oppose fréquemment celle-ci à l'idéologie et à la religion. Les Wokes n'échapperont pas à ces classifications. Pour David Rand (2021, 132-133), la méthode woke se compare à une « parareligion moderne » dont les caractéristiques sont le dogmatisme, l'infalsifiabilité, le manichéisme et le culte de la personnalité. Il en va de même pour la « bien-pensance » chez Patrick Moreau (2021, 157-158) (vérité unique, inquisitions, interdits), et la « gauche identitaire » chez Michel Roche (2021, 201) (obsession pour les symboles, réinvention du passé).

La vérité peut soit se découvrir par le libre débat d'idées, soit être imposée par une autorité. Il va de soi que cette dernière méthode se révèle incompatible avec la pratique scientifique. Comme on peut s'y attendre, les propositions du wokisme seront traitées comme des tentatives d'imposition unilatérale

de la vérité. Les Wokes déclament des « vérités morales littéralement sacrées et donc indiscutables » (Mouterde 2020). C'est un « rejet des normes et principes de la rationalité » où les positions sont « décrétées à l'avance seules acceptables » (Baillargeon 2019, 29). Pour le Woke, « rendre le monde meilleur » signifie « présenter mes convictions personnelles comme des vérités incontestables » (Boucher et Prévost 2022, 163). Et finalement, « Être Woke, c'est se croire en éveil pendant que les autres sommeillent, et cela implique d'avoir reçu une révélation pendant que la masse serait en proie à l'aliénation » (Poulin 2020).

La liberté d'expression, et son corollaire, la liberté universitaire¹, est une condition *sine qua non* de la possibilité de dévoilement de la vérité. Nous ne traiterons pas ici de la liberté de prononcer certains mots, par exemple le « mot en N ». Il s'agit d'un tout autre débat, de nature politique plutôt qu'épistémologique. Selon Moreau (2021, 60), les « idéologues » refusent l'égalité du droit de parole, et par conséquent, refusent « la recherche en commun de la vérité ». Pour Jean-Marie Lafortune et Hans Poirier (2019, 250), « [L]es avantages collectifs liés à l'avancement des connaissances formelles, pour la communauté scientifique et la société, l'emportent sur le désagrément individuel d'être choqué ». Vouloir corriger les inégalités d'accès au discours, c'est « introduire un préjugé idéologique » et « s'approprie[r] les règles du jeu »; il faut laisser celles-ci à « l'institution de la démocratie » (Thériault 2022, 233 et 240).

Le troisième élément de la méthode scientifique porte sur l'observation de faits empiriques. On reproche au wokisme d'abandonner les faits pour s'intéresser aux fausses idoles que sont les relations de pouvoir (la posture postmoderne), les symboles (la posture constructiviste), et les valeurs (la posture prescriptiviste). Nonobstant le fait que ces trois postures soient *a priori* des domaines valides de recherche comme on le verra plus loin, les accusations ne manquent pas. Les Wokes « n'identifient qu'une seule cause à l'oppression, la colonisation, et qu'une seule motivation au savoir, la volonté de dominer » (Paquerot 2022, 339). Pour Gilbert, Prévost et Tellier (2022, 34), il existe deux visions de l'université, et la mauvaise est un « nouvel ordre social basé sur les différences individuelles et qui s'expliquent par des rapports de domination ». Selon Marc Chevrier (2021, 40), les Wokes mettent sur le même plan la science et « les superstitions, les croyances spirituelles, les traditions culturelles, les coutumes ancestrales, les expériences de soi subjectives, etc. ». Le 30 janvier 2020 paraissait dans *Le Devoir* un « Manifeste contre le dogmatisme universitaire » où est jugée la « gauche postmoderne » apparemment dominante dans nos institutions. On y lit à propos des professeurs membres du culte : « Leurs opinions sont présentées comme des faits, et les faits sont délogés au statut de «construction sociale» ».

¹ Formellement, la liberté universitaire est la liberté des professeurs permanents d'engager les recherches de leur choix sans entrave des pouvoirs, mais dans le débat actuel, elle est de moins en moins discernable de la simple liberté d'expression.

Application au racialisme

Ce qui fait sans doute la particularité du wokisme est sa défense des minorités soumises à la domination. Et la forme de domination qui a retenu le plus l'attention médiatique un peu partout en Occident, incluant au Québec, est la question raciale. Pour ce qu'on appelle la « gauche identitaire », les « races » sont à la fois des construits sociaux et des réalités effectives, c'est à dire que l'ethnie n'est pas à concevoir au niveau biologique mais bien à celui des perceptions et des catégorisations socio-politiques². C'est un mouvement de gauche dans la mesure où, selon ses tenants, c'est le colonialisme occidental qui a créé les catégories raciales que l'on connaît aujourd'hui et qui suscitent toujours le débat. Face à cela, on peut déplorer leur emploi de deux manières : affirmer que la question ne se pose même pas car ce ne sont pas des catégories valides; ou admettre leur validité, mais comme le relent d'un passé raciste qui n'existe plus.

Il y a d'abord ceux qui rejettent l'explication biologique, avec raison, mais qui la collent au wokisme, comme Charles LeBlanc (2021, 228-229) qui affirme que pour les Wokes, la couleur de peau constitue une caractéristique fondamentale de l'humanité, ou encore Rachad Antonius (2021, 115) pour qui le rapport victimaire aux esclaves du passé présuppose « une essentialisation de ces identités sur des bases biologiques ». Ensuite il y a ceux qui accusent le wokisme de raviver des catégories d'une époque révolue, et ainsi faire violence tant à l'Histoire qu'à la morale. Pour Nelson Charest (2022, 317), le passé colonial n'est plus effectif aujourd'hui, mais les Wokes insistent pour le ramener. Une théorie particulière stipule que l'Occident, en appelant de ses valeurs humanistes, aurait fait son *mea culpa* colonial et que le problème serait ainsi réglé. Non seulement la « science occidentale » n'est pas responsable d'injustices qui ont toujours partout existé, mais elle fournit la possibilité d'une auto-critique (Vecoli 2021, 323-324). Et grâce à cette faculté, les génocides et les camps de rééducation seraient « inconcevables » de nos jours en Occident.

L'« universalisme humaniste », soit la croyance en une seule humanité sans domination divine, est un corollaire de l'approche scientifique qui rejette la notion de « race ». Il est largement considéré comme une des principales valeurs occidentales. Comme le mentionne explicitement le premier article de la Déclaration des droits de l'homme de 1789, « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». Les critiques du wokisme vont couramment se ranger du côté de l'universel, contrairement au particularisme identitaire du wokisme. Pour Tellier (2022, 262-263), « suggérer qu'il n'y a qu'une race humaine est pour certains tenants de l'EDI [équité, diversité et inclusion] une grave insulte ». Et pour Vecoli (2021, 321-322), l'universalisme humaniste donne la capacité de se mettre dans la peau de l'autre, essentiel en science historique pour comprendre et expliquer, ce que la gauche identitaire refuse en pratiquant un « subjectivisme radical ».

² La justification des ethnies sur des bases strictement biologiques, chose courante au 19^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant, constitue elle-même un construit social de la part des dominants servant à « objectiver » leur racisme.

Critique de la critique

En tentant d'établir une frontière entre ce qui est de la science et ce qui n'en est pas, l'anti-wokisme fait preuve d'une compréhension naïve de l'épistémologie. Il entretient des illusions entre autres sur la neutralité axiologique des propositions en sciences sociales, sur le pouvoir révélateur du libre marché des idées, et sur le positivisme et l'empirisme en sciences sociales. Ces illusions exigent un refus non seulement de l'Histoire (cet idéal a-t-il déjà existé?), mais aussi de siècles de débats intellectuels. On ne règle pas ces questions en se contentant de citer Mill, Weber, et Popper. C'est infiniment plus complexe que cela.

Le principe voulant que la vérité émane du libre débat d'idées, où toutes les opinions se valent, relève d'une vision simpliste de l'agora. D'abord, celle-ci ignore les structures de pouvoir à l'œuvre dans toute situation de débat intellectuel. Comme l'a remarqué Iris Marion Young (1996, 120-136) au sujet de l'idéal de démocratie délibérative, il n'y a pas de discussion « d'égal à égal » dans la vraie vie. Chacun arrive dans l'agora avec ses différences de pouvoir, de situation, voire de talents oratoires. Pour Young, les débats gagnent en qualité lorsqu'on préserve la diversité plutôt que de chercher à l'éliminer. On peut établir des parallèles avec la recherche de la vérité dans le champ de la recherche : le militantisme décolonial a sa place dans un débat qui, plus souvent qu'autrement, ne s'éloigne pas trop d'un *statu quo* hérité d'une époque où il était imprudent de critiquer l'entreprise coloniale.

Et même si on s'engage dans le libre débat, quelle garantie avons-nous que la vérité, ou moins ambitieusement des idées de qualité, en jaillira? L'expérience de l'Internet devrait être suffisante pour nous montrer qu'une agora qui permet à tous de s'exprimer et qui offre même l'anonymat, ce qui permet de masquer les différences, peut partir dans tous les sens. Les vertus épistémiques du libre débat ont été pensées il y a longtemps, dans un cadre où le débat intellectuel était réservé à une classe relativement homogène et polie, soit l'homme blanc de bonne famille. Alors que pour J.S. Mill, la liberté d'expression doit être quasi-absolue pour assurer le choc des opinions nécessaire à l'émergence de la vérité, nous préférons à notre époque des limitations pour préserver la dignité des interlocuteurs et le respect mutuel (Canto-Sperber 2016).

Milton Friedman, apôtre du libre marché total, représente un bon exemple de dérive possible du « marché des idées ». Friedman s'oppose à l'intervention de l'État contre les discriminations, car dans un marché libre, la boutique discriminante aura accès à un bassin de clients en principe moindre que son compétiteur non discriminant. Par conséquent, ce premier devra abandonner ses pratiques ou faire faillite. Donc, à long terme, la discrimination disparaîtra toute seule (Friedman 1962, 93-95). Mais ce n'est pas ce qui se passe aujourd'hui, ni même à son époque. L'écart entre les attentes du débat libre et les résultats concrets est on ne peut plus criant. Ce qui fait sens pour le débat sur des enjeux sociaux le fait tout autant pour la recherche du vrai en sciences sociales.

La prétention à l'universel de l'anti-wokisme s'avère problématique à plusieurs égards. Réglons d'abord le cas de l'universalisme humaniste exprimé dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. J'espère qu'il apparaît évident pour tout le monde que l'Occident n'a jamais sérieusement appliqué l'article 1 : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune ». Les choses ont évolué, mais disons que le texte de 1789 n'a été pris à la lettre que vers les années 1980, soit 200 ans plus tard, et encore. Nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur ce point.

Plus intéressant pour notre propos est l'origine de l'universalisme. Une thèse assez répandue est, que ce soit dans le domaine moral, culturel, ou scientifique, ce qui est considéré comme universel est en fait la préférence ou l'intérêt d'une classe dominante imposé à autrui sans paraître comme un rapport de forces. Pierre Bourdieu a savamment étudié ce phénomène :

[L]'universalisme abstrait sert le plus souvent à justifier l'ordre établi, la distribution en vigueur des pouvoirs et des privilèges – c'est à dire la domination de l'homme, hétérosexuel, euro-américain (blanc), bourgeois -, au nom des exigences formelles d'un universel abstrait (la démocratie, les droits de l'homme, etc.) dissocié des conditions économiques et sociales de sa réalisation historique ou, pire, au nom de la condamnation ostentatoirement universaliste de toute revendication d'un particularisme et, du même coup, de toutes les «communautés» construites sur la base d'une particularité stigmatisée (femmes, gays, Noirs, etc.) et suspectes ou accusées de s'exclure des unités sociales plus englobantes («nation», «humanité») (Bourdieu 2003, 103-104).

L'universalisme humaniste dont il est question ici serait donc une conception proprement occidentale dont on aurait évacué les « conditions économiques et sociales de sa réalisation historique » afin de (se) convaincre de la nécessité de ses principes moraux, car ce qui distingue les principes universels est qu'« aucun homme ne [peut] les nier ouvertement sans nier en lui-même son humanité » (Bourdieu 1994, 166).

Une autre opération de déclassement du wokisme consiste à refuser le statut de discipline universitaire légitime aux théories critiques, que ce soit le postmodernisme (réel ou imaginé; Folco 2020), le constructivisme, les *cultural studies*, et autres études queers, noires, etc. Il y a une différence entre critiquer le postmodernisme, et le rejeter en bloc en tant qu'idéologie malsaine. C'est un fait maintes fois vérifié historiquement, que certaines entreprises scientifiques ont été marquées significativement par des jeux de pouvoir, et rien ne prouve que cela ne soit plus possible aujourd'hui. Ça vaut la peine d'adopter une posture critique face à la science telle qu'enseignée à l'université, surtout dans les sciences humaines et sociales. Cela n'implique pas un nihilisme. En outre, on ne peut affirmer à la fois que la pratique scientifique implique la possibilité de critique sans barrières, et empêcher de critiquer la structure de savoir scientifique universitaire. Le champ scientifique et la méthode scientifique ne sont pas la même chose.

Ces théories dites critiques émanent d'une liberté universitaire effective. Ce sont des domaines d'études relativement nouveaux rendus possibles par un champ de recherche qui s'ouvre aux idées alternatives. Il n'est pas question de « domination » ou de « renversement » du champ, ces domaines coexistent avec ceux plus traditionnels. Vouloir les éliminer parce qu'ils se veulent transgressifs et par conséquent destructeurs revient à souhaiter revenir à une époque où les savoirs étaient sous contrôle d'une classe dominante. Par exemple, les études queers sont « à la mode » non pas parce qu'on n'y avait pas songé avant, mais bien parce que la permission d'en faire un objet d'étude distinct à l'université ne fut accordée que tout récemment (Nicolas 2021).

Comment alors réconcilier la liberté universitaire comme principe fondamental à la recherche de la vérité, et l'exclusion de pans entiers de recherche en sciences humaines et sociales? Simplement en qualifiant ces derniers d'anti-science, d'idéologie ou de religion. Ce qui n'est possible que si l'on universalise une institution particulière (l'Université occidentale comme lieu et condition de pratique privilégié de la Science) en la déshistoricisant et en s'aveuglant sur le contexte de son existence. La norme universitaire traditionnelle se transmute en fondement de la Science, et ce qui est en-dehors devient hors-science. Pourtant, cette posture scientifique des anti-Wokes cesse d'être neutre et objective dès lors où s'exerce un jugement sur ce qu'est de la science et ce qu'est de l'idéologie, et que ce jugement se fonde sur des conceptions naïves et a-historiques de la science.

La critique du wokisme n'est plus à déterminer si ses méthodes sont appropriées, si ses partisans penchent trop à gauche, ou s'ils versent dans un militantisme inapproprié. Il s'agit ici d'une authentique *exclusion* à la fois de l'université et du débat public par un *déclassement* radical de leurs manières de voir la société. De plus, comme on se permet de mettre dans la catégorie woke à peu près n'importe quoi, on se donne les moyens d'exclure quiconque menace l'ordre universitaire établi. Prenons un exemple de déclassement sélectif : dans un texte dialogique, Maxime Prévost affirme qu'« un désaccord fondamental existe entre Mathieu Bock-Côté et moi » à propos de l'immigration, « mais Mathieu Bock-Côté n'a pas toujours tort et n'est pas constamment animé de mauvaises intentions ». Cette approche nuancée n'est possible qu'ayant déclaré Bock-Côté interlocuteur légitime. Pourquoi offre-t-il cette politesse à lui, mais pas aux Wokes? Quel est le critère de sélection? Dans l'ouvrage collectif qui s'en prend intégralement aux Wokes, *Identité*, « *race* », *liberté d'expression*, sur les 20 articles de 22 auteurs, un seul répond à des arguments de personnalités qu'on pourrait appeler des Wokes québécois, celui de Micheline Labelle (2021) à propos d'Émilie Nicolas et de Dalie Giroux. Tous les autres, sans exception, monologuent derrière des Wokes imaginaires, exception faite de Robin DiAngelo (2018) de temps à autre, une cible immanquable pour l'anti-wokisme international.

Conclusion

En conclusion, si les Wokes sont exclus de l'agora à cause de leur incapacité à débattre de manière rationnelle, et que les minoritaires qui revendiquent une voix se font qualifier de woke, qui va parler pour eux? Les penseurs « scientifiques » vont leur présenter le nouveau contrat social une fois signé? C'est un peu cela qui s'est passé avec l'inclusion de clauses non discriminatoires dans les constitutions nationales. Ces clauses rendant illégal le racisme, celui-ci disparaît *de facto* de la société. Ceux qui en décèlent toujours les traces bien vivantes font partie de ces Wokes qui refusent la vie en commun. Donc, au fond, on passe de la vieille société universaliste où seul l'homme blanc avait droit de cité, à une nouvelle société universaliste plus inclusive, mais dont les modalités sont établies par l'homme blanc. Alors que les groupes traditionnellement exclus ont obtenu des gains importants dans le champ politique et dans la société en général au Québec ces dernières années, les luttes pour se tailler une place dans le champ intellectuel se voient exacerbées par le mouvement anti-woke.

Note biographique :

Learry Gagné est philosophe et chercheur indépendant, spécialisé en épistémologie des sciences sociales.

Références :

Antonius, Rachad. 2021. « Une question de méthode. Les carences argumentaires de la culture de l'annulation », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 103-125. Québec : Presses de l'Université Laval.

Baillargeon, Normand. 2019. « Malaise dans la conversation démocratique », dans : N. Baillargeon (Dir.). *Liberté surveillée*, pp. 11-36. Montréal : Leméac.

Boucher, Geneviève et Maxime Prévost. 2022. « Dialogue de l'éveil. Les études littéraires à l'ère du militantisme identitaire », dans : A. Gilbert (Dir.). *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, pp.142-180. Montréal : Leméac.

Bourdieu, Pierre. 1994. *Raisons pratiques*. Paris: Seuil.

Bourdieu, Pierre. 2003. *Méditations pascaliennes*. Paris: Seuil.

Canto-Sperber, Monique. 2016. « Liberté d'expression et quête de la vérité », *Raisons politiques* 63 : 103-112.

Charbonneau, François. 2022. « Le beau rôle », dans : A. Gilbert (Dir.). *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, pp.119-141. Montréal : Leméac.

- Charest, Nelson. 2022. « L'école et la suspension of disbelief », dans : A. Gilbert (Dir.). *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, pp.310-327. Montréal : Leméac.
- Chevrier, Marc. 2021. « Les corruptions de la chaire. Réflexions sur l'université à partir de Max Weber », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 27-45. Québec : Presses de l'Université Laval.
- DiAngelo, Robin. 2018. *Fragilité blanche*. Paris: Arènes.
- Durand Folco, Jonathan. 2020. « Le dos large de la Gauche Postmoderne », *Ekopolitica*, 5 février. En ligne: <http://www.ekopolitica.info/2020/02/le-dos-large-de-la-gauche-postmoderne.html> (Page consultée le 16 juillet 2022).
- Friedman, Milton. 1962. *Capitalism and Freedom*. Chicago: University of Chicago Press.
- Gilbert, Anne, Maxime Prévost et Geneviève Tellier. 2022. « Notre crise d'Octobre », dans : A. Gilbert (Dir.). *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, pp.25-58. Montréal : Leméac.
- Labelle, Micheline. 2021. « En eaux troubles : regards sur le parcours d'une certaine gauche et de ses alliés et alliées », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 63-82. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Lafortune, Jean-Marie et Hans Poirier. 2019. « La liberté universitaire comme forme spécifique d'autocontrainte », dans : N. Baillargeon (Dir.). *Liberté surveillée*, pp. 245-264. Montréal : Leméac.
- LeBlanc, Charles. 2021. « Racialisme et ressentiment », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 221-240. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Moreau, Patrick. 2021. « La guerre des mots », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 47-60. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Mouterde, Pierre. 2020. « La rectitude politique est aussi un poison pour la gauche », *Le Devoir*, 5 février.
- Mouterde, Pierre. 2021. « A propos de la chasse aux sorcières menée contre les wokes », *Presse-toi à gauche!*, 2 mars. En ligne : <https://www.pressegauche.org/A-propos-de-l-histoire-et-de-la-chasse-aux-sorcieres-menees-contre-les-woke> (Page consultée le 16 juillet 2022).
- Nicolas, Émilie. 2021. « Entre civilisés », *Le Devoir*, 6 mai.
- Paquerot, Sylvie. 2022. « Retour sur les fondements de la crise : les failles de la théorie postcoloniale », dans : A. Gilbert (Dir.). *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, pp.328-350. Montréal : Leméac.
- Poulin, Alexandre. 2020. « Prendre congé de la gauche identitaire », *Le Devoir*, 9 décembre.

Rand, David. 2021. « Les Lumières absentes de la pensée Woke », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 127-145. Québec : Presses de l'Université Laval.

Roche, Michel. 2021. « La gauche identitaire dans les eaux côtières du mépris de classe », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 187-204. Québec : Presses de l'Université Laval.

Simard, Claude. 2021. « La bien-pensance postmoderne : un état d'esprit grégaire de l'exhibition et du ressenti », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 147-168. Québec : Presses de l'Université Laval.

Tellier, Geneviève. 2022. « Comment l'industrie de l'EDI a contribué à créer une gouvernance universitaire woke », dans : A. Gilbert (Dir.). *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*, pp.260-283. Montréal : Leméac.

Thériault, Joseph Yvon. 2019. « Le déclin des institutions de la liberté : la liberté d'expression sur les campus UQAM », dans : N. Baillargeon (Dir.). *Liberté surveillée*, pp. 227-243. Montréal : Leméac.

Vecoli, Fabrizio. 2021. « Liberté académique et histoire des religions : un témoignage », dans : R. Antonius et N. Baillargeon (Dir.). *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, pp. 313-330. Québec : Presses de l'Université Laval.

Young, Iris Marion. 1996. « *Communication and the Other: Beyond Deliberative Democracy* », dans : S. Benhabib (Dir.), *Democracy and Difference*. Princeton : Princeton University Press, pp. 120-136.

Enjeux wokes et communauté : récit d'une pratique

Par Rémi Laroche et Mariève Mauger-Lavigne

« Ce n'est pas à coups d'arguments qu'on peut transformer l'expérience d'une vie, changer des décisions, modifier des convictions. »

James Baldwin, *La prochaine fois, le feu.*

Les faits

L'idée de former un groupe de discussion nous est venue dans le contexte du *Concours philosopher*, dont l'édition 2021-2022 a été organisée par le Cégep du Vieux Montréal (CVM). Durant six mois, les douze participant.es du groupe se sont réunis pour des rencontres bimensuelles et, outre le travail de rédaction, ont aussi pris part à plusieurs activités connexes (présence d'invité.es comme Martine Delvaux lors des séminaires, participation à une grande soirée de discussion avec des étudiant.es et enseignant.es du Collège Jean-de-Brébeuf, du Cégep de Granby et du Collège Montmorency – Philopolis, soirée micro-ouvert chapeauté par Philémon Cimon et conférence de Joséphine Bacon). Discuter avec des étudiant.es afin de répondre à la question « *L'avenir est-il 'Woke'?* » ne laissait pas présager ce que nous allions vivre. Nous vous racontons cette expérience à partir de notre point de vue d'enseignant.e.

Le 15 décembre 2021, les douze participant.es du groupe se sont réunis pour la première fois dans le local dédié aux activités théâtrales du collège. Les lumières furent tamisées, quelqu'un eut l'idée d'allumer de vieilles lampes, les chaises allaient simplement être disposées en cercle au milieu de la salle. Il n'en fallait pas plus pour nous lancer dans une première activité de réflexion ayant pour sujet l'interprétation de l'affiche promotionnelle.



« Le penseur, c'est l'étiquette de la légitimité, ceux qui la veulent et les autres. La question woke est au centre de cette polarisation. Est-ce que c'est vraiment nécessaire que notre opinion soit légitimée quand le penseur de Rodin représente la haute culture artistique et philosophique? »

Le penseur représente la recherche de la vérité, donc être Woke pourrait aussi représenter la recherche de la vérité. Mais quel genre de vérité? Commune? Individuelle? »¹

L'engagement des étudiant.es fut, lors de cette première rencontre, exemplaire mais dès le lendemain, l'enthousiasme a cédé le pas à une angoisse diffuse, mêlant à la fois craintes et attentes. Penser les

¹ Toutes les citations en italique proviennent des étudiant.es du groupe de discussion et sont tirées du site Internet mis à leur disposition tout au long de l'année.

enjeux wokes aujourd'hui n'est-ce pas en soi une manière de transgresser les frontières structurant le monde de l'enseignement? Pourquoi un groupe de discussion? Pourquoi ne pas nous en tenir au cadre institutionnel de la salle de classe, sous l'autorité d'un.e professeur.e? Quel usage pourrions-nous faire des mots? Toute lecture sera-t-elle admise? Quelle forme prendra la discussion?

La question du Concours Philosopher s'avéra, dès sa présentation, en parfaite adéquation avec l'actualité politique. Pas une journée ne se passait sans que les journaux alimentent le débat au sujet de la signification du mot « woke ». Un débat qui trouvera des échos jusqu'au Parlement lorsque François Legault et Gabriel Nadeau-Dubois s'invectivèrent. Être woke était devenu une insulte au cœur du système parlementaire. Il nous fallait donc prendre du recul et nous exercer à mener des analyses philosophiques en pleine tempête médiatique. Et surtout, il nous fallait considérer le fait que l'idée de cet éveil implique des sentiments d'injustices sociales, des aspirations à l'autodétermination, ainsi que l'expression de sensibilités partagées par les étudiant.es qui participaient aux activités du groupe.

De la réflexion à l'action ou l'inverse

Dès le départ, comme enseignant.es nous nous sommes donnés comme principe de ne pas imposer nos idées et nos attentes, ni d'organiser de manière rigide nos rencontres à partir de l'image de ce que devrait être un *parfait* groupe de discussion. Nous voulions créer un espace où les étudiant.es pourraient conduire les discussions à leur guise, en acceptant que, parfois, nous allions avancer dans le brouillard.

L'idée de nous inscrire dans la logique du discours philosophique nous habitait, les personnes réunies avaient un certain plaisir à solliciter des concepts abstraits, théoriser, expliquer et surtout se questionner. Mais il fallait aussi apprendre à entrer en relation, car pour que la signification donnée aux opinions personnelles soit prise en considération, il importait par-dessus tout de reconnaître, au sens fort que recouvre cette attitude, la personne qui prenait la parole. À mesure que l'esprit du groupe se développait, il devenait évident que la simple recherche d'arguments afin d'appuyer une prise de position ne suffirait pas à nourrir les échanges. Que les problèmes relatifs aux enjeux wokes nécessitaient un autre *type* d'engagement. Il nous est rapidement apparu évident que la notion d'éveil implique son expérimentation pour être comprise, qu'il faut du temps et de la confiance pour que ce qui s'éprouve en soi-même puisse résonner chez les autres. Nos habitudes dans la réflexion et la discussion allaient être revues, peu importe le degré de militantisme de chacun.e.

Au terme de quelques discussions, les étudiant.es ont réclamé une suggestion de lecture en commun. C'est par *La prochaine fois, le feu* de Baldwin que nous sommes véritablement entré.es dans les enjeux wokes. Il y avait certes l'idée de situer le fait d'être woke dans un contexte historique et social particulier, soit celui des Noirs américains aux États-Unis dans les années soixante, il y avait certes aussi, l'envie de trouver une définition du mot « woke ». Mais, nous ne savions pas à quel point cette œuvre de Baldwin, par ses questions et les grands thèmes qui s'y trouvaient, nous habiterait tout au long de la session.

Ce vibrant témoignage nous mettait sur la piste de la portée politique et sociale d'une expérience personnelle, en plus d'ouvrir à tous les enjeux davantage épistémologiques, car quelle peut être la validité d'un tel récit? Nous avons ressenti sa colère, sa douleur, entendu son cri du cœur et même eu accès à une certaine forme de violence s'articulant avec un profond sentiment d'amour des autres, de son prochain. Au fil de la discussion, en creusant la notion d'amour, dans son sens religieux et philosophique, la question de la communauté est apparue : qu'est-ce qui crée une communauté? Qu'est-ce que se sentir appartenir à une communauté? Comment articuler individualité et communauté? Existe-t-il un faux sentiment de communauté? Pendant un moment, nous étions en intimité avec Baldwin, il nous amenait dans sa subjectivité, son individualité, mais du même coup, il nous ramenait à la communauté, à l'Autre et aux autres. De cette lecture, les grands thèmes de nos discussions futures ont émergé. Nous avons commencé à réfléchir à la tension entre ce qui relève de la subjectivité et la recherche d'objectivité, entre l'expérience sensible chargée d'émotion et le processus de rationalisation ainsi que la question plus large de la communauté en tant que telle comprenant son articulation avec l'individu.

Dès lors que les intervenant.es dans la discussion commencèrent à ressentir la portée de leurs propres questionnements en même temps que la portée du questionnement des autres, nous avons assisté à la constitution d'un processus d'enquête ayant des visées communes. Tous les groupes de discussion n'arrivent pas à atteindre ce point de basculement, surtout dans le contexte d'un concours. Nous croyons que c'est la lecture de Baldwin qui provoqua cette transformation en mettant le feu au local de théâtre. Au beau milieu du cercle de discussion, il y avait l'émotion et il nous a semblé que l'immensité des revendications sociales sous-jacentes à tout son récit ont dérobé le sol du 8^e étage bien bétonné sous nos pieds.

« Le mouvement woke est indissociable du concept de l'affectivité. Plusieurs enjeux woke portent une énorme charge émotionnelle puisqu'ils sont ancrés dans un passé d'inégalités touchant les valeurs et les expériences affectives vécues des individus. Cette subjectivité peut souvent être difficile à communiquer, mais surtout, le fait d'accepter la subjectivité des autres comme quelque chose de rationnel est rare dans notre société. » – Gaëlle

Libéralisme et impasses

Pour les discussions à venir, un.e étudiant.e doit organiser et mener la séance, en planifiant d'abord une préparation à donner aux autres, et ensuite une manière d'amener la discussion, des questions à poser et des enjeux à traiter. Nous avons entrepris ce cycle avec la lecture d'un chapitre du livre *Après le libéralisme* de John Dewey.

Cette lecture, beaucoup plus abstraite que la précédente, a eu pour effet de mener les étudiant.es à explorer la critique du libéralisme, en même temps que d'orchestrer le développement d'un langage et d'un univers théorique commun se situant autour de la notion d'*impasse*. Il importe de

comprendre, en lien avec l'idée d'impasse, qu'il était difficile, tout au long de l'aventure, de séparer ce qui relevait de l'expérience du groupe, des théories étudiées et, plus concrètement, de la place que nous occupons au sein de la société libérale. Dans son propos, Dewey nous démontre la difficile, voire impossible, articulation entre la dimension proprement économique du libéralisme, soit la poursuite et la maximisation de son intérêt individuel dans un ordre de droits et de libertés, et la dimension plus politique, où il s'agit, par différents moyens (publics, institutions, État, etc.), de tenter de faire corps socialement et d'opérer en fonction du bien commun. Tout le monde comprend, au sein du groupe de discussion, que ce qui est décrit par Dewey renvoie explicitement à ce que nous tentons de nommer et d'exprimer, c'est-à-dire un certain malaise avec l'évolution de nos vies en société. Nous comprenons aussi que le libéralisme cristallise, en les naturalisant, une série de droits et de privilèges qui font écran à la possibilité même de mener plus avant nos critiques. Le sentiment d'impasse que cherche à décrire le philosophe américain, en lien avec les luttes politiques associées au prolétariat, ressemble à s'y méprendre, à première vue du moins, à celui que recouvre la posture woke qui émane de nos discussions.

Dewey donne à voir comment le développement des idées libérales, par-delà l'influence de l'utilitarisme, est en dialogue avec le courant romantique, mettant de l'avant, cette fois-ci, une tension entre un rapport au monde plus intuitif, artistique, émotif et une pensée fondée sur la rationalité. Une transformation des significations du libéralisme qui, encore une fois, semble décrire ce que nous vivons en tant que lutte entre la quête de sens et les institutions libérales. Nous sommes bien là au cœur de notre propos et de notre enquête. Ce qui tend à s'esquisser, suivant Dewey, c'est la puissance de récupération par l'idéologie libérale en mutation, des aspirations individuelles et collectivistes cherchant l'émancipation, le retour à la nature, l'expression de la subjectivité, etc. Ne serions-nous que le pâle reflet de ces luttes plus anciennes? Est-ce là notre propre impasse? « Revenons à l'Histoire », dira Simon pendant la séance de discussion ! Oui, mais est-ce la bonne voie? On ne sait plus. L'impasse repose sur le constat que le recours à des mesures sociales et législatives pour réguler le passage de la liberté inscrite dans la loi à la liberté réelle « revient de fait, à une justification des violences et des inégalités de l'ordre établi » (Dewey 2014, p. 94) Il se fait tard, et il y a autre chose qui nous taraude l'esprit, les revendications contemporaines du mouvement woke ne semblent pas procéder d'une visée communautaire. Et pourtant elles dérangent plus qu'il ne devrait même si on suit Dewey jusqu'au bout. Pourquoi?

Les deux rencontres suivantes auront pour thème les liens que nous entretenons avec la modernité, la science, le rationalisme et la technologie. Quels sont nos récits à ce sujet? Quelles morales adopter? Nous réfléchirons en nous inspirant d'une série d'entretiens avec Éric Sadin réalisés par Thinkerview, ces émissions-débats françaises publiées sur YouTube. L'atmosphère est détendue même si le questionnement qui nous anime dérange et préoccupe. Sadin nourrit la polémique : « Des instances à nous dire la vérité par la technique induisent nos comportements. Primauté de la surveillance! Pollution de l'espace public! C'est la fin d'un monde commun! Le pacte de confiance n'existe plus! Populisme! » (Sadin 2021). Mais d'une certaine manière, nous savons tout ça. Nous le vivons. La pandémie n'a fait

qu'exacerber la réalité techno-libérale. Nous savons que la science ne se réduit pas à la technique : la science est aussi une culture de l'émerveillement face à la Nature. L'impasse ici revient au fait de n'avoir comme seul recours l'établissement d'une morale pour retrouver le sens des valeurs et notre humanité. Nous ne sommes pas satisfait.es. Le discours se répète! Soyons plus utopiques. Et s'il y avait quelque chose à ressaisir dans un monde plus artisanal et plus communautaire? Revenons à l'esprit du potager, à la permaculture; et si on fabriquait nos propres objets, nos outils, nos vêtements? Nous respirons. Ça fait plaisir. Nous rêvons.

« Et si les problèmes contemporains ne sont pas séparables de celui de notre modèle de la science, qui est dans une recherche infinie d'une vérité qu'elle se refuse d'atteindre définitivement et qui procède par l'objectivation de ce qu'elle étudie pour le comprendre et agir sur lui! Et si les problèmes contemporains ne sont pas séparables de l'idéal de la domination de l'être humain sur la nature, de l'esprit sur le corps, de la raison sur le désir. Est-ce qu'une nouvelle perspective critique, qui problématise plus ou moins complètement la modernité en soi, peut être porteuse d'une nouvelle voie? » – Édouard.

Qu'est-ce que le miel?

Les impasses du libéralisme ont eu pour effet de nous diriger vers d'autres grilles d'analyse pour réfléchir aux enjeux wokes et du même coup, à la Modernité. Or, nos catégories théoriques pour penser le réel étant devenues caduques, il nous fallait désormais trouver une autre manière d'aborder la question.

Suivant la volonté des participant.es de diversifier les points d'entrée dans la question woke, nous sommes allé.es du côté du cinéma d'animation pour chercher de nouvelles pistes de réflexion. Nous avons donc écouté *Drôle d'abeille* (Hickner, Smith 2007), film dans lequel la critique marxiste du travail et de la société capitaliste est présentée de manière allégorique. Notre analyse du film nous a ramenés à de nouvelles impasses : quelque chose dans la posture woke échappe à la notion de classe sociale, au problème de l'accumulation primitive et à la rationalisation capitaliste. Nous nous demandions s'il ne fallait pas inventer de nouvelles manières de penser, au-delà du caractère objectivant des conditions matérielles d'existence et d'une perspective matérialiste. Bien avant les studios d'animation DreamWorks, des abeilles avaient été mises en scène par Mandeville dans sa *Fable des abeilles* (1714). Suivant Mandeville, l'expression des vices privés de chacun, si elle est minimalement encadrée par des institutions, mène au bien public, que Mandeville nomme *prospérité*. Est-ce que cette prospérité peut régler tous les problèmes soulevés par les personnes wokes? Assurément non. Nous étions pris dans la ruche, à essayer d'en sortir, et il semblait que les concepts nous manquaient.

En étant tous et toutes dans l'impasse, à mener l'enquête ensemble, la magie du collectif a opéré et nous avons trouvé une porte de sortie. Les étudiant.es ont formulé les questions suivantes : au fond, si on se détache de la science, quels récits créer? Quelles histoires valoriser? Comment s'attacher à ces histoires? Quelle interprétation du monde peut-on avoir alors? Nous étions réellement au cœur des enjeux wokes en même temps que face au problème de l'avenir à penser.

« Il y a bientôt deux ans, juste avant la mort de George Floyd, j'ai reçu le roman *Americanah* de l'autrice nigériane Chimamanda Ngozi Adichie pour mes 17 ans. Les mots me manquent pour dire à quel point ce roman a changé ma vie. » – Pascale

La séance suivante, dans un heureux hasard de planification, portait sur les *dangers de l'histoire unique*, une idée élaborée par l'autrice Chimamanda Ngozi Adichie, qui situe le développement de nos préjugés et du racisme dans la diffusion de récits homogènes et monolithiques (Adichie 2014). À l'aide du *Tedtalk* de l'autrice nigériane, les langues se sont déliées. Les étudiant.es ont pensé leur propre intersectionnalité, leur propre récit. Ce qui aurait pu avoir l'air d'une séance de thérapie collective s'est transformé en un véritable laboratoire woke : partant de leur expérience personnelle, ils ont théorisé la différence, l'oppression, le regard de l'autre, la conscience de l'autre, les souvenirs (ceux du passé, de leur école secondaire), le narratif que l'on se crée sur soi-même, ce que les autres racontent sur nous, les catégories et les étiquettes qu'on plaque et qui sont plaquées sur nous, le besoin de reconnaissance, l'appartenance mouvante à un groupe, l'altruisme, la bonté, etc. Les lampes tamisées ont encore fait leur effet : tout le monde était à l'aise, en confiance, et surtout, engagé.es. Le passage de la subjectivité à la théorisation, médié par le groupe, était devenu naturel.

Nous étions en train d'assister à un précieux moment, un moment qu'on pourrait véritablement qualifier de woke, mais surtout un moment qui témoignait d'une forme de bienveillance, dans son sens le plus profond : la reconnaissance mutuelle de l'autre, le respect de son individualité, de sa différence, et la recherche commune de « moyens sociaux » pour que chacun puisse rencontrer l'idéal d'auto-détermination en évitant l'écueil de l'atomisation libérale telle que nous l'expérimentons dans la vie quotidienne. Ce que nous avons entrevu, inspiré par la lecture de Baldwin et Dewey, était en train de se réaliser.

« Lorsque la question de notre avenir se laisse poindre à l'horizon du temps, la raison et les passions déferlent à l'intérieur de notre conscience. L'anticipation de cet avenir se retrouve ainsi biaisée si on se laisse entraîner sans recul car la vision que l'on projette est celle de notre conscience. Ainsi l'avenir devient comme le reflet de notre propre compréhension du présent. » – Noam

L'enjeu woke

Il faut se rappeler que cette expérience se déroule en parallèle avec la publication d'une foule d'articles, de prises de paroles et de débats au sujet des Wokes. Or, force est de constater qu'il y a un décalage entre la représentation des Wokes et l'expérimentation que nous en avons fait. Selon nous, la représentation médiatique fait écran à la profondeur et à la portée de ce terme. En plus d'être déformée, l'image de ce phénomène que nous renvoient les médias est très limitée et unidimensionnelle. Appauvrir les mots en les galvaudant et en réduisant constamment leur sens à la plus simple expression, c'est appauvrir du même coup la pensée et notre expérience du monde.

En fait, à travers la démarche d'enquête commune, les étudiant.es ont pu apprendre à penser le réel et la société dans toute leur complexité et leur profondeur. Il a été reproché aux mouvements qualifiés de woke leur absence de diversité d'opinion et comme corollaire, une communauté à la pensée monolithique, voire idéologique. Lors de nos échanges à l'oral, les discussions portaient sur des hypothèses énoncées, et ensuite nuancées, questionnées, et éventuellement rejetées ou acceptées. Il y avait certes certains présupposés communs, mais jamais nous avons eu l'impression d'assister au renforcement d'une posture idéologique. Il est important de savoir à quel point, lorsqu'est venu le temps de mettre leur pensée sur papier et de procéder à la rédaction d'un texte, les étudiant.es ont réinvesti leurs idées en suivant une réflexion personnelle. Ainsi, si « jupon idéologique » il y a, les préceptes qui dépassent sont ceux d'une conscientisation des injustices sociales, mais aussi l'idée selon laquelle il faut accepter d'avancer à coup d'incertitudes et de remise en question des catégories. En se donnant du temps pour réfléchir, être woke ne signifie plus une catégorie idéologique, mais plutôt une activité intellectuelle.

La caricature de la mouvance woke repose aussi sur l'idée selon laquelle les individus qui la défendent sont fragiles, hypersensibles, et dans un besoin irrésistible de contrôler l'environnement dans lequel ils prennent la parole. Toute la culture de l'annulation serait en adéquation avec ces prémisses, car elle permet, au demeurant, d'exclure les mots et les gens qui offensent et qui blessent. Nous concédons aisément que la notion de sensibilité nous a accompagnés, mais selon deux modalités distinctes : d'abord elle s'est manifestée sous la forme d'un outil pour la réflexion ; elle a alimenté la réflexion rationnelle et ensuite, elle a permis la connexion entre les membres du groupe. Cette connexion renforçait constamment l'alternance entre des idées plus intuitives et affectives et d'autres plus rationnelles et abstraites. La sensibilité a été un puissant moteur, car non seulement elle permettait de faire advenir les idées, mais elle rendait ces idées significatives et toujours potentiellement discutables avec les autres. Cet outil a permis de placer au centre du cercle des sujets de discussion qui interpellaient et engageaient, mais toujours dans un cadre rationnel, rigoureux et honnête intellectuellement. Avec leur énergie un peu volée à du temps de travail salarié et scolaire, les étudiant.es ont pensé, analysé et nommé des réalités, pour ensuite innover en tentant de conceptualiser, d'explorer et de mettre en pratique de nouvelles manières de comprendre le monde humain.

« L'autodestruction n'est pas l'idée de se manger soi-même, mais plutôt de manger les autres, car ils ne sont pas comme nous. » – Milli

Partant de cette sensibilité comme outil, les membres du groupe ont également fait mentir l'ensemble des critiques qui réduisent le mouvement woke à des revendications identitaires aux ramifications infinies et à la nomenclature changeante. Ce qui touche l'identité aura été discuté dans la perspective de l'autodétermination et de l'autodéfinition. Nous n'avons pas eu affaire à des étudiant.es incapables de se sortir de leur propre subjectivité, bien que nous ayons quand même été au cœur des réflexions identitaires puisque l'enjeu woke est indissociable du devenir de l'individu et de son épanouissement personnel. Il va de soi que le besoin de repenser les catégories identitaires s'est fait sentir.

Les nouveaux concepts qui émergent pour penser la société, les nouveaux mots qui existent dans l'espace public, les nouvelles relations possibles et les idées qui en font vaciller d'autres sont probablement les raisons pour lesquelles ceux qui se disent *anti-woke* ont peur. Entre ce mouvement de pensée et l'action, il n'y a qu'un pas. Or, une vision caricaturale et conservatrice du monde peut difficilement freiner l'élan de cette pensée en marche. Nous comprenons donc que des étudiant.es qualifié.es de wokes puissent susciter la crainte, car ils sont redoutablement intelligent.es et perspicaces, mais d'un autre côté, il n'y a rien de moins menaçant : ils opèrent dans une perspective bienveillante et dans le lieu de la rencontre, de la relation et de la réciprocité, soit celui de la communauté.

« Je souhaite une connexion avec la nature, une connexion avec nous-même et une connexion avec les autres afin de mettre le doigt sur ce dont nous avons vraiment besoin. » – François

L'importance de la communauté

L'éveil, événement, démarche ou processus, ne s'est pas produit comme nous nous y attendions. Bien que cet état de conscience nécessite le développement d'une vie intellectuelle rigoureuse, il est apparu que c'est le sentiment d'être placé devant des impasses sociales qui a engendré cet état d'éveil. L'idée ici n'a rien d'originale mais elle gagne en profondeur si ce sentiment d'être devant une impasse relève de l'appartenance à une communauté, si ce sentiment, peu agréable au départ, n'est pas le simple fait d'une épreuve individuelle mais bien le produit d'une expérience vécue en partage, c'est-à-dire communiquée dans la durée. La rigueur, en ce sens, devient le souci de donner à entendre et à comprendre ce qui est ressenti et vécu par et pour la communauté.

En réalité, nous constatons la rigueur intellectuelle par la capacité du groupe à saisir et à accepter la transformation du rapport entre les diverses positions idéologiques et le libre jeu des opinions, sorte de passage entre un *militantisme réactif* à un *militantisme d'épanouissement*. Tandis que le *militantisme réactif* repose davantage sur l'opposition à un milieu donné et la justification d'une prise de position, le *militantisme d'épanouissement* repose sur l'écoute et sur l'amitié en son sens le plus large, c'est-à-dire ce par quoi il devient possible de parler de soi et des autres en même temps dans le but de faire advenir des changements sociaux. À notre sens, l'exercice de la pensée critique et créative ne se comprend qu'à travers l'appartenance à une communauté et que réciproquement, il n'y a pas de communauté sans l'acceptation de ce qui s'y exprime en acte et en pensée. Pour nous, cet esprit de communauté aura été le fruit d'une expérience confirmant que la réalisation de soi correspond à la réalisation d'un désir de transformation sociale.

« Lorsque les monstres seront entendus / Nos messages rendus visibles / Nos identités colorées / Noir sur blanc, nous nous trouverons / Impossible de nous effacer / Les créatures, nous nous lèverons / Tranquillement, mais assurées / Sans marcher, nous danserons / Et notre valse sera acceptée. » – Andy

Notes biographiques

Rémi Laroche enseigne la philosophie au collégial depuis 2007. Il est actuellement professeur au Cégep du Vieux-Montréal.

Mariève Mauger-Lavigne enseigne la philosophie au collégial depuis 2015. Elle est actuellement professeure au Cégep du Vieux-Montréal.

Références

Adichie, Chimamanda Ngozi. 2014. *Le danger de l'histoire unique*. Tedtalk [video]. En ligne : https://www.ted.com/talks/chimamanda_ngozi_adichie_the_danger_of_a_single_story?language=fr (Page consultée le 9 juillet 2022).

Baldwin, James. 2018. *La prochaine fois, le feu*. Paris : Gallimard.

Dewey, John. 2014. *Après le libéralisme? Ses impasses, son avenir*. Paris : Flammarion.

Hickner, Steve et Simon J. Smith. 2007. *Drôle d'abeille* [film].

Laroche, Rémi et al. 2022. *L'avenir est-il « Woke »? : groupe de discussion – CVM*. WordPress.

Mandeville, Bernard. 2017 [1714]. *La fable des abeilles*. Paris : Pocket.

Sadin, Éric. 2021. *La fin d'un monde en commun?* Youtube [vidéo]. En ligne : https://www.youtube.com/watch?v=suHXQfpBTxM&ab_channel=Thinkerview (Page consultée le 9 juillet 2022).

Nous sommes wokes : auto-ethnographie critique par trois étudiantes américaines

Par **Aeriel A. Ashlee, Bianca Zamora et Shamika N. Karikari**

Ce texte est une version écourtée de l'article « We Are Woke: A Collaborative Critical Autoethnography of Three 'Womxn' of Color Graduate Students in Higher Education » paru en 2017 dans le International Journal of Multicultural Education – IJME (19(1), 89–104). Nous remercions chaleureusement les autrices ainsi que la rédactrice en chef de la revue, la professeure Sherry Marx, de nous permettre d'en reproduire ici une version française inédite. Traduit de l'anglais par Patrick Cadorette.

Être woke n'est pas qu'une idéologie politique,
C'est une existence irréductible
Un remède contradictoire, de guérison et de douleur.
La culture d'une profonde et nécessaire conscience de la survie
qui pourfend la suprématie blanche patriarcale
et blesse le cœur – ouvre les esprits.
Nos yeux ne se referment jamais. Nos voix ne se taisent jamais.
Nous sommes courageuses, nous sommes féroces, nous sommes épuisées.
Et pourtant, nous persistons. Nous sommes vivantes. Nous sommes ici.
Nous sommes WOKE.

Pourquoi nous écrivons

Le poème placé en exergue, que nous avons composé ensemble, reflète notre agentivité collective et la solidarité qui nous unit au sein d'un système d'éducation raciste et sexiste. Bien que nos identités raciales soient distinctes, en tant que femmes asio-américaine, latina et afro-américaine, respectivement, nous avons formé – par nécessité – une famille de sœurs universitaires racisées. En tant qu'étudiantes diplômées ayant entamé nos études aux cycles supérieurs au même moment, dans le même programme et dans le même établissement du Midwest à prédominance blanche, nous avons gravité les unes vers les autres pour survivre.

Nous écrivons ensemble parce que nous voulons nous rendre hommage mutuellement. Nous écrivons ensemble pour refléter le pouvoir extraordinaire que nous possédons individuellement et collectivement, pouvoir que notre sororité nous a révélé. Nous écrivons ensemble pour nous adresser aux autres étudiantes diplômées de couleur, pour les assurer qu'elles ne sont pas seules, valider leur présence et les encourager à persister. Cet article décrit un processus : notre processus réflexif et libérateur, en tant qu'étudiantes diplômées de couleur, pour résister à l'oppression intersectionnelle de la tour d'ivoire et affirmer notre démarche collective vers la conscience woke. En relatant nos histoires,

nous voulons inspirer d'autres sœurs universitaires racisées, révéler leurs vérités et faire communauté avec elles pour combattre la toxicité de la domination et de l'oppression qui sont inhérentes à l'institution universitaire.

Nous employons le cadre interprétatif de l'intersectionnalité pour déconstruire l'oppression que nous rencontrons en tant que femmes de couleur, car nos identités raciales et de genre sont imbriquées et s'influencent mutuellement. Kimberlé Crenshaw a créé le terme « intersectionnalité » pour décrire « la situation des femmes de couleur, placées à la fois dans des systèmes de subordination qui se recoupent et aux marges des mouvements féministe et antiraciste » (Crenshaw 1991, 1265). La conceptualisation de l'intersectionnalité mise de l'avant par Crenshaw est issue des études en droit, mais a depuis été appliquée à d'autres disciplines, dont le domaine de l'éducation (Ladson-Billings, 1998). L'application du terme de Crenshaw à nos expériences en tant qu'étudiantes diplômées de couleur wakes nous permet de comprendre plus profondément l'interrelation du racisme et du sexisme dans le contexte universitaire.

Nous définissons la conscience woke (*wokeness*) comme une conscience critique des systèmes d'oppression imbriqués. Plus précisément, être une personne woke consiste à incarner une conscience particulière, une identité politique irréductible qui reconnaît l'oppression telle qu'elle existe dans les expériences individuelles et collectives. En tant que femmes de couleur dont les histoires sont profondément marquées par la colonisation, nous croyons qu'en se revendiquant d'une Amérique post-raciste et post-sexiste, nos oppresseurs cherchent en fait à nous aveugler, à nous réduire au silence et à nous rendre complaisantes à l'égard des iniquités existantes en matière de pouvoir. Nous croyons que le fait d'être Woke, pour une femme de couleur, en affirmant l'existence d'un système d'oppression, lui confère un certain capital contre ce système. Une femme woke n'a pas besoin de maîtriser le langage pour nommer l'oppression : elle connaît l'oppression et en rejette le caractère profondément injuste.

Nous rattachons la conscience woke, l'état d'éveil, aux concepts de conscience critique et d'épistémologie du point de vue formulés par des universitaires féministes de couleur. L'affirmation d'un point de vue féministe exige un processus de conscience critique des systèmes de domination et sert à revendiquer sa propre agentivité ainsi que sa libération cognitive (Anzaldúa 1987 ; Lorde 1984 ; Souto-Manning et Ray 2007). En nous appuyant sur le concept d'« étranger-ère-s de l'intérieur » (*outsiders within*) mis de l'avant par Patricia Hill Collins (2000, 11), en tant que femmes de couleur dans le contexte particulier des cycles d'études supérieures, nous avons une perspective spécialisée – bien que souvent déconsidérée – éclairée par notre expérience directe aux marges du monde universitaire. De la même manière que certaines femmes revendiquent une identité politique en tant que féministes, nous revendiquons une identité politique en tant que femmes de couleur wakes. À titre d'exemple : « En tant que positionnement politique, les féminismes chicanos contestent et sapent le patriarcat qui est imbriqué à différents systèmes comme le racisme, l'homophobie, l'inégalité des classes et le nationalisme dont l'objet est d'affaiblir le pouvoir d'agir de certaines personnes et de les contraindre au silence, » (Arredondo, Hurtado, Klahn, Najera-Ramirez et Zavella 2003, 2). Maria Stewart déclare :

« Ô, sœurs d'Afrique, réveillez-vous! Ne dormez plus, ne sommeillez plus, mais distinguez-vous. Montrez au monde que vous êtes dotées de capacités nobles et sublimes » (citée dans Loewenberg et Bogin 1976, 187). En affirmant l'importance d'une communauté de sœurs de couleur wakes dans le contexte universitaire, nous appelons nous aussi à une décolonisation épistémologique et spirituelle. En proposant une identité politique et personnelle regroupant des femmes de couleur qui ressentent et savent expliquer leur propre expérience de l'oppression, nous voulons rendre hommage aux idéologies féministes des femmes de couleur d'hier et d'aujourd'hui.

L'auto-ethnographie critique collaborative est pour nous un acte de résistance. En tant que processus, elle offre aux chercheuses la possibilité de s'engager dans un examen collectif des autobiographies individuelles pour mieux comprendre un phénomène socioculturel (Chang, Ngunjiri et Hernandez, 2013). « Le terme "ethnographie critique collaborative" désigne également une pratique ethnographique engagée dans la remise en question des limites des rapports de pouvoir entre la chercheuse ou le chercheur et le sujet de la recherche dans le but précis d'entraîner un changement social » (Bhattacharya 2008, 306) [...] Cet article relève ainsi d'une forme de militantisme critique visant à contester et à déstabiliser les pratiques racistes et patriarcales en matière d'éducation. Notre souhait est que nos écrits puissent renforcer l'approche critique et favoriser le développement d'une communauté de soutien pour les étudiantes diplômées de couleur aux cycles supérieurs [...].

La conscience woke révélée

La chaleur est étouffante par cet après-midi de juin. Nous nous réunissons dans l'aire de repos de notre département pour passer en revue nos histoires respectives, à la recherche de thèmes qui pourraient révéler de nouvelles perspectives sur le processus consistant à devenir woke et à rester woke en tant qu'étudiantes de couleur aux cycles supérieurs. Nous avons passé d'innombrables heures dans cet espace l'année dernière. Pourtant, ça n'est qu'aujourd'hui, assises autour d'une table de ce salon avec nos chères sœurs universitaires, que nous ressentons pour la première fois que cet espace est le nôtre. Plutôt que de murmurer pour ne pas déranger les autres, plutôt que de douter de notre appartenance à ce lieu en tant que corps de femmes cisgenre de couleur, nous dégageons une énergie palpable et manifestons notre sentiment d'appartenance à ce lieu. Mutuellement renforcées par la présence et les histoires de nos sœurs, nous avons le courage de nous exprimer librement et de prendre notre place dans cet espace. C'est un geste radical. C'est un acte de résistance. Nous avons été socialisées tout au long de notre vie à minimiser notre présence et à douter de notre intelligence légitime, à rester dans l'ombre de la suprématie blanche masculine. Aujourd'hui, c'est différent. Ensemble, en écoutant, en guérissant, en apprenant les unes des autres, nous incarnons la confiance. Nous rions fort et parlons sans gêne. Nous affirmons et honorons mutuellement notre conscience woke. C'est cela que signifie d'être woke et de le rester.

[...] Par notre analyse réflexive, nous avons collectivement cerné trois thèmes centraux relatifs à la résistance et à la persistance des étudiantes de couleur wakes aux cycles supérieurs : 1. l'importance

centrale d'un·facteur de conscientisation comme élément déclencheur pour devenir et rester woke; 2. la dualité de la conscience woke, qui est à la fois un facteur de souffrance et de guérison ; 3. la nécessité de trouver et de cultiver une communauté de sœurs universitaires racisées.

Le facteur de conscientisation woke

Le premier thème que nous avons dégagé concerne ce que nous appelons « le facteur de conscientisation » (agent of *Wokeness*), soit de la conscience critique. En relayant nos histoires respectives sur les choses ou les personnes qui ont facilité notre éveil, nous avons constaté que nos facteurs de conscientisation pouvaient être un milieu d'apprentissage contextuel, un personnage historique ou une personne en particulier. Le facteur de conscientisation de Shamika a été le cumul de ses apprentissages. Au premier cycle de ses études universitaires, elle a découvert la théorie critique de la race, qui est devenue le fondement de son éveil et a donné une voix à son histoire personnelle. Le fait de s'inscrire à un cours sur la race, l'ethnicité et l'éducation donné par une professeure noire, et où la majorité des étudiant·e·s étaient racisé·e·s, a été un autre facteur important de son éveil. L'expérience consistant à former une majorité raciale dans le contexte universitaire fait partie intégrante de sa conscientisation.

Dans une entrée de son journal écrite au cours du premier semestre de ses études aux cycles supérieurs, Bianca médite sur l'importance de se référer à une grande militante comme facteur de conscientisation. Afin de maintenir et de préserver son éveil dans un contexte universitaire nouveau et difficile, Bianca écrit : « La semaine dernière, j'ai délibérément repris la citation d'Audre Lorde, "les outils du maître ne démantèleront jamais la maison du maître", parce qu'elle vise les féministes blanches qui emploient des tactiques racistes et classistes pour invisibiliser les expériences des femmes de couleur. Je n'ai pas l'impression que les femmes blanches de ma classe comprennent que nos expériences genrées sont également racisées, ni les graves conséquences que cette imbrication entraîne. » (Extrait du journal intime de l'autrice, le 1^{er} octobre 2015).

[...] Le facteur de conscientisation d'Aeriel était aussi une personne, mais plutôt qu'une militante connue, comme pour Bianca, c'était un membre du corps professoral. Elle explique : « En tant que femme de couleur dans le monde universitaire, un milieu qui n'a été conçu ni pour moi ni pour ma communauté, j'ai eu de la difficulté à être qui je suis vraiment, à prendre mon oxygène, à revendiquer mon espace et à utiliser pleinement ma propre voix. Jusqu'à ce que je rencontre le Prof. J. En travaillant et en apprenant au contact de ce brillant et honnête universitaire critique, j'ai connu un puissant éveil. Le Prof. J. n'a pas peur de nommer les réalités de la suprématie blanche dans le milieu de l'éducation, et il rappelle constamment à ses étudiant·e·s de chérir leur humanité. » (Extrait du journal intime de l'autrice, le 10 juin 2016). La pédagogie critique et transgressive du Prof. J. – homme noir universitaire – inspire et active l'éveil racial d'Aeriel. Bien que leurs expériences en tant qu'universitaires diffèrent sur le plan du genre, le genre masculin du Prof. J. ne l'empêche pas fondamentalement d'agir comme agent de conscientisation woke. [...]

La dualité de la conscience woke

Une fois que les femmes de couleur sont réveillées par un facteur de conscientisation, nous devons nous préparer à la tension durable et souvent épuisante consistant à simultanément chérir et détester notre conscience woke. Le second thème qui a surgi de notre prise de conscience est son caractère dualiste : c'est une praxis d'existence simultanément propre à nous décourager et à renforcer notre pouvoir d'agir. La conscience woke agit comme une sorte d'armure protectrice : notre conscience critique peut servir d'outil de survie en nous donnant le pouvoir de nommer et de contester activement nos expériences vécues d'oppression. Mais de la même manière qu'une armure, la conscience woke est lourde à porter et finit par nous peser, causant de la fatigue physique et psychologique. La dualité de la conscience woke est qu'elle peut à la fois nous guérir et nous infliger de la souffrance.

En se remémorant une expérience qu'elle a eue un jour en marchant dans une rue de l'université, Shamika partage ses réflexions sur la douleur que peut entraîner la conscience woke. Cet après-midi-là, sur le campus, trois hommes blancs à bord d'une camionnette lui avaient lancé des insultes racistes. Sur le coup, elle avait été ébranlée par cette manifestation flagrante de racisme. Même si les administrateurs ont voulu voir en cet incident un regrettable événement isolé, sa conscience woke ne lui laissait aucun doute sur le fait que ce geste s'inscrivait dans un système plus large de suprématie blanche et patriarcale, au sein duquel son identité en tant que femme noire était attaquée. La douleur qu'a provoquée ce geste raciste s'est imprimée de manière permanente dans son cœur et lui rappelle constamment que la conscience woke peut faire mal.

Les blessures que causent les incidents de ce genre s'enveniment et se transforment en honte et en insécurité intériorisées quant à notre place dans le monde de l'enseignement supérieur, lesquelles influent en retour sur notre bien-être physique et émotionnel. Dans l'histoire d'Aeriel, elle se souvient comment l'affirmation de sa conscience woke sur Twitter l'a exposée à un déferlement de menaces en ligne, ce qui a affecté son fonctionnement physique et psychologique en tant qu'étudiante. Des gestes qu'elle avait jusque-là le sentiment de pouvoir gérer, comme de s'orienter sur un campus où elle est l'une des rares personnes asiatiques, lui sont devenus insoutenables. Également épuisée par le caractère brutal de sa conscience woke, Bianca écrit : « J'ai eu l'impression d'être suivie par un homme blanc un peu plus âgé au marché où je faisais mes courses. J'ai essayé de me délester de ma "paranoïa". Après avoir réussi à me convaincre que je n'étais pas suivie, j'ai pu reprendre mon calme au rayon des cosmétiques. Soudainement, l'homme blanc s'est approché de moi et m'a dit comment il aimait mes "cheveux bruns, ma peau brune et mon corps". Pendant deux semaines après cela, je n'ai circulé qu'entre mon appartement, l'université et mon travail. Je ne voulais pas être en public. Ces expériences de misogynie raciste ont affecté ma santé mentale et ma capacité à me concentrer sur mes travaux scolaires et sur ma recherche. » (Extrait du journal intime de l'autrice, le 1^{er} juin 2016).

À l'inverse, la conscience woke peut être une source de force, de guérison et de libération. Par exemple, Bianca a puisé dans sa conscience woke la capacité de renforcer son agentivité et son pouvoir d'agir.

Le fait d'être éveillée aux conditions manifestes et déguisées du racisme et du sexisme dans le milieu universitaire lui a permis de cerner la source de sa douleur oppressante et d'y résister. « Le fait de nommer l'idéologie raciste et misogyne de mes pairs est une tactique de résistance que j'utilise dans le contexte universitaire. Dans ma tête, je désigne les pairs blanc·he·s endormi·e·s s comme "le gars blanc [son nom]" ou "la fille blanche [son nom]" en raison des remarques ethnocentristes ou sexistes extrêmement problématiques qu'ils font en classe. J'étais consciente de qui était assis où, de qui disait quoi, et je voyais clair dans les paroles et les actions des colonisateur·rice·s qui avaient en fait pour fonction d'opprimer les femmes et les hommes de couleur de ma cohorte. » (Extrait du journal intime de l'autrice, le 1^{er} juin 2016).

Shamika estime elle aussi que sa conscience woke lui permet, en repoussant les limites imposées par un milieu universitaire centré sur les hommes blancs, de renforcer son pouvoir et celui des autres en tant que producteur·ice·s légitimes de savoirs. « Je continue à résister à la notion selon laquelle les écrits universitaires ne sont valorisés que lorsqu'ils émulent la production des universitaires blancs. J'ai utilisé ma propre voix pour écrire de la façon qui me convenait. Cette forme de résistance me redonnait un peu de pouvoir, mais je continuais à croire que le monde universitaire ne serait jamais pour moi. Jusqu'à ce que je trouve des auteur·ice·s qui reflétaient mon expérience. Imaginez seulement combien d'universitaires à la peau noire ou brune existeraient dans ce milieu si seulement on leur avait présenté des universitaires qui leur ressemblent dès les premiers stades de leur parcours. Imaginez à quel point le monde universitaire pourrait être différent ! » (Extrait du journal intime de l'autrice, le 2 juin 2016).

La conscience woke d'Aeriel lui a donné la force nécessaire pour produire une étude indépendante examinant les vies de Grace Lee Boggs et de Yuri Kochiyama, deux femmes de couleur wakes asio-américaine. [...]

Bien que la conscience woke soit essentielle à notre libération en tant qu'étudiantes de couleur aux cycles supérieurs, nous voulons éviter d'en dresser un portrait trop romantique. Être Woke est un antidote qui nous permet de guérir des systèmes d'oppression. Et pourtant, dans cette guérison, nous ouvrons nos yeux et nos esprits à une profonde douleur. Il est nécessaire de comprendre cette dualité de la conscience woke pour en saisir pleinement toute la complexité. [...]

La communauté comme élément essentiel du maintien de la conscience woke

Pour supporter le fardeau de la dualité de la conscience woke, la communauté est absolument essentielle. Le caractère primordial de notre communauté de sœurs universitaires racisées pour notre survie est le troisième thème – peut-être le plus important – qui s'est dégagé de l'analyse de nos histoires et de nos expériences en tant qu'étudiantes diplômées de couleur aux cycles supérieurs. Bien que nous soyons toutes sur notre propre trajectoire d'éveil, nous reconnaissons le besoin collectif de solidarité. Nous reconnaissons l'importance de la communauté, parce nous avons toutes constaté un

manque à cet égard à plusieurs moments de nos parcours académiques respectifs. Chacune de nous, à un moment ou à un autre, a ressenti le désir de trouver des personnes qui nous comprendraient, des communautés où nous pourrions nous reconnaître et où nous nous sentirions vraiment chez nous. Mais puisque nous avons choisi d'occuper des espaces majoritairement et historiquement blancs et dominés par des hommes, comme les études supérieures, il peut s'avérer difficile de trouver une communauté. [...]

Collectivement, notre présence transforme le monde universitaire; ça n'est que lorsque nous formons une communauté que nous découvrons notre force commune. En communauté, nous produisons des savoirs qui ne seraient pas possibles autrement. Cela nous est bénéfique en tant que femmes universitaires de couleur, mais c'est aussi bénéfique à l'université, qui profite de nos contributions à ces nouveaux savoirs. De plus, le fait de former une communauté avec d'autres femmes wakes de couleur participe d'un processus d'auto-guérison et de libération. Nous sommes en mesure de mettre en commun les histoires d'échecs et de triomphes qui nous unissent et nous redonnent un pouvoir qui nous est autrement refusé. [...]

Conclusion

[...] Bien que les étudiantes de couleur aux cycles d'enseignement supérieur ne soient toujours pas nombreuses, nous avons commencé à faire bouger les choses. Cette auto-ethnographie critique collaborative représente un rejet de l'isolement cyclique qui nous est imposé. En nous unissant en tant que famille sororale universitaire au-delà des lignes raciales, les co-autrices de cet article incarnent ce que Grace Lee Boggs décrit comme un élément essentiel à la création d'un mouvement : « Des personnes aux idées et aux parcours très différents doivent se regrouper autour d'une vision » (Boggs 1998, 251). Notre vision est d'inspirer et d'encourager d'autres femmes de couleur inscrites aux cycles supérieurs d'études universitaires. Cet article est pour nous une sorte de déclaration de rejet des chaînes de la misogynie, du patriarcat et du racisme qui nous ont trop longtemps maintenues dans une position opprimée.

Pour reprendre les mots inspirants d'une autre héroïne universitaire woke de couleur, la Professeure Cheryl Matias : « Puis, je me suis soudainement rappelé pourquoi j'étais entrée dans le monde universitaire – pour l'amour, pour l'espoir, par détermination à transformer la douleur du racisme » (Matias 2015, 67). C'est notre vision, notre objectif, notre vocation depuis notre arrivée dans le contexte universitaire – transformer la douleur de l'oppression intersectionnelle du racisme et du sexisme qui afflige les femmes de couleur dans le milieu de l'enseignement supérieur. Nous voulons être les agentes de conscientisation et d'éveil qui permettront à d'autres femmes de couleur inscrites aux cycles supérieurs de devenir woke à leur tour. Nous reconnaissons la tension et la dualité que comporte la conscience woke et pourtant, nous persistons. Au sein de notre communauté universitaire de sœurs wakes racisées, nous trouvons du réconfort et puisons le courage nécessaire pour rester woke tout

au long de ce cheminement. Dans le contexte de la rhétorique d'isolement cyclique visant les femmes de couleur dans le milieu universitaire, il faut beaucoup de force et une bonne dose de férocité pour nous retrouver. Mais lorsque nous y parvenons, lorsque nous nous retrouvons, lorsque nous entrons en dialogue et lorsque nous écrivons ensemble, notre potentiel, notre pouvoir collectif, est tout simplement époustouflant. Nous sommes wokes.

Notes biographiques

Aeriel A. Ashlee est professeure adjointe dans le programme de Conseil et développement de l'étudiant (CCSD) à l'Université d'État de St. Cloud (États-Unis).

Bianca Zamora est directrice associée de l'École des sciences humaines et sociales de l'Université Stanford (États-Unis).

Shamika N. Karikari est directrice associée du département de l'éducation et du développement des résidents de l'Université de Cincinnati (États-Unis).

Références

Arredondo, Gabriela F., Aida Hurtado, Norma Klahn, Olga Najera-Ramirez et Patricia Zavella (Dir.). 2003. *Chicana feminisms: A critical reader*. Durham : Duke University Press.

Anzaldúa, Gloria. 1987. *Borderlands = La frontera*. San Francisco : Aunt Lute Books.

Bhattacharya, Himika. 2008. « *New critical collaborative ethnography* », dans : S. N. Hesse-Biber et P. Leavy (Dir.). *Handbook of emergent methods*, pp.303-324. New York : Guilford.

Boggs, Grace Lee. 1998. *Living for change: An autobiography*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

Chang, Heewon, Faith W. Ngunjiri et Kathy-Ann C. Hernandez. 2013. *Collaborative autoethnography*. Walnut : Left Coast Press.

Collins, Patricia H. 2000. *Black feminist thought: Knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*. New York : Routledge.

Crenshaw, Kimberle W. 1991. « *Mapping the margins: Intersectionality, identity politics, and violence against women of color* », *Stanford Law Review* 43 : 1241-1299.

Ladson-Billings, Gloria. 1998. « *Just what is critical race theory and what's it doing in a nice field like education?* » *International Journal of Qualitative Studies in Education* 11(1) : 7-24.

Loewenberg, Bert J. et Ruth Bogin. 1976. *Black women in nineteenth-century American life: Their words, their thoughts, their feelings*. University Park : Penn State University Press.

Lorde, Audre. 1984. *Sister outsider: Essays and speeches*. Trumansburg : Crossing Press.

Matias, Cheryl E. 2015. « «I ain't your doc student": The overwhelming presence of whiteness and pain at the academic neoplantation », dans : K. J. Fasching-Varner, K. A., Albert, R. W., Mitchell et C. M. Allen (Dir.). *Racial battle fatigue in higher education: Exposing the myth of post-racial America*. Lanham : Rowman & Littlefield.

Souto-Manning, Mariana et Nichole Ray, N. 2007. « Beyond survival in the ivory tower: Black and brown women's living narratives ». *Equity & Excellence in Education* 40(4) : 280-290.

La polémique au sujet des Wokes du point de vue des médias

Entrevue avec **Vanessa Destiné**

Vanessa Destiné est animatrice et chroniqueuse dans divers médias québécois. Titulaire d'un baccalauréat en communications et en coopération internationale de l'Université de Montréal, elle a débuté sa carrière comme journaliste et chercheuse dans la salle de nouvelles de Radio-Canada en 2015. Millénaire engagée, elle s'intéresse de près aux enjeux féministes et interculturels ainsi qu'à la culture web. On peut la lire dans La Presse, Le Devoir et Urbania, l'entendre sur la Première chaîne et la voir sur les ondes de Radio-Canada, Télé-Québec, de ARTV. L'entrevue a été réalisée par Francis Dupuis-Déri.

[NDLR : Le texte qui suit contient « le mot en N », utilisé intégralement par la personne interviewée. Nous avons fait le choix de le garder pour rester fidèle à l'intention, soit dénoncer le racisme.]

FDD. Considérant que le mot « woke » signifie en anglais « éveillée » où « prendre conscience », par exemple, du racisme qui mine nos sociétés, y a-t-il un moment où vous avez pris conscience d'être une personne racisée?

VD. Il m'a fallu beaucoup de temps, parce que j'ai grandi à Montréal dans les années 1980 dans une famille de deux parents venant d'Haïti. Mon père était très fier de l'histoire d'Haïti, mais il voulait qu'on habite dans un quartier où il n'y avait pas trop de personnes noires, car il savait que le code postal pouvait nuire à mes chances de réussite. Je devais lui répondre en français quand il me parlait créole et il ne voulait pas que mes cheveux soient coiffés selon des modes africaines. Bref, il fallait toujours essayer d'atteindre un équilibre entre la fierté de nos origines haïtiennes et l'assimilation discrète à la majorité québécoise.

Nous vivions dans le quartier Villeray, qui comptait alors beaucoup d'Italiens, de Portugais et de Vietnamiens mais aussi des Sénégalais, des Marocains, des Tunisiens et des blancs pauvres bénéficiaires de l'aide sociale. Mon école primaire était très multiethnique, le métissage était la norme. J'ai compris que ce n'était pas la norme ailleurs quand je suis arrivée au secondaire, à l'école privée où les autres élèves s'étonnaient que mon ancienne enseignante d'anglais fût originaire de l'Inde. « Voyons donc, une femme indienne vous donne des cours d'anglais, c'est quoi cette affaire-là? », disait-on alors. Mais mes premiers contacts avec le racisme ont été les insultes entendues dans la cour d'école, dont le « mot en N », et je me suis déjà fait traiter de « guenon » par des élèves qui répétaient sans doute les propos de leurs parents. À cet âge, je ne comprenais pas encore que cela faisait partie d'un système plus large qui cherche à nous déshumaniser.

Mais ce n'est pas à ce moment-là que je suis devenue « antiraciste » (un terme que je n'aime pas vraiment, car je défends mon humanité et revendique le respect et le droit d'être à ma place). En fait,

J'ai d'abord été féministe au cégep grâce à la professeure Karine Prémont, qui enseignait la science politique et le présentait en classe comme un courant politique parmi d'autres, tout en expliquant aussi que l'égalité entre les hommes et les femmes devrait être au cœur de toutes nos préoccupations. Puis je me suis progressivement rendu compte que je ne me reconnaissais pas dans tous les discours féministes, notamment dans ceux de plusieurs féministes du groupe dominant qui semblaient aveugles aux enjeux du racisme. Le Québec n'est pas plus raciste qu'ailleurs, mais il y a toujours ici la tension d'une minorité d'origine canadienne-française au Canada dont plusieurs membres refusent d'admettre qu'elle est aussi une majorité sur le territoire provincial. Et puis, ces discours féministes *mainstream* ne m'aidaient pas à saisir les contours du patriarcat, tel qu'il s'exerce dans la communauté noire. Il y a des trucs spécifiques à l'intersection de la « race » et du genre.

FDD. L'influence de l'enseignement est importante dans cette prise de conscience, mais est-ce que l'actualité ou des mouvements sociaux ont aussi eu une influence ?

VD. Mon véritable éveil au racisme, si je puis dire, est survenu avec la mort du jeune noir de Floride Trayvon Martin, tué en 2012 par un homme qui s'était donné le rôle de patrouilleur dans son quartier, armes à la main, et qui a été innocenté ensuite par un tribunal. C'était pour moi impensable qu'il soit acquitté. Je sortais aussi du grand traumatisme de la grève étudiante de 2012 lors de laquelle j'avais été choquée de constater que la police réprimait nos manifestations en toute impunité pendant que les médias nous dépeignaient comme une « bande de sauvages ». C'est à ce moment que j'ai commencé à m'intéresser aux biais dans les médias, surtout quand il est question des contestataires, mais aussi des personnes noires.

Je repensais à tout ce que mon père me racontait sur la révolution qui avait mené Haïti à l'indépendance au tout début du 19^e siècle, et à la manière dont on nous a volé notre histoire pour la réduire au récit du pays le plus pauvre des Amériques plombé par la corruption, les coups d'État, les ouragans et autres calamités, sans jamais savoir comment se prendre en main. J'en étais venue à croire que mon père entretenait un souvenir complètement romantisé qui le rendait aveugle à la triste réalité que les médias me rapportaient sans cesse. Maintenant, je sais que ce sont les médias qui rapportaient mal les choses.

Je constatais par ailleurs que les médias francophones du Québec étaient très en retard en termes de représentation des personnes racisées, ou quant aux discussions sur le racisme. J'ai commencé à comprendre que c'était en partie parce qu'il y avait des personnalités noires très établies, qui avaient souvent un parent blanc et qui avaient donc intégré les « codes » pour avoir accès aux bons réseaux, pour se fondre dans la majorité. Ces personnes ne dénonçaient pas le racisme, soit par solidarité avec leur parent blanc, soit par peur d'être ostracisées. Elles reprenaient plutôt le discours du « peuple québécois le plus gentil et le plus ouvert de la planète ». Pourtant, mon père travaillait dans une *shop* et s'y faisait rappeler à la journée longue qu'il était noir et qu'il pouvait « retourner dans son pays ».

Il est sans doute plus agréable pour la majorité blanche québécoise d'entendre des personnalités noires comme Dany Laferrière parler de son expérience élitiste à l'Académie française que d'entendre les doléances du chauffeur de taxi ou de la préposée aux bénéficiaires qui travaille à l'hôpital de nuit et qui rentre au petit matin en toussant dans son logement surpeuplé à Montréal-Nord. Je pense qu'il y a des tensions entre les jeunes et la vieille génération, qui était consciente du racisme mais qui avait choisi plus ou moins consciemment de ne pas critiquer ouvertement, par peur d'être perçue comme une menace pour la paix sociale, de provoquer ainsi du ressentiment chez la population blanche et de se voir fermer toutes les portes. Aujourd'hui, les plus jeunes considèrent plutôt qu'il faut avancer en contestant et qu'on a déjà trop longtemps attendu, trop encaissé, trop enduré en silence.

Pour en revenir aux médias, les journalistes vedettes, les reporters sur le terrain, les membres des comités éditoriaux et ceux qui attribuent les fonds pour les émissions de radio et de télévision sont tous ou presque des personnes blanches, souvent des hommes de 45-50 ans et plus qui vivent à Montréal, dans Outremont, ou à Saint-Lambert sur la Rive-Sud...

FDD. Attention, j'ai grandi à Saint-Lambert et mes parents y vivent encore dans le bungalow familial!

VD. Ah! Tu comprends donc que ce sont des milieux très, très homogènes et privilégiés! On ne vous déteste pas, on vous demande simplement de partager un peu de l'espace que vous occupez, mais il semble que cette simple idée de partager fait peur à ces gens bien placés au sommet de nos institutions économiques, politiques, sociales et médiatiques. C'est généralement là qu'on commence à agiter des épouvantails pour nous présenter comme une menace à l'ordre établi, pour faire croire que le problème, c'est nous.

FDD. On dit pourtant que les Wokes dominent les médias au Québec et prennent trop de place dans l'espace public...

VD. Ah! Ce mot « woke » nous est arrivé des États-Unis par l'entremise des médias, justement, en particulier de certains chroniqueurs du *Journal de Montréal*, qui l'ont utilisé pour décrédibiliser les minorités ethniques et sexuelles et aussi les féministes dont ils seraient les pauvres victimes. C'est aussi un mot utilisé par l'*alt-right* aux États-Unis pour dénoncer la soi-disant dégénérescence morale de l'Occident et les dérives dites « identitaires » associées au Parti démocrate. Ce mot agité comme un épouvantail pour faire peur vient remplacer d'autres mots qui avaient la même fonction dans les discours réactionnaires, comme les « antifas » — les antifascistes — présentés comme une bande violente et dangereuse pour la société. C'était bien pratique quand les médias braquaient leurs projecteurs sur ces « antifas » qui protestaient contre les manifestations de La Meute, il y a quelques années. Ça nous rappelle la manière dont on parlait des « casseurs » altermondialistes, plutôt que de la violence de la mondialisation néolibérale. Bref, il y a toujours un épouvantail qu'on agite pour dénigrer les progressistes présentés comme un groupe monolithique qui menacerait l'équilibre social. Or ce

n'est pas anodin que le mot « woke » soit repris et détourné de son sens originel au moment où les mobilisations de *Black Lives Matter* prennent de l'ampleur.

Les gens pensent que c'est un « sport » être woke, que c'est *l'fun*. Moi sur le terrain ce que je vois c'est que les personnes noires sont juste épuisées de devoir encore et encore expliquer pourquoi il est important et pertinent de parler de « racisme systémique » ou de pratiquer la « discrimination positive » : même le gouvernement du Québec n'est pas capable d'atteindre les cibles des quotas des seuils minimums... On a juste une vie à vivre et moi-même, je ne veux pas la passer en répétant toujours la même chose à des interlocuteurs de mauvaise foi qui refusent de lire les textes de base sur des sujets aussi fondamentaux...

FDD. Comment réagir à l'affirmation voulant que ces enjeux existent aux États-Unis, mais qu'il ne faut pas les importer ici, car l'histoire du Québec est si différente, tout comme le contexte actuel?

VD. J'ai beaucoup entendu cette thèse durant la crise du « mot en N » à l'université d'Ottawa, de la part de gens qui disaient qu'en français ce mot n'a pas la même charge politique qu'en anglais, comme si l'histoire du Québec n'était pas celle aussi de la France à l'époque de ses colonies qu'on retrouvait sur la moitié du globe et qui a pratiqué l'esclavage pendant des siècles. Au Québec, on se fait croire qu'on descend de gentils colons français qui entretenaient des relations harmonieuses avec les Autochtones, contrairement aux méchants Anglais, Espagnols et Portugais, mais pourtant, pendant que les colons défrichaient le Québec, mes ancêtres trimaient sous les coups de fouets dans les plantations de cannes à sucre pour le compte de la couronne française.

FDD. Il y a une méconnaissance du fameux commerce triangulaire, soit des navires chargés d'esclaves noirs partant de l'Afrique pour les amener travailler dans les plantations françaises des Antilles et ensuite envoyer la matière première récoltée vers Paris, la métropole, pour enrichir la France...

VD. Oui, les Blancs ne savent pas que la fameuse fleur de Lys qu'on retrouve sur le drapeau du Québec n'était pas seulement le symbole de la royauté française : c'était aussi la marque qu'on imprimait au fer rouge sur la peau des esclaves propriétés de la couronne française. C'est un symbole de déshumanisation et de violence extrême. Je ne considère pas pour autant qu'il faille la retirer du drapeau québécois, car elle a ici une signification différente, mais il faut qu'on soit capable d'avoir une conversation ouverte sur ce qu'elle a pu aussi représenter dans d'autres colonies. Ces colonies ont enrichi tout le royaume de France, incluant la Nouvelle France.

Alors certes, l'histoire de l'esclavage aux États-Unis est particulière, mais il ne faut pas ignorer bêtement l'histoire de l'esclavage des colonies françaises. On n'est pas si différents des autres pays esclavagistes non plus. Par exemple, l'Espagne, les Pays-Bas et le Portugal n'ont pas vraiment fait la paix avec leur passé colonial. Mais à quoi sert de s'enfermer dans le déni, dans l'ignorance historique? On a, par exemple, affirmé dans un premier temps que l'esclavage n'avait jamais existé au Québec, puis des

historiens ont commencé à trouver de vieux registres et des annonces de recherche de fugitifs publiées dans les journaux. On affirme aujourd'hui que ce n'était pas pareil qu'aux États-Unis où c'était carrément un système économique, mais n'est-ce pas encore une fois une stratégie d'occultation, de minimisation, pour éviter de parler des vrais enjeux historiques, de notre histoire ?

Je descends, comme bien d'autres Afro-descendants au Québec, d'une colonie de la couronne française où il y avait des esclaves. Mon nom de famille a été attribué à mes ancêtres par un propriétaire d'esclaves et il me lie malgré moi à la France, comme les Gagnon, Gingras, Prévost et Tremblay. Au Québec, on connaît aussi mal l'histoire plus récente des communautés noires de la Petite Bourgogne, de Pointe-Saint-Charles, de Saint Henri dont les ancêtres travaillaient dans les trains ou des usines et où elles étaient victimes de discrimination, même si les Canadiens franco-catholiques d'alors étaient aussi discriminés. Les archives nous apprennent aussi qu'à Montréal se pratiquait la ségrégation dans plusieurs lieux : les hôtels, les bars, les cinémas. Avant de dire que l'histoire du Québec n'est pas identique à celle des États-Unis, encore faudrait-il réellement la connaître, dans toute sa complexité et sa diversité. Pas juste celle des Noirs, celle des Autochtones, des Juifs, des Asiatiques, de ceux qu'on appelait les WASP (white anglo-saxon protestants).

FDD. Est-ce que ton père est fier de toi, de sa fille qui fait carrière dans les médias et s'y affirme comme une féministe noire ?

VD. Oui, il est très content. Mais quand il a vu ma série *Décoloniser l'histoire*¹, il m'a dit du même souffle qu'il n'aurait jamais cru voir cela un jour à la télévision québécoise et que je devais faire très attention, car la majorité blanche pourrait m'en vouloir de parler ainsi de racisme. Il a peur que je finisse par m'aliéner une partie de la population et que je perde mes jobs, mais il a aussi peur que ma sécurité physique soit menacée.

FDD. As-tu été la cible de menaces ?

VD. Oui, notamment par l'extrême droite qui a produit une vidéo sur moi qui a entraîné son lot de commentaires haineux. J'ai aussi été ciblée à plus d'une reprise par un chroniqueur hargneux. Et j'ai reçu plusieurs menaces quand j'animais une émission avec Dalila Awada chez Qub Radio. J'en parlais à mes patrons et ils me répondaient simplement de ne pas y prêter attention, d'ignorer tout ça, que ça allait passer si on n'y réagissait pas. Tu parles ! Ces harceleurs sont toujours mobilisés, ils s'organisent de plus en plus, ils deviennent plus bruyants et manifestent à Ottawa et à Québec, ils agitent des drapeaux nazis car oui, il y a des suprémacistes blancs ici. J'ai aussi eu à gérer un *stalker*, un homme qui notait tout ce que je disais sur la diversité dans les médias en relevant les heures exactes où je prononçais les mots. Il a partagé un extrait sur les médias sociaux et a commencé à me harceler car il voulait me confronter en

¹ Série documentaire diffusée en 2021 sur Télé-Québec portant sur l'histoire québécoise et canadienne et animée par Vanessa Destiné, Maïté Labrecque-Saganash et Youssef Shoufan.

personne. Il appelait chez mon employeur, ce qui est vraiment *creepy*. Jamais des collègues masculins plus polémistes que moi ne sont confrontés à des choses comme ça.

FDD. Est-ce que tu parviens à voir dans les attaques dont tu es la cible une imbrication du racisme et de la misogynie ou de l'antiféminisme, puisque tu es à la fois femme et noire, et que tu t'exprimes publiquement contre le racisme et pour le féminisme?

VD. C'est complexe, je ne sais jamais qu'elle est la raison première de l'attaque, racisme ou sexisme, puisque je ne suis heureusement pas dans leur tête. Mais je pense qu'il y a encore une réticence dans la société à entendre des femmes parler d'affaires publiques. Je me fais souvent lancer des insultes à caractère sexiste sur les médias sociaux, y compris des appels au viol, indépendamment de ce que je dis ou du sujet que j'aborde. Le problème, apparemment, c'est que je suis une femme qui ose s'exprimer dans l'espace public, et on me rabaisse alors en tant que femme, on me ramène à un état d'objet sexuel... Mais si je parle de racisme, c'est sûr qu'on va en plus me traiter de « négresse » ou d'autres insultes racistes.

Évidemment, des hommes noirs qui dénoncent le racisme peuvent aussi être insultés et menacés, mais je crois que les attaques sont plus intenses contre les femmes noires qui s'expriment en public. Ils restent protégés par le patriarcat. Ils peuvent être insultés, instrumentalisés... mais aussi avantagés! J'ai vu un homme noir être auteur invité dans quelques magazines féminins dans la foulée de la mort de George Floyd, alors que ces magazines n'ont pas vraiment de journalistes racisées et n'invitent presque jamais de femmes de couleur à faire leur couverture.

Mais je ne suis pas trop pessimiste, dans la mesure où l'effet conjugué des mobilisations autochtones, de *Black Lives Matter* et des vagues successives de #MeToo a marqué toute la société incluant la sphère médiatique. Évidemment, à chaque petite avancée, les contre-attaques sont de plus en plus violentes, parce que les femmes et les minorités réduisent le fossé. C'est comme l'énergie du désespoir qui s'exprime par des insultes sur le web et par une multiplication de chroniques dénigrantes et délirantes, sans oublier ces nationalistes québécois qui n'acceptent pas qu'on se préoccupe d'enjeux beaucoup plus pressants que la souveraineté, comme la crise environnementale.

FDD. Il ne faut pas non plus minimiser l'impact ou la récupération du 11 septembre 2001 et l'instrumentalisation de l'Islam, puis les manœuvres électoralistes de Mario Dumont en 2006 avec les accommodements raisonnables, et la consolidation du nationalisme ethnique avec le « nous » de Pauline Marois conseillée par le sociologue Jacques Beauchemin...

VD. Oui, et sans oublier non plus les attentats traumatisant contre *Charlie Hebdo* et le Bataclan, à Paris, qui ont eu un grand impact ici en raison de notre proximité culturelle avec la France. Mais ces nationalistes revanchards ne devraient pas s'enfermer ainsi dans une sorte de ressentiment. J'aimerais tellement qu'ils prennent le temps de se demander sérieusement pourquoi leur projet ne rallie pas la

majorité de la majorité, en particulier les jeunes blancs qui devraient être l'avenir de la nation selon le discours pure laine... Il y a beaucoup de nationalistes qui prétendent que l'on piétine « leur » Québec, « leur » culture, « leurs » valeurs, comme s'ils avaient un monopole sur le territoire et ses aspirations. C'est un peu incompatible avec la vision des milléniaux. Cela ne signifie pas que je considère que c'est la mort du projet nationaliste, mais il faut le repenser avec de nouveaux paramètres et se rappeler qu'on peut être nationaliste sans être indépendantiste. Moi, par exemple, je suis très fière d'être québécoise et de vivre au Québec, mais je ne vais pas militer activement en faveur de l'indépendance parce que ma génération est née dans l'éclatement des frontières...

FDD. ... on disait la même chose de la génération altermondialiste, vers l'an 2000 !

VD. Oui, mais il y a eu la révolution numérique aussi et nous avons encore plus accès à la réalité des autres peuples sur la planète. À quoi ça rime d'entretenir la fausse idée selon laquelle l'islam menacerait le mode de vie majoritaire au Québec ou en France... comme on entretenait la peur des méchants communistes pendant la guerre froide en disant qu'ils allaient détruire la famille, l'éducation, la nation. On a nos deux garages, nos grosses voitures, nos laveuses-sécheuses, notre chalet, mais les islamistes seraient sur le point de prendre le contrôle du Québec? Voyons, c'est délirant...

Pour en revenir aux générations, je constate déjà des différences de préoccupations entre ma génération et celle des Z, et je me dis que je dois rester à l'écoute, ouverte, prête aussi à laisser de la place aux jeunes, à laisser ma place. Il faut bien accepter de passer le flambeau, puisque que nos intérêts changent forcément avec le temps et qu'on finit par avoir de plus en plus des angles morts, même quand on reste engagé politiquement et socialement. C'est ça, le progressisme! Il faut accepter de mettre son ego de côté pour comprendre que telle lutte va peut-être se faire sans moi, et c'est bien correct comme ça.

FDD. Mais tu es si jeune!

VD. Certes. Il y a aussi un autre enjeu qui me préoccupe à titre de transfuge de classe : le risque d'être déconnectée de la réalité des membres les plus marginalisés de nos communautés. Par exemple, quand je fais mes tournées dans les écoles, je réalise que bien des jeunes ne savent pas qui est Danny Laferrière, Will Prosper, Fabrice Vil ou Émilie Nicolas, car ils ne lisent pas *Le Devoir* ou *La Presse*. Ils ont bien d'autres priorités et ils connaissent surtout des sportifs, des chanteurs, en particulier des rappeurs, ou même des influenceurs sur les réseaux sociaux. Il y a aussi beaucoup de personnes très impliquées dans la vie communautaire de leur quartier mais dont on n'entend jamais parler sur les ondes des grandes radios publiques et privées. Ce sont leurs véritables stars, leurs représentants, les gens en qui ils se reconnaissent, par qui ils se sentent vus et entendus. Parfois, je me dis que des gens comme moi, avec ma formation universitaire qui touchait aux relations interculturelles, passent la plus grande partie de leur temps à parler avec des Blancs, à éduquer des personnes blanches, à vous éveiller, à vous faire devenir wokes... un terme rendu tellement dépossédé de son intention.

C'est drôle, je me rappelle que quand ce mot commençait à s'imposer dans le discours public, les Blancs essayaient maladroitement d'expliquer sa signification en discutant entre eux, sans jamais penser à sonder les personnes noires d'ici, sans jamais comprendre le lien qui unit les Afro-descendants dans les pays occidentaux. Tout le monde peut s'approprier ce mot, mais le plus important reste d'être conscient du jeu de récupération politique et de la manière dont il est aujourd'hui utilisé pour dénigrer les féministes, les antiracistes, les minorités sexuelles par des chroniqueurs qui sont eux-mêmes des idéologues et militants *éveillés* depuis longtemps, et très conscients de leurs agendas et autres intérêts qu'ils défendent avec acharnement sans que ça ne soit jamais présenté comme du militantisme.

La librairie Racines : des livres pour éveiller les consciences

Entrevue avec **Gabriella Kinté Garbeau**

Née à Montréal en mars 1989, Gabriella Kinté Garbeau a milité dans le mouvement étudiant et dans plusieurs collectifs antiracistes et contre la brutalité policière, en plus d'œuvrer pendant des années comme intervenante sociale. Elle a ouvert en 2017 la librairie Racines, à Montréal, qui offre des livres d'auteur-e-s racisé-e-s. L'entrevue a été réalisée par Francis Dupuis-Déri.

FDD. Depuis 2020, environ, plusieurs font usage du mot « woke » pour discréditer et dénigrer le mouvement antiraciste en particulier et les mouvements progressistes en général. Comment réagissez-vous à pareil discours ?

GKG. Quand je vois ce mot dans un titre d'article d'un magazine chez le dentiste ou dans le *Journal de Montréal*, je n'ai pas envie de lire plus avant, car je sais déjà que ça ne sera pas sérieux et qu'il s'agit surtout d'une tentative dédouaner le Québec de toute forme de racisme, en laissant entendre qu'on n'est pas comme les États-Unis et qu'il n'y aurait pas ici aussi de racisme systémique. Je me déssole donc de constater toutes ces tribunes qu'on offre à des polémistes qui ont récupéré ce mot et en ont détourné le sens pour le transformer en insulte contre des gens qui ne défendent même pas des positions très radicales. Par exemple, tu es un « woke » si tu dis tout simplement que ça ne te dérange pas qu'une enseignante musulmane porte le voile à l'école.

FDD. Vous venez de parler de cette rengaine qui veut que l'histoire des États-Unis n'est en rien comparable à celle du Québec, si on parle de racisme. Pouvez-vous préciser ce que vous pensez d'une telle affirmation ?

GKG. Je crois qu'on répète ça ici soit par ignorance pure et simple, soit pour se rassurer et se reconforter. Il y a en a qui pensent qu'on ne peut pas reprocher au peuple québécois d'être lui-même oppresseur et raciste, simplement parce qu'il a dû lui-même vivre dans la misère pendant si longtemps et qu'il a été dominé par les Anglais. Pourtant, l'un n'empêche pas l'autre... Il y en a aussi qui sont au courant de certains faits historiques, mais qui considèrent finalement que ça n'a pas vraiment d'importance, par exemple parce qu'il y avait moins d'esclaves ici qu'aux États-Unis. À chaque fois, il s'agit finalement de minimiser les problèmes, de les écarter et de se fermer les yeux...

FDD. Il s'agit donc de ne pas être « woke », c'est-à-dire éveillé à la réalité du racisme ?

GKG. Oui, et de refuser d'accepter que le Québec ait pu développer ses propres formes de racisme systémique, et donc de refuser de prendre ses responsabilités historiques et politiques et finalement d'accepter de devoir changer.

FDD. Comme le mot « woke » fait référence à l'éveil ou à la prise de conscience face au racisme, quand avez-vous eu conscience du racisme au Québec ?

GKG. C'est difficile pour moi d'identifier un moment précis, car il s'agit plutôt d'une accumulation d'expériences pour lesquelles je ne pouvais pas nécessairement faire usage de mots précis pour les décrire ou les expliquer. J'ai appris l'expression « racisme systémique » plus tard dans ma vie, par exemple, et j'ai alors commencé à l'utiliser pour qualifier la réalité dans laquelle j'ai évoluée. Plusieurs personnes plus âgées dans ma famille n'utiliseront pas cette expression précisément, mais elles connaissent très bien le racisme systémique d'expérience. On va se raconter en famille des anecdotes ou discuter d'exemples concrets, et on va parler de « racisme systémique » sans utiliser l'expression elle-même. Par exemple, on va m'expliquer que j'ai moins de moins de chance qu'une personne blanche d'être appelée en entrevue pour un emploi intéressant ou par un propriétaire pour me louer un logement.

FDD. Est-ce que votre choix d'ouvrir une librairie spécialisée en auteur-e-s racisé-e-s relevait justement d'un désir d'éveiller les consciences, d'offrir des mots pour parler de certaines réalités ?

GKG. Il y a beaucoup de lieux dans les communautés noires qui sont très importants et dynamiques, mais il s'agit souvent de lieux religieux. Quand j'étais jeune, par exemple, on allait souvent à l'église qui était un lieu très important pour la communauté, où on se rencontrait après la messe et où on parlait de de toutes sortes de choses, on se donnait des nouvelles. Je considérais cela très important, mais l'aspect religieux ne m'intéressait pas. Je me disais qu'on devrait avoir un endroit où on pourrait se rencontrer, se parler et organiser des événements, et je voulais aussi créer mon propre emploi ! Je n'en pouvais plus à l'époque de travailler dans le réseau communautaire dans des conditions très précaires en étant si mal payée, malgré tout le travail effectué.

J'ai travaillé comme intervenante auprès des jeunes, de personnes en situation d'itinérance, des femmes en maison d'hébergement, et je suis certaine que ce travail est important. J'espérais pouvoir changer les choses dans les organismes communautaires ou dans le système de l'intérieur, et c'était beaucoup plus difficile que je ne l'avais envisagé, voire impossible. Même dans des collectifs militants autonomes, il y avait des situations très compliquées et très difficiles, entre autres pour les femmes. Je suis tombée enceinte puis je me suis dit, lors de mon congé de maternité, que je ne retournais plus sur ce terrain et que je j'allais faire autre chose. J'ai alors eu cette idée de lancer une librairie, peut-être aussi parce que je m'étais impliquée dans le collectif du Salon du livre anarchiste de Montréal pendant quelques années. J'avais retenu de mon expérience au Salon du livre anarchiste qu'il était très intéressant de faire découvrir des lectures stimulantes et surtout d'en parler collectivement, mais force est de constater qu'il n'y avait pas beaucoup de personnes racisées qui venaient au salon.

Il ne s'agit pas que tout le monde soit d'accord en tout, mais au moins qu'on entende parler d'une diversité d'idées, y compris d'idées plus radicales. C'est alors que j'ai décidé d'ouvrir cette librairie, parce

que je voulais créer un lieu de rencontre et d'échange, mais aussi parce que j'ai beaucoup d'amis-e-s qui écrivent et publient et que je voulais qu'on dispose d'un lieu pour leur permettre de parler de leurs œuvres, car les livres c'est puissant.

Il y a beaucoup de visiteurs de la librairie qui sont déjà éveillés, qui savent déjà ce qu'ils veulent et qui désirent approfondir certains sujets. Mais même eux peuvent s'éveiller à de nouvelles réalités, grâce aux livres. Parfois, il s'agit simplement de se promener dans les rayons et de lire les titres des livres pour élargir sa conscience de la complexité de la réalité. Par exemple, on connaît bien le problème du racisme en général, mais on n'a jamais entendu parler de la notion de racisme environnemental, et là, on tombe sur un livre qui traite de ce sujet.

Il y a aussi beaucoup de personnes blanches qui visitent la librairie quand on en parle dans les médias, parfois par *white guilt* (culpabilité blanche), je crois bien, en se disant : « Oh ! mon Dieu : qu'est-ce que je peux faire ? Tiens ! Je vais acheter des produits dans un commerce noir. » Il y a aussi ces personnes qui veulent apprendre à connaître nos réalités, puis il y a les universitaires qui cherchent des livres pour leurs études ou leurs recherches. Il y a aussi beaucoup de jeunes familles qui veulent tout simplement que leurs enfants puissent lire des livres jeunesse diversifiés.

FDD. Vous aviez ouvert la librairie dans Montréal-Nord, puis vous avez déménagé pendant la pandémie sur la Plaza Saint-Hubert, dans un quartier de la Petite Patrie habité par une forte majorité blanche de classe moyenne. Est-ce que cela a eu un impact sur la clientèle ?

GKG. Ce déménagement n'est pas une mauvaise chose, car ça nous permet de rejoindre de nouvelles personnes. Mais nous avons perdu cette ambiance du début, alors que des gens venaient à la librairie pas pour acheter des livres, mais pour y passer du temps, rencontrer des gens, se parler. On sortait même les sofas dehors pour créer l'ambiance d'un *barber shop*, où on se raconte des histoires, on se donne des nouvelles, on parlait de tout et de rien, on critiquait toutes sortes de choses, on débattait de politique et c'était vraiment plus intéressant. Même si le local est beaucoup plus petit maintenant et que le quartier est différent, je pense qu'il y a le potentiel que ça redevienne éventuellement ainsi, et qu'en émerge de beaux projets et de nouvelles alliances, juste en parlant de tout et de n'importe quoi, de la vie, pour finalement établir des liens et lancer des projets.

FDD. Le fameux mot « woke » est-il un sujet de discussion dans la librairie ?

GKG. Non, pas vraiment, si non pour faire des blagues ironiques, en imitant un personnage imaginaire qui incarnerait le méchant *woke* !

FDD. Je sais que c'est une question compliquée et qui appelle à faire des choix difficiles, mais si vous aviez à recommander ici 2 ou 3 titres pour favoriser la prise de conscience sur le racisme pour des personnes blanches, quels seraient-ils ? Et 2-3 autres titres – ou les mêmes – pour stimuler la

réflexion de personnes noires? En sachant, bien évidemment, qu'il y a en tellement d'autres tout aussi importants...

GKG. Je suggérerais *The skin we're in : A year of Black resistance and power*, de Desmond Cole, *NoirEs sous surveillance : esclavage, répression et violence d'État au Canada*, de Robyn Maynard, et *Until we are free : Reflections on Black Lives Matter in Canada*, un ouvrage collectif dirigé par Rodney Diverlus, Sandy Hudson et Syrus Marcus Ware.

FDD. Dans la mesure où votre librairie a un objectif antiraciste ouvertement identifié, est-ce que vous subissez des attaques?

GKG. Oui, certainement! Il y a des gens qui entraient directement dans la librairie pour « débattre » ou nous insulter, mais c'est plus rare aujourd'hui. On reçoit des insultes et des menaces sur le site web de la librairie et parfois j'en reçois qui me sont personnellement adressées. Et puis, les attaques s'intensifient surtout quand je suis invitée dans les médias, et j'en suis même venue à considérer qu'il était normal de se faire insulter et menacer en tant que libraire de la librairie Racines. Mais ça ne devrait pas être normal! Puis un jour, j'ai partagé avec des proches des menaces et des insultes que j'avais reçues d'un monsieur blanc sur internet, qui m'a traité du « mot en N » et qui a déclaré qu'il allait venir brûler la librairie. J'avais archivé des captures d'écran de ses propos et on m'a dit que c'était grave, que je devrais sans doute porter plainte. Je me suis donc résignée à me présenter à un poste de police, pour la première fois de ma vie. Le policier qui m'a reçu ne savait pas du tout comment réagir. Il a finalement été cherché un autre agent, qui est allé chercher un officier qui a trouvé finalement un policier qui m'a dit : « D'accord, on va prendre votre plainte... » Après enquête, la police a découvert que cet homme menaçait d'autres personnes. Il va y avoir un procès et en attendant, il n'a pas le droit de s'approcher de la librairie.

FDD. Vous êtes parfois invitée à parler dans des écoles? Est-ce là encore une possibilité d'éveiller les consciences?

GKG. Oui, d'une certaine manière, mais je crois bien que certaines écoles où j'ai pris la parole ne vont pas me réinviter, parce qu'on veut trop souvent entendre des gens qui vont présenter la vie en rose, de manière trop optimiste et trop positive, ou qui répète « Moi, j'ai réussi et si vous y mettez du vôtre, tout le monde peut réussir! ». J'ai l'impression qu'on protège trop les jeunes de sujets difficiles et qu'on n'a pas envie de parler de racisme de manière à souligner les problèmes. Pourtant, j'aime parler aux jeunes parce que les jeunes sont tellement intelligents. Même s'ils n'utilisent pas des expressions comme « racisme systémique », ils reconnaissent déjà les différences entre chaque personne. Je sais aussi que même si je suis moi-même une personne noire, j'avais bien des préjugés quand j'étais jeune sur les autres groupes ethniques, et on peut parler avec ces jeunes de leurs préjugés et essayer de les déconstruire, ensemble.

FDD. Vous avez participé à des manifestations du 15 mars contre la brutalité policière, à Montréal, vous avez même été l'une des personnes arrêtées dans l'encerclement de masse en 2011 et vous avez été la représentante d'une plainte collective d'environ 150 autres personnes arrêtées.

GKG. Ce n'était pas un choix, mais la conséquence des discussions collectives, quand on a réalisé qu'il n'y avait personne d'autre disponible ou d'adéquate pour défendre cette cause, qui a évidemment été gérée surtout par l'équipe d'avocates. Moi, j'avais du temps, je n'avais pas de casier criminel, j'étais « clean », je me suis donc portée volontaire mais aussi parce que je considérais qu'il est important de laisser une trace des injustices que l'on subit, même si ultimement on ne gagne pas devant les tribunaux.

FDD. Mais c'était donc aussi important pour vous de participer à la manifestation du 15 mars contre la brutalité policière, qui a plutôt mauvaise presse dans les médias, et même avant la première vague de *Black Lives Matter*.

GKG. Oui, j'y allais, même si je sais qu'il y a beaucoup de personnes de ma communauté qui trouvent cette manifestation importante et aimeraient y participer, mais qui ne peuvent pas prendre le risque de s'y faire arrêter parce qu'elles ont déjà d'autres problèmes à gérer, ou qui hésitent parce que c'est un événement où il y a presque uniquement des personnes blanches, des punks et des anarchistes blancs. Mais à cette époque-là, mon réseau comptait pour moitié des personnes blanches radicales et pour moitié des personnes noires de tous les horizons. J'étais donc à l'aise de naviguer entre ces deux mondes, je considérais que tout le monde devrait s'opposer à la brutalité policière et je me disais que je pourrais aussi transposer dans ce milieu certaines de mes préoccupations sur le racisme, par exemple.

FDD. Vous êtes aussi la mère d'un jeune garçon, et on sait que les mères noires sont inquiètes à raison pour leur fils, parce que sa vie peut être pleine d'embuches et de risques, y compris face à la police...

GKG. Oui, j'ai même participé à un micro ouvert sur ce sujet, quand j'étais enceinte, dont le titre était « Lettre à mon fils ». Mon fils est encore très jeune, mais il a déjà des locks et je sais bien que ça augmente ses risques, puisque je me rappelle m'être moi-même fait interpellé par des policiers quand je portais des locks. Cela dit, ce n'est pas toujours évident de faire les meilleurs choix pour son fils. Par exemple, je choisis ce que je considère être les meilleures activités pour lui, mais on réalise en s'y présentant qu'il sera le seul enfant racisé... On répète souvent que Montréal est très diversifiée et « multiethnique », mais ce n'est pas vrai dans tous les secteurs, dans toutes les activités. Mon fil est très jeune et il a donc déjà eu des expériences problématiques, mais il ne comprend pas encore nécessairement que c'est du racisme. Quant aux mères, on est inquiètes, on se questionne, on ne peut pas toujours les protéger en les isolant de tous les risques éventuels. On ne peut que les aimer. Mais on ne peut pas laisser la police et les racistes nous enlever le bonheur de fonder une famille.

Faire face ensemble à la meute de loups

Entrevue avec **Mélissa Mollen Dupuis**

Mélissa Mollen Dupuis est une figure reconnue de la lutte autochtone au Québec. D'origine innue, elle a grandi à Mingan (Ekuanitshit) sur la Côte-Nord. Réalisatrice, animatrice de radio et militante pour les droits des Autochtones, elle est la co-initiatrice, avec Widia Larivière, de la section québécoise du mouvement Idle No More (2012). Elles deviendront toutes deux les porte-paroles de ce mouvement au Québec. Elle est responsable de la campagne Forêts pour la fondation David Suzuki et anime l'émission « Kuei! Kwe ! » sur Radio-Canada Première depuis 2021. L'entrevue a été réalisée par Raphaël Canet.

RC. Est-ce que tu te considères comme une personne victime de discriminations, et si oui, sous quelles formes se manifestent-elles?

MMD. Je fais partie d'un groupe qui est discriminé depuis la création du Canada. Mais j'ai des privilèges inhérents du fait que, comme on dit, je suis « *white passing* », j'ai l'air d'une Québécoise et ça fait que les gens m'écœurent moins. Mais je n'ai pas été élevée dans un milieu uniquement blanc. J'ai été élevée dans un milieu innu et j'ai vu la discrimination. Quand tu vois comment certaines personnes font subir de la discrimination aux membres de ta famille ou à des gens de ta communauté, tu ne la vis pas directement, mais tu vis les attaques, les idées préconçues, le fait que les gens nous ont ignorés pendant si longtemps. Je n'ai pas vécu personnellement d'évènements du type « *on me spot dans la rue direct et on me crache du venin* », mais j'ai été présente quand ça se faisait pour des Innus.

Aussi, en recherche d'emploi, juste porter mon CV, du fait que j'ai un nom innu et que je n'ai que des expériences de travail dans les communautés, je me suis fait dire : « *ça ne sert à rien, ils n'emploieront jamais une Innu* ». Et c'est vrai, je n'ai jamais eu de job en dehors de ma communauté quand j'étais étudiante.

Donc, je le sais, je l'ai vécu, pas de la même manière que quelqu'un de clairement racisé peut le vivre, mais ça m'a vraiment sensibilisée aux discriminations, d'être woke, justement, allumée sur les enjeux qui nous touchent ainsi que les autres communautés autour de nous. C'est un réveil. C'est le siècle des lumières!

RC. Donc toi, personnellement, tu ne considères pas avoir été victime de discrimination fondée sur des critères disons « racisants »?

MMD. Pas directement. On nous spot et il y a une énergie qui change dans une pièce, mais quand tu as l'air « *white passing* », tu le vois, tu fais partie du groupe. Mais tu vois aussi comment l'autre groupe est traité, tu sais c'est à cause de quoi, ce n'est pas mystérieux. Ma mère est très racisée, elle a l'air d'une Innue, et on voit bien la différence.

RC. Est-ce que tu te considères discriminée sur la base d'autres identités ?

MMD. Oui, par rapport à la diversité corporelle aussi. J'ai toujours été une femme de taille forte, et ça fait une grosse différence dans les interactions que tu as avec des hommes ou avec des femmes qui ne font pas partie de ce groupe et ne vivent pas cette réalité. Mais il y avait quand même une différence marquée du fait d'être une femme grosse quand j'étais en interaction avec des Blancs par rapport aux Innus. Ça m'a enseigné très jeune qu'il y a une problématique de discrimination qui existe au Québec dans certaines communautés dominantes. Je ne dis pas que c'est généralisé, cependant, c'est une expérience qui a été vécue de façon répétitive. J'essaie de ne jamais généraliser à l'ensemble des Québécois blancs, on doit filtrer au travers, mais c'est difficile car c'est une réalité que nous vivons depuis qu'on est nés.

RC. Te sens-tu aussi discriminée en tant que femme ?

MMD. Ça, c'est une autre réalité. J'ai eu la chance d'être une femme qui a grandi dans un milieu innu, donc je n'ai pas hérité de la même perspective sur l'identité des femmes. En revanche, j'ai acquis la perspective d'être une femme autochtone au Canada avec 15 % de plus de risque que n'importe quelle autre femme d'être victime d'une agression sexuelle, d'une agression violente ou d'en mourir, donc, c'est certain que cette statistique-là était réelle dans mon milieu. Mais le fait d'être une femme, je n'ai jamais été élevée avec l'idée que c'était de moindre valeur. J'ai vu que nous avons des difficultés, mais j'ai été élevée avec l'idée que nous étions très fortes. Si nous sommes encore là aujourd'hui, c'est que nous sommes faites avec du matériel solide !

Dans ma culture, les femmes étaient très présentes. C'est un système patrilinéaire chez les Innus, mais la présence de ma grand-mère, ma mère, mes tantes, c'étaient toutes des femmes que je trouvais vraiment fortes, qui étaient très présentes dans la communauté, qui étaient très en action. Alors pour moi, l'identité d'être une femme c'était une identité d'action, d'être en protection de sa communauté.

RC. Donc, l'identité femme chez les Innus n'était pas vécue de manière aussi discriminante que l'identité de femme autochtone au Canada. Ça dépend de l'environnement dans lequel tu es ?

MMD. On dirait que la discrimination contre les Autochtones était tellement forte que la discrimination que je voyais par rapport à mon rôle de femme est passée en second. Tu réagis aux discriminations réelles, vivantes et physiques. Quand tu es occupée sur un front, tu n'as pas le temps de t'occuper d'un autre front. Les gens voient enfin la quantité de fronts sur lesquels nous battons en tant que personnes autochtones. Si tu rajoutes les fronts féminins, la diversité corporelle... à un moment donné, tu finis par choisir ta guerre.

Mais la diversité corporelle à un moment je suis venue à pouvoir en faire abstraction, parce que pour l'instant, il n'y a pas de loi qui t'empêche de faire des choses ou qui dit que tu dois exister autrement

parce que tu es grosse. Mais pour l'identité racisée ou l'identité sexuée, tu peux voir des discriminations légales. Donc ça, c'est un tout autre concept. Pour l'instant, c'est surtout sur ces deux questions-là que je me concentre. Et quand je parle d'identité sexuée, je parle aussi pour la communauté trans, les personnes qui sont *two spirits*, en solidarité aussi avec l'identité des femmes, il y a un travail de support qui doit aussi être fait.

RC. C'est plutôt la discrimination institutionnelle qui t'intéresse ?

MMD. Je ne pourrai jamais empêcher quelqu'un d'être raciste ou d'être plein de préjugés, mais par contre, je peux m'en protéger. Et si les lois et la société ne sont pas intervenues pour rendre illégal le fait de se promener avec des croix gammées, c'est là-dessus qu'il faut que je travaille en premier. On ne peut pas entrer dans la tête des gens, mais on peut éduquer ceux qui ne savent pas, ceux qui ont participé ou qui font partie d'un système dont ils ignorent les impacts. Ce sont ces personnes-là que j'essaye le plus de toucher. Ceux qui sont convaincus que nous sommes inférieurs, que nous ne valons pas grand-chose, que nous avons perdu la guerre (qu'on n'a pas perdue d'ailleurs), je ne peux rien faire contre eux. La récente polémique autour des vaccins est le meilleur exemple de la difficulté à convaincre certaines personnes. Les racistes convaincus, je ne peux pas travailler sur eux, mais je peux me protéger d'eux, comme une femme peut se protéger contre un abuseur.

Par contre, le système est présentement totalement déséquilibré et quand nous parlons de racisme systémique et que le premier ministre dit qu'il n'y en a pas, c'est là-dessus que j'ai vraiment un pouvoir de transformer quelque chose en tant que membre de la société. Il y a quelque chose qu'on peut travailler à partir de ce genre de déclaration. Il y a tellement de gens qui se réveillent par rapport à ces réalités-là aujourd'hui, mais qui continuent à avoir des opinions contradictoires. C'est sûr, la problématique a été ignorée pendant des décennies.

RC. Justement, que penses-tu de la mouvance woke et comment peut-elle aider à lutter contre ce racisme systémique ?

MMD. Ce que j'aime dans une mouvance, c'est que ce n'est pas comme une philosophie ou un parti politique. La mouvance woke c'est comme un raz-de-marée, une vague, tu ne peux pas l'empêcher. Elle emporte tout. C'est certain que les gens ne peuvent pas donner une définition claire de ce qu'est la mouvance woke, de comment ça se manifeste dans les institutions, sur la place publique, dans les médias sociaux. Ce qu'on appelle le « *wokisme* », c'est-à-dire d'être plus réveillé à l'égard des discriminations que le voisin, ça rassemble beaucoup de choses. Il y a les personnes qui embarquent sur la vague parce qu'elles ne veulent pas faire partie de l'autre groupe, mais qui ne sont pas bien informées sur les enjeux. Il y a des gens qui sont déjà impliqués dans les luttes raciales ou dans les luttes envers d'autres formes de discrimination et qui ne font que renommer une réalité existante.

La mouvance woke peut aider à transformer l'esprit des gens, les mentalités. Un peu comme *Idle No More* à l'époque. On est arrivés en 2012 comme une vague et, à un moment donné, la vague retourne à l'océan et une autre vague vient. On le voit à chaque mouvance. Pour moi, ça a commencé avec la crise d'Oka, ça m'a réveillée, et c'est retourné dans l'océan. Ensuite, il y a eu la vague *Occupy*, puis les *Carrés rouges*, puis *Idle No More*. Et ça a continué avec *La planète s'invite au Parlement* et les *Friday for Future*, *Mères au front* et ça va toujours continuer. Actuellement nous avons la vague woke, c'est le mouvement d'une société qui dit qu'il y a un problème et qu'on doit changer quelque chose, une société qui se réveille. L'ambition qu'il y a derrière la mouvance woke, c'est de vouloir régler les problèmes jusqu'à l'extrême. Et cela fait paniquer des gens. On observe des réactions similaires à celles durant la mouvance pour les droits civiques aux États-Unis : « *Qu'est-ce qui se passe? Les gens vont maintenant venir s'asseoir avec nous dans l'autobus? Ils vont manger dans nos restaurants?* » Aujourd'hui, on ne se poserait plus vraiment ce genre de question. Alors je me dis qu'avec la force de la mouvance qu'on voit aujourd'hui, peut-être que dans cinquante ans, les gens ne se poseront même plus la question de la reconnaissance des discriminations actuelles. Toutes ces mouvances ouvrent des discussions sur les droits humains et leur pleine réalisation. Je ne veux pas dire que tout ce qui est véhiculé par ces mouvances est bon. Il y a des excès de zèle. Ce que je dis en revanche, c'est que la vague, l'action de voir qu'il y a un problème dans nos sociétés et de vouloir y réagir, elle est bénéfique.

Ce qui manque actuellement dans la conversation woke, c'est un sentiment de communauté. Parce qu'avant, une mouvance sociale venait changer une communauté, alors que présentement à cause des médias sociaux, les gens se replient dans des groupes virtuels, en ligne, et en viennent à se détacher des gens avec lesquels ils vivent au quotidien et à s'opposer aux autres groupes qui ne pensent pas comme eux. Il n'y a plus de conversation possible. Or, ce que je vois dans cette vague-là, c'est que tout le monde y gagne. Ceux qui pensent qu'ils vont perdre, c'est qu'ils ne sont pas dans l'idée de la communauté mais plutôt centrés sur eux-mêmes en tant qu'individu. C'est peut-être une question de profits ou de pouvoir personnel et c'est cela qu'ils craignent de perdre et désirent conserver. Cette réaction est perceptible dans le discours disant qu'on va « effacer les Blancs ». C'est absurde, si tu penses qu'en faisant apparaître quelqu'un, tu vas disparaître, ça nous renseigne plus sur l'estime de toi que sur le danger que je représente!

Il peut aussi y avoir une ambiguïté sur le terme. Pour beaucoup de personnes qui ont eu une éducation très eurocentrée, l'idée d'être réveillé renvoyait au *Siècle des Lumières*, avoir accès aux connaissances pour faire partie d'une classe sociale supérieure et améliorer son sort. Aujourd'hui, on n'a jamais eu autant accès aux connaissances, on a Google au bout des doigts, on a tous les moyens de s'illuminer dans cette perspective-là. Moi, quand je parle de woke, c'est dans une autre perspective. Ce n'est pas d'être allumé par de nouvelles connaissances, mais plutôt d'être réveillé face aux dangers. Comme dans toutes les villes aux États-Unis où, quand tu es une personne afro-américaine, tu ne t'arrêtes pas, tu restes woke, tu restes réveillée, tu gardes l'œil ouvert sur le danger, tu es tout le temps sur tes gardes. Nos perspectives sur le même mot sont différentes à cause de nos identités, à cause du racisme.

Je dis souvent qu'être woke, ça veut dire faire attention quand on voit un homme qui nous approche. C'est comme lever le « *red flag* », ça veut dire être réveillée, alerte, voir venir le danger. La différence, c'est que maintenant, plutôt que de vivre cette crainte uniquement de manière individuelle et de se protéger soi-même, on a décidé de se coaliser en tant que groupes de femmes, en tant que groupes de femmes autochtones, en tant qu'hommes autochtones, qu'hommes noirs, que femmes noires et de repérer les « *red flags* » en groupe. Dans les sociétés, le danger n'est pas tant au niveau des individus, le grand méchant loup, mais plutôt au niveau collectif, quand il y a une meute de loups. Les gens n'aiment pas savoir qu'ils sont la meute de quelqu'un d'autre, ça les choque. Ils disent « *moi, je n'ai jamais fait ça. Je n'ai jamais attaqué une femme, etc.* », mais étaient-ils là quand elle avait besoin d'eux? Étaient-ils là quand ce danger a été nommé? Si vous ne voyez pas ça, il y a une forme d'aveuglement volontaire. C'est toute l'histoire de Joyce Echaquan qui ressort. Ça n'a pas été inventé, ça n'a pas été fait en cachette, ça s'est passé dans un hôpital, mais ça se passe aussi dans des postes de police, dans des écoles, dans des institutions, et vous découvrez à peine aujourd'hui que ça a eu lieu.

C'est ça, être woke, c'est de se réveiller face à une situation injuste qui existait et se poursuit, c'est se réveiller face à un danger, que peut-être tu as eu le privilège de ne pas vivre au même niveau et c'est aussi de montrer que, justement, ces dangers ne sont pas également répartis. Tranquillement, les gens s'en rendent compte et même ceux qui n'étaient pas intéressés par le sujet ou qui étaient dans le déni.

Remarquez l'absence des personnes autochtones dans les médias, dans les institutions d'éducation. La faible représentation des femmes dans le milieu scientifique. On a des scientifiques hommes parce qu'il manque de scientifiques femmes, pourquoi? Parce que ça fait moins de 50 ans que les femmes ont le droit d'accéder à ces rôles-là, à ces études-là, à être médecin par exemple. Toutes ces perspectives, on peut ne pas les connaître ni en avoir conscience, mais une fois qu'elles s'expriment, il faut savoir écouter et apprendre. Écouter la perspective de l'autre et si cela devient agaçant parce qu'on a l'impression qu'on en a déjà assez parlé, alors il faut se dire qu'on vient d'ouvrir la boîte de Pandore et que la garder fermée, c'est encore pire parce que ça la fait grandir. Il y a tout cela qui me dérange dans la conversation actuelle sur le wokisme. Plutôt que d'en parler ouvertement, on nous accuse d'être des Wokes. Alors, les gens, qu'est-ce qu'ils font? Ils ne parlent pas du sujet de fond, ils parlent du mot « woke », ils parlent de ce que c'est que d'être woke. C'est le nouveau mot à la mode.

Le mot « woke » est en train d'être armé parce qu'ils ne peuvent plus utiliser les mots classiques et qu'ils doivent être créatifs pour se distinguer et rejeter l'idée de l'autre. Et que le premier ministre le fasse, ce n'est pas rien. Les Wokes qu'il critique, ce sont des membres de la société pour laquelle il s'est engagé à être le premier ministre. Si tu commences à créer des classes à part et que tu ne penses qu'il n'y a pas de racisme systémique, il y a un réel problème. Je dis tout le temps : qui est-ce qui profite de quoi?

RC. Comment vois-tu la suite des choses, es-tu optimiste ou pessimiste face à l'avenir ?

MMD. C'est certain que si je ne regardais que ceux qui sont obstinés, ceux qui polémiquent, ceux pour qui c'est le pain et le beurre quotidien, je serais déprimée. Parce que c'est triste qu'ils aient accès à toute cette tribune médiatique pour s'en servir comme ça. Comment pouvez-vous avoir une tribune d'une telle envergure et ne pas vouloir améliorer la vie des gens ? Ça, c'est vraiment déprimant. Mais quand je tourne le regard vers les citoyens, ça change tout. Quand je regarde les jeunes, je suis aux anges. Quand je pense que mes enfants n'auront pas à vivre dans le même genre de société que celle dans laquelle j'ai vécu quand j'étais jeune, et dans laquelle ma mère a vécu quand elle était jeune et dans laquelle ma grand-mère a vécu... je vois la transformation.

Quand il y a dix ans, nous avons lancé *Idle No More*, nous demandions aux gens s'ils connaissaient les onze nations avec lesquelles ils partageaient le territoire. C'est la question de base, vous connaissez les douze mois de l'année, vous pouvez bien apprendre le nom de onze nations autochtones qui vivent au Québec. Et pourtant, ce n'était vraiment pas évident. Aujourd'hui, je vois des jeunes qui arrivent dans les manifs et dans mes rencontres, non seulement, ils connaissent les onze nations, mais ils connaissent aussi les enjeux autochtones, ils sont impliqués et ils pensent à reconnaître et à faire participer des membres des communautés autochtones dans leurs projets. C'est là où ça nous aide vraiment, quand les gens pensent à nous, qu'ils parlent pour nous, d'une façon non pas dominante, mais d'une façon collaborative et ouverte, dans l'idée que ça n'a pas de bon sens que nous ayons passé les 500 dernières années sans nous parler.

Juste la discussion, par exemple, autour des langues autochtones avec Samian. Une fois dépassées les premières réactions de panique morale autour du français, on a vu des organisateurs d'événement comme *Les Francouvertes* affirmer : « *On va faire participer des artistes en langues autochtones et on va les reconnaître au même niveau que le français* ». Avant, on avait l'impression de pagayer tout seuls, alors que maintenant, on a des gens qui se solidarisent et qui viennent pagayer avec nous. Les gens se rendent compte qu'on est déjà vulnérables et ils viennent se vulnérabiliser avec nous et ça, je dois dire que ça me fait du bien. Parfois, j'ai besoin de sentir que nous ne sommes pas tout seuls à porter le canot.

Les gens seront de plus en plus nombreux jusqu'à ce qu'il n'y ait plus nécessairement d'Autochtones présents, mais que la lutte soit portée par la communauté allochtone. Sans avoir besoin de déterrer ton arrière-arrière-grand-père autochtone, tu le fais parce que c'est quelque chose d'humain à faire. Tu n'as rien à y gagner, tu n'auras pas de reconnaissance, tu ne brilleras pas plus, mais tu vas faire briller quelqu'un d'autre et ça, c'est ce qui me motive chaque jour, quand je rencontre ces gens et qu'ils me disent : « *Merci de travailler avec nous. Merci de nous aider à déblayer le chemin et d'être woke, d'être réveillée, d'être allumée avec nous et de te rendre compte de ce contre quoi on se bat* ». C'est une des raisons de mon engagement auprès de la fondation David Suzuki. Sans environnement, sans territoire, il n'y en a pas de droits autochtones, il n'y a même pas de droits humains. La première chose qu'on perd quand on abandonne nos ressources, ce sont les droits humains. Protéger nos ressources et défendre nos droits, je vois ça comme une solution d'avenir et je trouve que ça va bénéficier à tout le monde, pas seulement aux communautés autochtones.

La polémique au sujet des Wokes vue de France

Entrevue avec Rokhaya Diallo

Rokhaya Diallo est l'une des figures publiques et médiatiques les plus connues en France sur les enjeux du racisme et du féminisme. Elle a réalisé des films, dont Les marches de la liberté (2013) et Où sont les Noirs (2020), signé plusieurs essais, dont Racisme : mode d'emploi (Larousse, 2011) et Ne reste pas à ta place! (Marabout, 2019) et elle coanime depuis 2018 le podcast Kiffe ta race avec Grace Ly, qui compte environ une centaine d'épisodes, dont « Sexualité(s) et islam, à l'intersection des luttes », « Laïcité et république, une histoire à relire », « Femmes non-blanches, mères à tout prix? ». Sa voix trouve aussi des échos aux États-Unis, dans les médias et dans les universités. L'entrevue a été réalisée par Francis Dupuis-Déri.

FDD. Comme vous le demandez à vos invité-e-s en ouverture de votre podcast *Kiffe ta race*, je me permets de vous demander où vous situez-vous sur le plan racial?

RD. Je m'identifie comme une femme noire.

FDD. On sait que le mot « woke » signifie « éveillé », comme dans « avoir l'esprit éveillé » ou la « conscience éveillée »... Pour votre part, quand – et comment – avez-vous pris conscience de votre condition de personne racisée?

RD. Enfant née à Paris en 1978, j'avais conscience de la couleur de ma peau, que je considérais marron, mais ça n'avait pas de signification particulière, c'était une couleur comme une autre. Assez jeune, cela dit, j'étais attentive aux personnages noirs à la télévision, notamment parce qu'ils étaient souvent ridicules. Dans mon contexte familial, on entendait parler de racisme, mes parents étaient clairement hostiles à l'extrême droite, à Jean-Marie Le Pen et au Front national et aussi à la droite de Jacques Chirac. J'ai grandi dans le 19^e arrondissement de Paris (connu pour son parc des Buttes-Chaumont) et je suis ensuite arrivée à la Courneuve en Seine-Saint-Denis (banlieue pauvre parisienne) au début de mon adolescence. Dans ces quartiers nous étions nombreux à être des enfants d'immigrés, et nos origines posaient donc peu question. C'est au cours de mes études universitaires à Paris II Assas et, par la suite, que j'ai pris conscience du fait qu'on me parlait de plus en plus souvent comme si je n'étais pas française. C'est finalement assez tard dans ma vie que j'ai dû me définir explicitement comme française, pour rectifier les *a priori* qui m'associaient à un ailleurs que je ne connaissais pas nécessairement. J'ai commencé à recevoir régulièrement des félicitations quant à la qualité de mon français. Tout ça m'a vraiment révolté.

FDD. Qu'est-ce que cela a changé pour vous ?

RD. C'est l'une des raisons pour lesquelles je me suis engagée, parce que des gens me faisaient comprendre que pour eux, je ne pouvais être légitimement Française. Ou encore parce qu'on me fétichisait. Mais je suis d'abord entrée dans le collectif féministe Mix-Cité, à une époque où j'avais davantage conscience du sexisme que du racisme, parce que j'avais notamment dès la seconde au lycée reçu dans mes cours de SES (Sciences économiques et sociales) des informations sur les inégalités de genre. Or, j'ai pris rapidement mes distances, car je ne me reconnaissais pas du tout dans leur position d'hostilité aux femmes musulmanes qui portent le voile, et d'incompréhensions quant aux politiques islamophobes qui commençaient à voir le jour. La plupart de ces militantes n'avaient aucun lien ni familiarité avec l'Islam ce qui me choquait d'autant plus que je suis moi-même musulmane, même si on ne m'attribue pas spontanément cette religion.

Il y avait un discours très moral sur l'antiracisme, y compris chez toutes ces personnes qui étaient contre le voile, sans vraiment savoir pourquoi. Je demandais : « *mais vous connaissez des Musulmanes ? Vous leur parlez ?* », mais non... C'était un discours tout à fait farfelu, hors sol, y compris dans le milieu militant de gauche, où j'ai vraiment pris conscience du racisme.

J'étais alors aussi intéressée par le mouvement altermondialiste, mais surtout par des lectures, comme Naomi Klein, Aminata Traoré et Viviane Forrester. Puis je me souviens de l'organisation d'un débat sur la dette de l'Afrique avec ATTAC (l'Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne), dans le 18^e arrondissement, où l'assistance était principalement composée de personnes blanches. Alors que nous réfléchissions aux enjeux des pays du Sud endettés, ces intellectuels progressistes n'ont jamais songé à associer les personnes d'origine africaine de l'arrondissement à leurs projets, à leurs événements. Pourtant les personnes migrantes d'Afrique qui vivaient dans cet arrondissement étaient en premier lieu concernées par la question de la dette dans leurs pays, en particulier les populations maliennes, nombreuses dans ce coin de Paris. Je me souviens que des militants d'ATTAC nous ont opposé une fin de non-recevoir en rétorquant « *mais ce n'est pas notre public !* ».

Par ailleurs, on me posait trop souvent la question de ma provenance (« *Tu viens d'où ?* ») alors que je n'étais concrètement (et physiquement) jamais « venue » en France hexagonale, puisque j'y suis née. Quand je finissais par évoquer mes origines sénégalaises il y avait toujours quelqu'un qui me parlait d'un voyage dans un autre pays africain ou qui évoquait une langue qui n'était pas celle de mes parents, comme si tous les Noirs étaient culturellement identiques.

Bref, je ne me suis jamais sentie à ma place, ni chez les féministes qui critiquaient toujours le voile, ni chez les altermondialistes qui me folklorisaient.

FDD. Donc vous avez vécu un premier éveil – pour revenir à la notion de woke – face au racisme comme étudiante, puis un deuxième éveil cette fois face au milieu progressiste français.

RD. Exactement, mais c'est arrivé à peu près au même moment, alors que je sortais de l'adolescence, que j'étais aux études et que je m'intéressais de plus en plus à la politique. Puis il y a eu des chocs, dans l'actualité : une autre « polémique » au sujet du voile en 2004 qui m'a permis de confirmer qu'il y avait des voix inaudibles, inexistantes et que c'étaient toujours les mêmes personnes qui parlaient des personnes minorées, sans jamais les fréquenter et avec des discours vraiment racistes.

J'étais alors membre d'ATTAC et je militais pour le « Non » au référendum sur la Constitution européenne, qui s'est tenu en mai 2005 : nous avons gagné, mais cela n'a rien changé. Peu après, j'ai été choquée par la manière dont on a traité les « émeutes de banlieue ». Elles n'ont jamais été discutées pour ce qu'elles étaient vraiment, c'est-à-dire des révoltes, car on préférait les dépolitiser, alors que c'était tout de même lié à la mort de deux adolescents poursuivis par la police. Même la gauche traditionnelle refusait de voir qu'il y avait quelque chose de très clair au départ, préférant déplorer qu'il n'y ait pas de porte-parole, de représentation politique...

C'était enfin la montée de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur de Jacques Chirac et qui, dans sa manœuvre pour accéder à la présidence, tenait les médias dans sa main. Il a été présenté comme un sauveur lors de son accession au pouvoir en 2007 et ce rouleau compresseur m'a vraiment marquée. Tous ces événements ont provoqué chez moi un véritable tournant politique par rapport à la politique française.

FDD. Suite à ce deuxième éveil, vous décidez donc de poursuivre votre militantisme, mais non plus dans l'altermondialisme ou avec les féministes majoritaires, mais directement sur le front de l'antiracisme.

RD. Exactement, et j'ai participé en 2007 à la fondation d'une nouvelle association, Les Indivisibles, juste avant l'élection de Sarkozy. Nous menions une veille dans les médias pour dénoncer les propos racistes des journalistes et des politiques. Nous voulions rappeler qu'être Français ne dépend pas de votre apparence physique ou d'un rapport à la religion. Nous organisions la cérémonie des Y'a bon Awards, en référence à la célèbre publicité coloniale de Banania. Il s'agissait de critiquer le racisme avec humour, sous la forme de la *pop culture*. On référençait des déclarations ou commentaires racistes pendant l'année, et c'est avec ce collectif que je suis devenue visible dans l'espace politique et médiatique.

FDD. Est-ce que votre expérience du racisme se croise avec celle du sexisme et est-ce qu'on vous attaque tout à la fois parce que vous êtes une femme, une personne noire, une musulmane. En d'autres mots, est-ce imbriqué, ou distinct ?

RD. Disons que cet engagement avec *Les Indivisibles* m'a apporté de la visibilité publique et médiatique et je me suis alors souvent retrouvée dans des débats télévisés, par exemple, où j'étais la seule femme,

la seule non blanche et la plus jeune. Il m'était donc difficile de savoir pour quelle raison spécifique on me respectait moins que les autres, on me prenait moins au sérieux, on m'interrompait plus souvent. Je crois finalement que c'est l'imbrication de toutes ces facettes de mon identité qui faisait que ma parole portait moins et que j'étais la cible d'une hostilité croisée.

En tant que femme, on m'adresse aussi des menaces de viol, ce qui ne serait pas le cas pour un homme noir. Cela dit, le fait d'être une personne noire qui parle de racisme amplifie la haine. D'ailleurs, l'insulte que je vois le plus exprimée à mon égard sur les médias sociaux, c'est « Elle n'a qu'à rentrer chez elle, en Afrique, si elle n'est pas contente! ». Une anecdote en est d'ailleurs assez révélatrice. Je devais entrer dans un studio pour intervenir dans une émission de radio et une consœur m'a confié qu'une chroniqueuse parlait en mal de moi, me reprochant d'intervenir continuellement dans le *Washington Post* pour « nous insulter ». Mais qui est ce « nous », si je parle de la France de manière critique? Cette femme considère apparemment que je ne fais pas partie du « nous » de la France. En tant que personne noire, je devrais sans doute plutôt exprimer mon infinie gratitude, et non me montrer critique. Une personne blanche peut critiquer la France, évidemment, mais pas une femme non blanche.

On me reproche aussi d'être arrogante, ou d'être « bourgeoise », par exemple lorsque je porte une robe de gala au festival de Cannes, comme s'il était antinomique d'être noire et bourgeoise. Je comprendrais que des marxistes expriment un tel reproche, mais là c'étaient des gens de droite, qui n'ont que faire habituellement des inégalités de classe. Or, même si ce n'est pas ma classe sociale d'origine, je sais que je suis maintenant bourgeoise, comme d'ailleurs toute la classe journalistique à laquelle j'appartiens. Mais moi, je suis non-blanche, ce qui semble rendre moins légitime mon appartenance à cette classe, même si ceux qui me critiquaient ainsi n'étaient pas spécialement marxistes...

Il y a donc une aversion disproportionnée du fait que je suis Noire, surtout qu'il n'y a pas beaucoup de personnes noires en France hexagonale dans l'espace public, dans les médias, qui portent explicitement un discours antiraciste et féministe. Ensuite, mes discours sur l'islamophobie sont très mal reçus et me valent le plus de critiques de personnalités connues. Certains comme Éric Zemmour, qui savent que je suis musulmane, m'accusent même de pratiquer la *taqiya*, un mot arabe qui désignerait l'art de la dissimulation chez les islamistes et qui renvoie à cette posture suspicieuse qui prétend déceler en chaque personne musulmane une propagandiste islamiste. Bref, ce sont mes sorties contre l'islamophobie, ou contre le racisme d'État, qui me distinguent et me valent d'être accusée d'être une ennemie de la France.

FDD. Lors du colloque « Après la déconstruction : reconstruire les sciences et la culture », en janvier 2022, financé par un fonds de réserve du ministre de l'Éducation, Jean-Michel Blanquer, la sociologue Nathalie Heinich avait exigé « qu'un enseignant ne puisse proférer que la Terre est plate ou qu'il existe un racisme d'État »! (Le Nevé 2022 ; Delaporte et Goanec 2022)

RD. Elle décide ce qui relève de la science ou pas, y compris dans des domaines où elle n'y connaît rien. En France, on nie aussi le racisme systémique, mais la notion de racisme d'État est rejetée sous

prétexte qu'il faudrait un régime d'Apartheid, comme il y avait en Afrique du Sud. Or il y a ici cette religion républicaine qui considère comme un blasphème toute critique de la république, en raison de ce fantasme d'une république parfaite qui serait inattaquable, car elle porterait en elle toutes les valeurs.

FDD. Même si on défend du même souffle l'héritage des Lumières, qui valorisait la pensée critique, si je ne m'abuse. Mais apparemment pas l'autocritique, faut-il croire... Comment évaluez-vous la situation en France quant aux discours publics au sujet de la « menace woke » ?

RD. Je connaissais ce terme dans le contexte des États-Unis, avant qu'il devienne un outil pour se moquer des progressistes et pour les disqualifier, mais il est subitement arrivé en France au début de l'année 2021 et tout de suite comme un terme négatif, sans même qu'il y ait de retournement, de renversement. Et tout à coup, tout le monde à droite et à l'extrême droite l'a adopté, comme les journalistes de *Valeurs actuelles* puis les candidats à la présidentielle comme Éric Zemmour, Marine Le Pen, Valérie Pécresse, mais aussi du côté des socialistes comme Anne Hidalgo. Or, en France, personne ne se revendiquait du « wokisme » et c'est donc une accusation sans coupable, si on peut dire.

Cette charge contre les Wokes ou même les féministes intersectionnelles en France est une réaction *avant l'action*, c'est-à-dire avant qu'il y ait réellement des études sur le genre et sur le racisme dans les universités, qu'on prétend pourtant déjà envahies. J'exagère, évidemment, puisqu'il y a bien quelques spécialistes de ces questions dans quelques départements universitaires en France, mais on ne leur accorde presque pas de tribunes dans l'espace public, contrairement à ce qu'on peut voir aux États-Unis. En France, il s'agit donc, en quelque sorte, d'une attaque préventive.

FDD. Pourquoi pensez-vous qu'en France, les réactionnaires ont eu besoin d'importer des États-Unis ce mot repoussoir, alors qu'ils disposaient déjà des termes « islamo-gauchistes », et « social justice warriors » ?

RD. Et les décoloniaux ! Mais bon, le terme « islamo-gauchiste » avait été à ce point discrédité, y compris par le CNRS qui avait rejeté et ridiculisé le projet de la ministre de l'Enseignement supérieur, Frédérique Vidal, de lancer une enquête sur le sujet, qu'il a fallu trouver une autre chose, et voilà que sont apparus les Wokes. Si ces gens reprochent constamment à leurs adversaires d'importer une grille de lecture de la société des États-Unis, c'est pourtant exactement ce qu'ils font. Et une fois de plus, ils reprennent la version dénigrante d'un terme – ici le wokisme – redéfini par l'extrême droite américaine pour l'appliquer au contexte français, qui n'a rien à voir. Je trouve aussi scandaleux qu'ils reprennent la notion de « racaliste », qui désigne un processus actif de domination dans le cadre colonial, pour faire croire dans un retournement gravissime que ce sont les minorités qui sont racistes.

FDD. Pensez-vous qu'on importera aussi en France la polémique au sujet de la « *critical race theory* » qui fait rage aux États-Unis.

RD. Peut-être pas dans ces termes, mais on lance déjà des polémiques au sujet de l'enseignement sur le racisme à l'école, même si tout cela est en grande partie fantasmé. Éric Zemmour, par exemple, affirmait dans son programme présidentiel qu'il veut empêcher l'enseignement de l'antiracisme et des questions LGBTQIA+ dans les écoles.

FDD. Comme vous êtes associée aux États-Unis au centre Gender+ Justice Initiative, à Georgetown University, et que vous y intervenez souvent sur des campus, quelles sont selon vous les principales différences entre la France et les États-Unis au sujet de l'antiracisme et des Wokes?

RD. La question raciale aux États-Unis est formulée ouvertement dans l'espace public, y compris dans la littérature et dans les médias. Je vois ainsi une différence importante au sujet de ces débats dans les médias, avec par exemple la chaîne CNN, que l'on peut évidemment critiquer mais où on peut entendre des positions diverses ou l'existence d'une chaîne comme MSNBC, inenvisageable en France. Aux États-Unis, on retrouvera une diversité de points de vue sur le racisme, par exemple, y compris parmi les personnes invitées de gauche. On ne connaît pas d'équivalent en France, où les médias sont tous beaucoup plus à droite et où même les gens de gauche qu'on y invite s'opposent souvent au voile, au mouvement *Black Lives Matter*, aux prétendues néo-féministes et aux pseudo-wokes. D'ailleurs, les polémiques sur l'Islam en France sont bien souvent initiées par la gauche, même communiste, depuis les années 1980.

FDD. Le concept de woke est-il aujourd'hui toujours pertinent pour alimenter la lutte contre les discriminations, ou est-il devenu contre-productif?

RD. Je ne suis pas pour laisser nos adversaires définir les termes du débat, puisqu'ils cherchent à nous déposséder de bien des mots. Je veux pouvoir par exemple me revendiquer de l'universalisme, dans mes termes. Et donc je ne suis pas prête à rejeter le terme « woke », à y voir un objet de honte, simplement parce qu'il a été importé en France par des anti-wokes. Je n'ai pas de souci, comme je l'expliquais dans un débat avec Mathieu Bock-Côté, à m'identifier au wokisme, puisque cela signifie être consciente et même éveillée, ce que je préfère à être endormie, tout de même !

Je crois aussi qu'il faut révéler l'absurdité de leur position. Il faut expliquer que si on rejette le « décolonial », c'est qu'on accepte ce qui est « colonial » ! Entre les deux mots, mon choix est fait, sans hésitation. De même, on nous reproche notre angélisme. N'est-ce pas mieux qu'être diabolique ? Bref, il faut revenir au sens premier des mots, renverser les termes du débat pour les remettre sur leurs pieds, en tirer les conclusions politiques qui s'imposent et affirmer, évidemment, qu'il faut être décoloniale, éveillée, universaliste, etc...

FDD. Surtout que le colonialisme en France existe encore dans une forme euphémisée, avec les Territoires d'outre-mer, intégrés officiellement et administrativement à l'État français, mais qui n'existent ainsi qu'en raison de la politique coloniale française...

RD. Exactement, et d'ailleurs non seulement les oublie-t-on toujours, mais les politiques s'en désintéressent, comme on peut le constater lors des campagnes présidentielles. C'est désespérant, mais c'est le Rassemblement national qui les courtisent avec le plus d'efficacité.

FDD. Pour terminer, êtes-vous plutôt optimiste ou pessimisme, quant à l'avenir ?

RD. Plutôt optimiste à moyen terme, mais ça va être très dur dans les prochaines années, y compris à gauche où on accepte toutes les contradictions parce qu'on a tellement peur de perdre le vote des racistes. Mon espoir réside dans la génération qui vient, la jeunesse qui s'intéresse à la culture, à l'écologie et à des valeurs progressistes qui effraient encore leurs parents.

Références :

Le Nevé, Soazig. 2022. « Le "wokisme" sur le banc des accusés lors d'un colloque à la Sorbonne », *Le Monde*, 8 janvier. En ligne : https://www.lemonde.fr/societe/article/2022/01/08/le-wokisme-sur-le-banc-des-accuses-lors-d-un-colloque-a-la-sorbonne_6108719_3224.html. (Page consultée le 01 juillet 2022).

Delaporte, Lucie et Mathilde Goanec. 2022. « Un vrai-faux colloque à la Sorbonne pour mener le procès au "wokisme" », *Mediapart*, 8 janvier. En ligne : <https://www.mediapart.fr/journal/france/080122/un-vrai-faux-colloque-la-sorbonne-pour-mener-le-proces-du-wokisme>. (Page consultée le 01 juillet 2022).

Le wokisme, maladie infantile des Nouvelles Lumières ?

Par Jonathan Durand-Folco

Le terme « woke » est sur toutes les lèvres depuis deux ans et pourtant, peu de gens parviennent à saisir sa signification mystérieuse, inquiétante et évasive. Les courants proches de la droite nationaliste, du populisme conservateur et de l'extrême-droite utilisent généreusement cette étiquette péjorative pour démoniser la « gauche postmoderne », le mouvement LGBTQ+, le « marxisme intersectionnel », l'effacement du genre de Monsieur patate, la *cancel culture*, Justin Trudeau, la présence accrue de personnes noires dans les films de Disney et de super-héros, ou autres phénomènes du genre.

Ce terme, issu de l'argot afro-américain et popularisé dans le sillage du mouvement *Black Lives Matter*, signifiait à l'origine une forme d'« éveil » ou de prise de conscience des injustices sociales et raciales. Il fut ensuite récupéré et remodelé par les milieux conservateurs qui l'ont associé aux *social justice warriors*, l'« empire du politiquement correct » et autres épouvantails du « régime diversitaire ». D'un simple mot circulant dans les milieux progressistes américains, le terme « woke » fut rapidement transformé en idéologie repoussoir – le « wokisme » – instrumentalisant des faits divers sur les médias sociaux et les campus universitaires pour promouvoir une panique morale aux États-Unis, au Canada, au Québec et en France. La « Peur rouge » véhiculée jadis par le maccarthysme et le duplessisme fait place à la « Peur woke » version Trump, Zemmour ou Legault.

La fabrique d'un épouvantail ?

La construction du wokisme comme bouc-émissaire apparaît donc comme le *rebranding* d'un phénomène ancien. Le Woke devient le symbole par excellence des excès égalitaristes de la « modernité » qui sévirait à différentes époques : mai 68, révolution bolchévique, Révolution française, etc. Selon le chroniqueur néo-conservateur Mathieu Bock-Côté :

Le wokisme représente une fanatisation militante du politiquement correct [...]. À travers cela, c'est un désir de purification qui s'exprime, comme si celui qui se soumet à ce rite espérait renaître à lui-même éclairé par la révélation diversitaire, désormais délivré de ses préjugés [...]. Il n'est pas absolument nouveau, loin de là : le wokisme représente pour moi une nouvelle manifestation de la tentation totalitaire inscrite au cœur de la modernité, et qui s'est manifestée en 1793, en 1917 et à la fin des années 1960... (Bock-Côté 2021)

Est-ce que le wokisme est un simple mythe fabriqué par la droite réactionnaire pour condamner pêle-mêle l'ensemble des luttes féministes, antiracistes, queer et décoloniales de notre époque ? N'y a-t-il pas aussi, parfois, certaines formes de dogmatisme, de sectarisme et de « course à la radicalité » dans les milieux militants ? N'existe-t-il pas des interprétations simplistes de l'analyse intersectionnelle ou une moralisation à outrance des comportements individuels ? Peut-on constater la présence d'une

certaine orthodoxie dans les critiques légitimes parfois rejetées dans le camp du « privilège », de la « manipulation » ou des « agressions »? Ne voit-on pas se manifester certaines formes abusives de *call out*, d'annulation ou d'ostracisme? Bref, y a-t-il un fond de vérité derrière la critique conservatrice du phénomène, ou s'agit-il d'un épouvantail fabriqué de toute pièce?

Une histoire de radicalisme rigide

Nous soutenons ici une thèse simple mais controversée : le terme « woke » présente une double signification, l'une étant idéologique et polémique, l'autre révélant un problème bien réel de certaines pratiques militantes. Le premier usage renvoie à une étiquette péjorative, une insulte, visant à décrédibiliser l'adversaire. Par exemple, le premier ministre du Québec François Legault a qualifié Gabriel Nadeau-Dubois de « woke » en septembre 2021 en pleine séance de l'Assemblée nationale, ce terme désignant selon lui ceux qui veulent « nous faire sentir coupables de défendre la nation québécoise » (Pilon-Larose 2021). Or, le chef de Québec solidaire apparaît très peu « woke » comparativement aux militant·e·s du Collectif antiraciste décolonial qui a reçu un blâme du parti de gauche suite à certains propos et gestes controversés (Crête 2021). De son côté, le chef du Parti conservateur du Québec, Éric Duhaime, a aussi qualifié François Legault de « chef des wokes »¹, montrant qu'il s'agit là d'une notion vide et relative. Tôt ou tard, on devient tous le Woke de quelqu'un d'autre.

Outre cet usage polémique, des comportements sur les médias sociaux et dans certains milieux militants témoignent également d'un malaise face à la montée de pratiques toxiques contribuant à la polarisation, la multiplication de reproches, accusations, harcèlement, lynchage public et/ou ostracisme. Des livres récents comme *Joie militante*, *We Will Not Cancel Us* ou *Le conflit n'est pas une agression* proposent des analyses fines de ces tendances mortifères tout en adoptant les outils des nouvelles théories critiques. Les militant·e·s Carla Bergman et Nick Montgomery désignent ce phénomène multiforme et difficile à cerner par l'expression « radicalisme rigide ».

Ce quelque chose, c'est l'appréhension vigilante des erreurs chez soi et les autres, le triste confort de pouvoir ranger les événements qui surgissent dans des catégories toutes faites, le plaisir de se sentir plus radical.e que les autres et la peur de ne pas l'être assez, les postures anxieuses sur les réseaux sociaux avec les hauts des nombreux « likes » et les bas de se sentir ignoré.e, la suspicion et le ressentiment en la présence de quelque chose de nouveau, la façon dont la curiosité fait se sentir naïf.ve et la condescendance fait se sentir juste. [...] Mais surtout, ce quelque chose est une hostilité à la différence, à la curiosité, à l'ouverture et à l'expérimentation. Il n'est pas possible de décrire totalement ce phénomène, parce qu'il est en constante évolution et qu'il se redistribue sans cesse. Il ne peut pas se réduire à certaines personnes ou certaines attitudes. [...] Personne n'est immunisé. [...] Il circule en permanence, nous influençant à notre insu, et nous menant vers toujours plus de rigidité, de fermeture et d'hostilité. (Bergman et Montgomery 2018)

1 Pour voir l'extrait vidéo : <https://www.facebook.com/xavier.camus.9/videos/450350773530737/>

Une maladie de la gauche postmoderne ?

Ainsi, le « wokisme » représente la forme contemporaine de ce durcissement des pratiques militantes. Mais le radicalisme rigide ne se limite pas à une idéologie particulière : il renvoie moins à un système d'idées qu'à un ensemble de pratiques et de relations au monde, à des manières d'entrer en interaction avec autrui de façon plus ou moins stérile ou hostile. Loin de se résumer aux théories postmodernes, intersectionnelles ou postcoloniales, le wokisme représente plutôt une inflexion des nouvelles pensées critiques qui sont réappropriées comme des armes pour « marquer des points » dans le champ militant et exercer du pouvoir sur autrui par une sorte d'intransigeance morale et politique, consistant à adopter la « ligne juste » et à performer sa radicalité.

Nous sommes encouragé.es – et nous nous encourageons souvent les un.es les autres – à porter nos positions politiques et nos analyses comme des badges, des marqueurs de distinction. Quand la politique devient quelque chose que nous avons, comme la mode, elle doit toujours être visible pour fonctionner. Les actions doivent être rendues publiques, les positions doivent être prises, et nos vies quotidiennes doivent être démontrées bruyamment aux autres. Chacun.e est encouragé.e à calculer ses engagements politiques sur la base de la façon dont ceux-ci seront perçus, et par qui. La politique devient un spectacle qu'il faut jouer, une performance. Ceci atteint des sommets en ligne, où partager les bonnes choses en employant les bons mots semble être la seule façon qu'ont les gens de s'appréhender. (bergman et Montgomery 2018)

Ce que la droite appelle « gauche bien-pensante » ou « vertu ostentatoire » renvoie donc à un phénomène réel. Mais la droite « jette le bébé avec l'eau du bain » en mélangeant pêle-mêle un ensemble d'idées, de revendications et d'actions légitimes par ailleurs, en adoptant une posture vertueuse et surplombante visant à conserver le statu quo (ou à restaurer un ordre ancien) tout en combattant les luttes pour l'égalité, la dignité et l'émancipation. Bref, il est tout à fait possible de rejeter l'épouvantail du wokisme qui sert de prétexte pour diaboliser la gauche *en général*, tout en critiquant certaines dérives et pratiques toxiques qui sévissent effectivement dans le camp de la gauche.

Vladimir Ilitch Lénine avait d'ailleurs inventé le terme « gauchisme » pour critiquer cette « maladie infantile du communisme ». Le gauchisme désignait pour lui une posture puriste de révolutionnaires refusant de participer aux syndicats, aux élections et au jeu parlementaire. Utilisant ce terme polémique, Lénine cherchait d'abord à discréditer une frange militante qu'il considérait comme zélée. « Ces gens s'appliquent à inventer quelque chose de tout à fait original et, dans leur zèle à raffiner, ils se rendent ridicules. » (Lénine 1920) Le dirigeant révolutionnaire aurait sans doute eu les mêmes réactions aujourd'hui s'il avait eu affaire à certains discours et attitudes d'activistes « wokes ». Néanmoins, il n'aurait pas non plus rejeté en bloc la gauche intersectionnelle, laquelle permet de raffiner le cadre d'analyse de la lutte des classes en l'articulant à d'autres systèmes d'oppression. Le radicalisme rigide existait au début du 20^e siècle, tout comme dans les groupes révolutionnaires des années 1970, et il prend aussi un nouveau visage en mobilisant les armes théoriques de son temps. C'est pourquoi le radicalisme rigide version « woke » constitue peut-être la maladie infantile du progressisme au 21^e siècle.

L'hypothèse des Nouvelles Lumières

Une autre hypothèse que nous aimerions formuler est que l'émergence des nouvelles pensées critiques – qu'elles soient néo-marxistes, anarchistes, féministes, antiracistes, décroissancistes, intersectionnelles, véganes, queer ou décoloniales – s'inscrivent toutes au sein d'un mouvement historique plus large. Le phénomène des « Wokes », entendus ici comme l'ensemble de celles et ceux qui prennent conscience des multiples systèmes de domination et cherchent activement à les démanteler, tant dans l'ordre du discours qu'au niveau des institutions et des pratiques, se situe à la fois en continuité et en rupture avec le mouvement des Lumières du 18^e siècle.

Cela peut paraître curieux, car les réactions idéologiques les plus fortes face à la montée des Wokes se réclament justement de l'héritage des Lumières, du républicanisme, de la laïcité, de la modernité et de l'universalisme. Une ritournelle bien connue martèle que la pensée républicaine et universaliste serait profondément incompatible avec les tendances particularistes, « communautaristes », « postmodernes », « indigénistes », « identitaires » et autres étiquettes négatives de la mouvance woke. L'une viserait l'universel, l'égalité pour tous, alors que l'autre militerait d'abord pour la reconnaissance d'identités particulières, amenant une « dictature des minorités », effritant la nation, les acquis de la modernité et la cohésion sociale. La gauche anti-woke (version *L'Aut'gauche*² ou *Printemps républicain*³) tout comme la droite populiste partagent cette rhétorique.

Or, un examen plus attentif du phénomène « woke » et des nouvelles théories critiques permet de jeter un regard tout autre sur la question. En mettant l'accent sur les dimensions fécondes de ce mouvement plutôt que sur les dérives sectaires du radicalisme rigide, il est possible d'identifier des points de connexion inédits avec le mouvement des Lumières. Comme l'Histoire ne se répète jamais à l'identique, il faut donc identifier les similarités et les différences entre ces deux époques afin de mieux faire ressortir la spécificité des Nouvelles Lumières qui bouleversent différentes dimensions de la société actuelle.

Qu'est-ce que les Lumières? Il s'agit d'abord d'un mouvement philosophique, culturel, littéraire et scientifique émergeant au 18^e siècle et atteignant son apogée lors de la Révolution française de 1789. Ce mouvement fit la promotion de multiples idées et valeurs comme le rationalisme, l'individualisme, le libéralisme et la tolérance, et critiqua vigoureusement l'obscurantisme, l'autorité de l'Église, l'absolutisme et la monarchie. S'opposant à diverses formes d'oppression religieuses et politiques, les adeptes de ce mouvement, qui étaient pour la plupart des élites éduquées (philosophes, littéraires, scientifiques, etc.) croyaient fortement à l'idée du progrès sur le plan moral, technologique, économique et culturel. Combattant fortement les superstitions, pratiques et traditions héritées des siècles passés, les Lumières se réunissaient dans les salons, académies et autres espaces publics à l'abri des puissances

2 Réseau citoyen à prétention politique lancé par un manifeste publié en janvier 2018 par Roméo Bouchard et Louis Favreau. <https://lautjournal.info/20180122/lautgauche>

3 Mouvement politique créé en France en février 2016 pour défendre la laïcité et la montée de l'islamisme politique. <https://www.printempsrepublicain.fr>

établies, afin de développer une pensée critique visant à créer une « société rationnelle » basée sur les principes de liberté, d'égalité et de fraternité. Loin de se limiter à la France, l'esprit des Lumières pris forme simultanément dans le monde anglais et écossais (*Enlightenment*) et en Allemagne (*Aufklärung*).

Dans son célèbre essai *Qu'est-ce que les Lumières?*, Emmanuel Kant résume le mouvement de la façon suivante :

Les Lumières c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. Sapere aude! Aie le courage de te servir de ton propre entendement! Telle est la devise des Lumières. (Kant 1784, 43).

L'idée centrale des Lumières réside dans le principe d'autonomie, soit le fait de se donner à soi-même sa propre loi sous la conduite de sa raison, mobilisant la connaissance comme facteur d'émancipation. La loi ne doit plus reposer sur la coutume ou la tradition, mais être justifiée rationnellement ou rejetée comme arbitraire. Cette lutte contre l'irrationnel s'accompagne du désir de construire une société juste basée sur le contrat social, c'est-à-dire une entente rationnelle entre citoyens considérés comme fondamentalement libres et égaux. La critique de l'organisation sociale du 18^e siècle découle d'abord de cette exigence aigüe de rationalité, laquelle devient synonyme d'esprit critique face aux pouvoirs établis qui sont incapables de passer l'épreuve de la justification rationnelle.

Une étrange similarité

De nos jours, un mouvement multidimensionnel, issu de différentes luttes pour la justice sociale, semble prolonger cette même aspiration à la liberté et à la construction d'une société débarrassée de ses préjugés. La thèse de Bock-Côté, selon laquelle la pensée woke réactualiserait la dynamique égalitariste au cœur de la modernité, n'est peut-être pas dénuée de réalité. Le thème de la tolérance s'incarne aujourd'hui dans la promotion de la diversité et de la différence. Le libéralisme favorisant l'épanouissement de soi, la possibilité de faire ses propres choix et de disposer librement de son corps se renouvelle sous les impulsions du féminisme, des mouvements trans et non-binaires. Si le rationalisme dans sa forme brute n'est pas directement repris par les Wokes, la promotion de la « rationalité critique » comme alpha et oméga de l'interprétation du monde social constitue le socle de ce mouvement.

La croyance viscérale dans le progrès moral constitue aussi le cœur des luttes contemporaines contre les discriminations, les violences sexuelles, l'exploitation du travail humain, des animaux et des écosystèmes. Les luttes contre les oppressions religieuses et politiques sont aujourd'hui moins centrées sur le pouvoir de l'Église ou du Roi, que sur les pouvoirs idéologiques de la culture dominante et des systèmes politiques non-inclusifs et pseudo-démocratiques. Combattant fortement les préjugés, pratiques et traditions hérités des siècles passés, la Raison critique vise maintenant à favoriser des

interactions humaines, des espaces et des institutions basées sur le Consentement, nouvelle mouture sans cesse actualisée du contrat social. Les « salons » où les philosophes pouvaient discuter en toute liberté à l'abri des pouvoirs dominants ont laissé place aux « safe spaces », communautés en ligne, réseaux militants et revues spécialisées qui nourrissent de nouveaux contre-publics subalternes. Le mouvement woke prend forme dans les pointes les plus avancées du savoir et du monde universitaire, d'où les frictions sur les campus, les débats sur la liberté académique et autres champs disciplinaires qui deviennent de véritables terrains de luttes.

Le wokisme ne se limite pas au champ militant, mais s'empare aussi des champs médiatique, politique, économique, littéraire et scientifique. Pensons aux nouveaux partis de gauche qui adoptent des postures féministes, antiracistes et/ou décoloniales, ou aux partis libéraux-centristes qui épousent facilement la rhétorique de l'inclusion. Pensons à la critique renouvelée du capitalisme, mais aussi aux pratiques d'équité, diversité et inclusion (EDI) dans les petites, moyennes et grandes entreprises ainsi que dans les administrations publiques. Pensons au développement des médias alternatifs et au déplacement des lignes d'acceptabilité sociale dans les médias traditionnels. Pensons à toute la littérature et aux arts où s'incarne les thématiques « woke » : poèmes, romans, zines, performances artistiques, photographies, films indépendants ou méga-productions hollywoodiennes qui expriment mille et une facettes de cette « nouvelle sensibilité », de façon plus ou moins radicale ou superficielle.

Il s'agit ni plus ni moins d'une révolution culturelle et philosophique, laquelle ne s'est pas encore concrétisée sous la forme d'une révolution politique et économique. Aujourd'hui, un penseur comme Kant habitant aux États-Unis aurait sans doute affirmé : « *Stay woke!* Les luttes pour la justice sociale et l'égalité raciale, c'est la sortie des humains de l'état d'oppression dont ils sont eux-mêmes responsables. *Stay woke!* Aie le courage de te servir de ta propre raison et ton expérience située pour te libérer. Telle est la devise des Wokes. »

Une guerre entre les deux Lumières

Bien sûr, plusieurs remarqueront une différence notable entre l'esprit des Lumières du 18^e siècle et les Nouvelles Lumières du 21^e siècle. Les premières adhéraient à une certaine idée du Progrès, à la liberté économique basée sur la Propriété, et à la supériorité de la Science sur d'autres formes de savoirs et formes de vie considérées comme « arriérées ». Les nouvelles pensées critiques, issues des courants poststructuralistes, du *black feminism* et des philosophies postcoloniales ont mis en évidence que cette vision du monde était largement eurocentrique, évolutionniste, patriarcale, capitaliste et coloniale. Les Nouvelles Lumières ne viennent pas seulement du Vieux Continent, mais de féministes afro-américaines, de communautés autochtones du Canada et d'Amérique latine, de philosophes indiens et africains. Une très large partie de la « pensée woke » vise à attaquer les prémisses et préjugés de la raison occidentale, laquelle se réfracte dans d'innombrables sphères d'activité au niveau économique, politique, juridique, artistique et culturel.

Les Lumières traditionnelles se sont bien accommodées de l'esclavage en Afrique et dans le « Nouveau monde », de l'absence du droit de vote des femmes, et d'une idée de la maîtrise rationnelle de la nature qui justifiait l'exploitation éhontée du vivant. C'est là l'un des premiers points de divergence qui alimente la guerre entre les anciennes Lumières et les nouvelles : les Lumières occidentales et bourgeoises du 18^e siècle sont aujourd'hui perçues comme une tradition arbitraire et une orthodoxie à déconstruire, au même titre que l'Église d'autrefois. Le prétendu universalisme des premières Lumières ne reflétait en réalité que la perspective particulière et les intérêts d'hommes blancs, européens, éduqués et moyennement aisés qui cherchaient à construire un « monde rationnel » qui reproduirait *in fine* leurs privilèges sous couvert de liberté, d'égalité et de fraternité. Le slogan « décider entre hommes en Occident » exprimerait bien cette pseudo-universalité des Lumières. Or, cela signifie-t-il que les Nouvelles Lumières et les Wokes seraient foncièrement hostiles à toute forme d'universalisme ? Rien n'est moins sûr, et la question reste ouverte.

Conclusion

S'il est vrai que certaines interprétations postmodernes et relativistes proches des *identity politics* pointent vers un rejet pur et simple de l'universalisme, plusieurs figures des Nouvelles Lumières adhèrent plutôt à une forme alternative d'« universalisme », débarrassée des préjugés de la modernité occidentale, capitaliste, patriarcale et coloniale. Frantz Fanon et Aimé Césaire rejetaient déjà l'universalisme abstrait du républicanisme français s'accommodant bien du système colonial, embrassant plutôt une forme d'« universalisme radical » ou « décolonisateur ». Le philosophe Massimiliano Tomba parle de son côté d'un « universel insurgent » qui renvoie à une contre-histoire de la modernité, associée à la révolution haïtienne, la Commune de Paris, la révolution russe, la révolution espagnole de 1936, ou la révolte zapatiste d'aujourd'hui. Plusieurs courants postcoloniaux et décoloniaux parlent d'un universalisme critique, d'universels (au pluriel), de pluriversels, etc.

Dans tous les cas, une ligne commune revient : il s'agit de critiquer l'idée qu'une tradition particulière (européenne, américaine ou occidentale) aurait le monopole de l'universel et définirait donc une forme dominante de société juste, de modèle civilisationnel ou de conception de la vie bonne à laquelle toutes les communautés et peuples du monde devraient se conformer. Cet éclatement, pluralisation ou décentrement de l'universel, qui est moins un rejet qu'une réactualisation critique du projet universaliste, représente la marque distinctive des Nouvelles Lumières qui prolonge et dépasse à la fois le mouvement critique du 18^e siècle. Des auteur-e-s comme Mame-Fatou Niang, Alain Policar et Julien Suaudeau ont récemment publié des ouvrages montrant « comment l'idéal universaliste a été détourné pour préserver des hiérarchies sociales, mais mérite encore d'être poursuivi » (Escola 2022), en rappelant ici que l'universel n'est pas un fait accompli, mais une tâche à réaliser.

Une nouvelle conception de la « raison » émerge, rejetant certaines rigidités de la raison objectiviste, positiviste, naturaliste, eurocentrique et bourgeoise des vieilles Lumières. Au lieu de critiquer l'ordre établi à partir d'une conception monolithique de la Raison, les Nouvelles Lumières proposent une

auto-critique de la raison, permettant de critiquer les préjugés sociaux enfouis dans celle-ci. Par le fait même, elle ne rejette pas en bloc la rationalité au profit d'une posture subjectiviste, émotionnelle et/ou narcissique. Elle propose une conception alternative de la rationalité comme dialogue et processus, une raison incarnée, enchâssée dans l'expérience située, les relations sociales, l'histoire, le territoire et le vivant, qui émerge progressivement comme socle de la critique de l'ordre social dominant. Les Nouvelles Lumières pourront-elles créer un ordre nouveau? Peut-être, à condition d'éviter le sectarisme du radicalisme rigide et ses « errances wokistes ».

Note biographique :

Jonathan Durand Folco est professeur adjoint à l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère à l'Université Saint-Paul, Ottawa. Ses travaux de recherche portent sur la démocratie participative, la politique municipale, les communs et la transition écologique. Il est l'auteur du livre *À nous la ville! Traité de municipalisme* (Écosociété, 2017), co-auteur du *Manuel pour changer le monde* (Lux, 2020) et a dirigé l'ouvrage *Montréal en chantier : les défis d'une métropole pour le XXI^e siècle* (Écosociété, 2021).

Références :

Bergman, Carla et Nick Montgomery. 2018. « The stifling air of rigid radicalism », *Joyful Militancy*, 3 juin. En ligne : <https://joyfulmilitancy.com/2018/06/03/the-stifling-air-of-rigid-radicalism/> (Page consultée le 06 juin 2022). Traduction française disponible sur : <https://organisez-vous.org/defaire-le-radicalisme-rigide/>

Bock-Côté, Mathieu. 2021. « Réflexions sur le wokisme », *Le Journal de Montréal*, 24 juillet. En ligne : <https://www.journaldemontreal.com/2021/07/24/reflexions-sur-le-wokisme> (Page consultée le 06 juin 2022).

Crête, Mylène. 2021. « Conflit à Québec solidaire : le collectif antiraciste et décolonial blâmée », *Le Devoir*, 16 mai. En ligne : <https://www.ledevoir.com/politique/quebec/601739/conflit-a-quebec-solidaire-manon-masse-confiante> (Page consultée le 06 juin 2022).

Escola, Fabien. 2022. « Sauver l'universalisme, malgré ses dévoiements », *Mediapart*, 18 février. En ligne : <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/180222/sauver-l-universalisme-malgre-ses-devoiements> (Page consultée le 06 juin 2022).

Kant, Emmanuel. 1991 [1784]. *Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières?*. Paris : Flammarion.

Lénine, Vladimir Ilitch. 1920. *La maladie infantile du communisme. Le gauchisme*, Marxists Internet Archive. En ligne : <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1920/04/g5.htm> (Page consultée le 06 juin 2022).

Pilon-Larose, Hugo. 2021. « Mais qu'est-ce qu'un woke, finalement? », *La Presse*, 17 septembre. En ligne : <https://www.lapresse.ca/actualites/politique/2021-09-17/debat-entre-legault-et-nadeau-dubois/mais-qu-est-ce-qu-un-woke-finalement.php> (Page consultée le 06 juin 2022).

Wokisme : l'excès de vertu n'est pas une vertu

Par Rachad Antonius

Je voudrais proposer ici une réflexion critique sur les limites de la dimension émancipatrice de ce qu'on appelle le « wokisme », limites qui découlent de *certaines* des méthodes, des procédures analytiques et des moyens employés par ses partisans. Mon propos vise à analyser les postures, les raisonnements, les glissements de sens qui finissent par être contre-productifs dans les luttes pour la justice sociale, et dont le résultat final a été de rendre suspecte, aux yeux de personnes se situant dans un large éventail politique, toute entreprise qui se réclame du « wokisme ». Mais pourquoi donc ?

Il y a deux perspectives principales qui sont critiques du wokisme. La première, que j'adopte, se situe en appui aux luttes pour la justice sociale, et elle est globalement de gauche, mais elle est critique de l'usage inadéquat de certaines accusations de « racisme » ou de « transphobie », surtout lorsqu'elles sont accompagnées d'actions pour « faire taire ».

La deuxième perspective est celle des groupes hégémoniques, qui voient d'un mauvais œil la contestation de l'ordre établi. Ils vont alors se saisir de chaque dérapage pour accentuer son danger. Et leur critique sera d'autant plus efficace que les dérapages se multiplient. Cette situation permet, en retour, un discours démagogique, en provenance de la gauche, qui associe toute critique des dérapages associés à la posture « woke » à une posture de droite et à une « panique morale ». Les promoteurs de ce discours démagogique estiment alors qu'ils ont l'autorité morale de faire taire, au nom de la vertu inclusive. En conséquence, cette partie de la gauche peut devenir elle aussi une menace à la liberté d'expression.

Dans cette logique, il est arrivé que plusieurs institutions d'enseignement, ou encore de grandes institutions médiatiques regardent ces excès d'un œil favorable, pour diverses raisons qui méritent une analyse séparée. Quand Verushka Lieutenant-Duval (dorénavant VLD), qui se positionne en faveur des luttes pour l'égalité, se fait traiter de raciste par *une* de ses étudiantes parce qu'elle a utilisé le fameux « mot en N » pour illustrer des stratégies de retournement du stigmaté, que les réseaux sociaux s'enflamment et l'agressent en se fondant sur de fausses informations, il y a là un dérapage qui ne sert pas la cause des luttes pour la justice sociale. Mais ceci en soi n'est pas trop préoccupant : il y a une longue tradition de radicalisation des luttes étudiantes pour la justice sociale. On ne peut pas reprocher à des jeunes de 19 ans de faire ce qu'on fait souvent à leur âge : contester, y compris en commettant des excès. Le problème survient quand l'institution, sous couvert d'appui aux luttes pour la justice sociale, appuie des actions de censure, et valide, à tort, les accusations de racisme contre l'enseignante avant d'avoir examiné adéquatement si ces accusations tiennent la route. Le problème s'accroît quand des universitaires se mettent de la partie et traitent de racistes ceux et celles qui demandent que justice soit faite.

Voilà pourquoi il est urgent que les forces contestataires de l'ordre dominant restent critiques et vigilantes face aux dérapages qui discréditent leurs luttes.

Origine du terme « woke »

Le terme trouve son origine dans les luttes contemporaines pour la justice sociale aux États-Unis. Être « woke » (éveillé en *slang* afro-américain) c'est : a) être conscient des injustices sociales, surtout fondées sur la « race », et surtout quand elles sont masquées par un discours dominant qui se veut universaliste, et encore plus quand on les subit soi-même, et b) en fonction de cette prise de conscience, prendre position contre une hégémonie culturelle des dominants en développant les outils conceptuels contre-hégémoniques, et en menant des actions pour la contester.

Depuis que les *Cultural Studies* ont ouvert la voie au dépassement des analyses marxistes classiques centrées sur l'économie, les mouvements qui luttent pour la justice sociale aux États-Unis et ailleurs ont développé des perspectives qui font une large place à la culture et aux représentations hégémoniques dans la reproduction des inégalités, représentations qu'il faut, dans cette approche, absolument remettre en question pour ouvrir des perspectives de luttes libératrices plus radicales. C'est dans ce sens, par exemple, que la *Critical Race Theory* vise à rendre visibles les logiques raciales qui ne disent pas leur nom et qui se déguisent en postures universalistes. D'autres paradigmes avoisinants ont éclairé les luttes contre la domination : la critique de l'Orientalisme inaugurée par Edward Saïd, puis les études subalternes, postcoloniales et décoloniales ont constitué des outils conceptuels précieux. Il s'agissait surtout d'inverser le regard, de déconstruire les présupposés qui plaçaient les dominants dans une posture morale supérieure ainsi que les concepts qui sous-tendaient ces présupposés. « *Looking White People in the Eye* », titre d'un livre phare de Sherene Razack, symbolisait la démarche qui a accompagné la consolidation, à partir des années 1990, d'un courant qui avait des racines plus anciennes et qui s'est développé en paradigme majeur : les études sur la blancheur.

Dans ce contexte, le terme « woke » a désigné une posture d'éveil, de prise de conscience des injustices raciales qui, fondées surtout sur des facteurs économiques, s'expriment aussi par le regard posé sur les subalternes à partir d'une position de privilège des groupes dominants, largement européens, donc classés « blancs ». Si ce regard des dominants sur les dominés exprime des inégalités économiques et un accès différentiel au pouvoir social, au prestige, aux privilèges et à une posture de supériorité dans les interactions quotidiennes, il permet aussi de les reproduire. Ce sont les *Cultural studies* qui ont montré comment ce regard contribue à la reproduction des inégalités économiques, surtout dans leur dimension raciale.

C'est la posture militante inspirée de ces conceptions qui en est venue à caractériser ce qu'on a désigné par une posture woke. S'appuyant sur un certain nombre de théories dites « critiques » par leurs partisans, la posture woke a tiré son attrait et son efficacité, et donc son sens positif, de la capacité

d'identifier et de nommer des rapports de pouvoir qui s'expriment et qui sont reproduits dans et par le discours.

Surenchère et déni

Or, pour diverses raisons, les postures wokes ont fini par donner lieu à des surenchères et à des dérapages qui les ont discréditées et qui sont responsables de l'usage péjoratif du terme « woke », et pas seulement aux yeux de la droite. Une partie de la gauche estime qu'il n'y a rien là, qu'il ne s'agit que d'une « panique morale » de la droite qui voit d'un mauvais œil la contestation de ses privilèges. C'est du moins le point de vue qui a été exprimé par une quarantaine d'universitaires, estimant que l'affaire Lieutenant-Duval avait été largement exagérée par la diffusion disproportionnée sur les grands médias (Collectif 2021).

Nous estimons, bien au contraire, qu'il y a un problème sérieux, même s'il n'est pas existentiel. Il n'est pas dit qu'il ne faut identifier un problème et établir des balises que si le problème est mortel. Il ne l'est pas, mais il faut le nommer et identifier les effets négatifs des approches wokes sur les luttes pour la justice sociale. Le fait que la droite veuille exploiter les dérapages découlant des postures wokes ne signifie pas que de tels dérapages n'existent pas. Les conséquences de ce phénomène sont bien plus étendues et pernicieuses que ne veulent l'admettre ceux et celles qui sont dans le déni.

Cette posture de déni étant plutôt généralisée au sein de la gauche militante, il est peut-être utile de commencer par la déconstruire d'abord en soulignant la signification de l'affaire Lieutenant-Duval, puis en montrant qu'elle est loin d'être la seule affaire de ce type.

Affaire Lieutenant-Duval

L'importance de l'affaire VLD ne résulte pas d'une répétition en boucle dans les grands médias, mais elle découle plutôt des dynamiques qui ont été mises au jour par cette affaire. Rappelons que dans un cours qu'elle dispensait, Mme Lieutenant-Duval avait utilisé le fameux « mot en N », dans une visée pédagogique, pour illustrer le concept de « resignification subversive ». Suite à la plainte d'une étudiante, un mouvement de protestation a vite pris des proportions inattendues. Le cours lui a alors été retiré, sans qu'on lui demande sa version des faits. La haute direction de cette université prestigieuse a endossé des postures injustes et discriminatoires, apparemment au nom d'une supposée vertu inclusive. Les collègues de VLD qui ont voulu prendre sa défense ont été insultés, agressés et menacés, et de nombreux autres collègues ont appuyé ces moyens de pression, traitant les premiers de racistes. Que ceux et celles qui en doutent prennent la peine de lire son témoignage, ainsi que ceux des collègues agressés, dans l'ouvrage collectif *Libertés malmenées* (Gilbert, Prévot et Tellier 2022). On peut y voir comment la « microagression » supposée attribuée par le recteur Frémont à Mme Lieutenant-Duval a

justifié, aux yeux de nombreux collègues universitaires, des macro-agressions bien réelles contre tous ceux et celles qui ont dénoncé les accusations injustes dont elle a fait l'objet.

On aurait tort d'écarter ce cas comme un fait isolé, qui donnerait l'impression d'être important simplement par sa répétition *ad infinitum* dans les grands médias. Tant par le traitement dont il a fait l'objet par l'ensemble de la haute direction d'une institution prestigieuse, que par les réactions haineuses qu'il a suscitées, ce cas est révélateur d'un malaise profond qu'on ne peut pas se permettre de rejeter du revers de la main.

De nombreuses autres affaires de ce type ont eu lieu. Plusieurs ont été mentionnées dans l'ouvrage cité (Gilbert, Prévot et Tellier 2022, 35 et suivantes). J'ai moi-même été le témoin indirect de trois histoires similaires à l'UQAM, et j'ai pu interroger les premiers concernés. Ces incidents et de nombreux autres n'ont pas été médiatisés soit parce qu'il s'agissait d'affaires plus locales et de moindre importance, ou que leurs victimes ne souhaitaient pas affronter le dénigrement et les insultes dont VLD et ses collègues ont fait l'objet.

Ces histoires ne concernent pas seulement la liberté universitaire. Rappelons qu'une personne qui se dit « femme trans », mais qui a les muscles et l'ossature d'un homme a été autorisée par une instance sportive supérieure à compétitionner avec des femmes, améliorant soudainement sa position relative dans le classement des athlètes en natation, et que les personnes qui ne trouvaient pas cela équitable ont été traitées de « transphobes », tout comme l'a été J.K. Rowling dans d'autres circonstances. Les personnes trans ont droit au respect de leur dignité et à la reconnaissance de leur identité, telles qu'iels la ressentent profondément dans leur être. Mais cette reconnaissance signifie-t-elle que, dans une activité où l'anatomie joue un rôle majeur comme la natation, une personne ayant un corps d'homme doit pouvoir compétitionner avec des personnes ayant des corps de femmes? Cette histoire illustre parfaitement les dérapages dont nous parlons. La densité des os et le volume des muscles ne sont pas des constructions sociales, et leurs moyennes diffèrent de façon significative en fonction du sexe anatomique. Un système sportif qui n'en tiendrait pas compte et qui n'aurait qu'une seule catégorie de compétitions se rendrait coupable de discrimination systémique.

Glissements de sens et limites de validité

Mais comment expliquer ces dérapages? Et qu'est-ce qui constitue un dérapage ou une surenchère injustifiée? Il est risqué de proposer des explications avant d'avoir fait le tour du phénomène, mais je crois pouvoir identifier certains des processus qui ont mené à ces prises de position, la *logique interne* qui les a permises et qui se fonde sur des concepts et des paradigmes qui ont été sollicités *en dehors de leur domaine de validité*.

J'ai essayé d'identifier, dans des publications récentes (Antonius et Baillargeon 2021; Antonius 2021) deux aspects de ces dérapages, dans lesquels : a) la posture morale remplace souvent la posture analytique, et b) les concepts (racisme et phobies diverses) sont étirés bien au-delà de leurs limites de validité. Cela a pour conséquence que des personnes, qui se sentent à tort ou à raison atteintes dans leur dignité, se sentent le droit de vouloir faire taire les discours qu'elles jugent agressants, autorisant du coup des actions injustifiées de censure. C'est cela qui m'amène à affirmer que la posture woke, au départ libératrice, est devenue contre-productive dans les luttes pour la justice sociale.

Un des aspects fondamentaux de la logique qui a permis ces dérapages est le suivant. Pour pouvoir mettre sur pied un mouvement populaire qui vise à combattre les inégalités, il faut des principes mobilisateurs. L'un des plus fondamentaux consiste à résister aux sirènes de « l'égalité supposée » et prendre conscience du fait que le statut de défavorisation ou de marginalisation dans lequel une personne se trouve n'est pas surtout dû à ses particularités, mais que ce statut a une dimension systémique.

Aux États-Unis, le clivage étant surtout racial, c'est au racisme que s'appliquait avant tout cet aspect systémique. La traite esclavagiste et l'exploitation de ses victimes ont été fondamentales dans l'histoire de l'accumulation capitaliste américaine, et les clivages raciaux continuent de structurer la société étatsunienne. Le racisme systémique est donc devenu un élément fondamental dans les mots d'ordre autour desquels les mobilisations pour l'égalité se faisaient. En conséquence, ce sont ceux et celles qui bénéficiaient du statut de « blanc » qui se sont trouvés à jouer le rôle de classe dominante. L'aspect systémique et structurant des facteurs proprement économiques de production des inégalités a été subordonné, dans certaines analyses, aux dimensions raciales, même si on reconnaissait l'importance de la notion de « classe » (Lilla 2018). Il ne s'agit pas ici de nier les corrélations qui sont observées entre les inégalités de race et de classe, mais de remettre en question la réduction des inégalités à leur dimension raciale, et l'essentialisation des groupes concernés par ces rapports.

Le ver est dans le fruit

Un petit ver se glissait donc dans le fruit, qui allait muer avec le temps et devenir une énorme chenille : la prise de conscience de l'aspect systémique du statut de victime allait devenir une obsession pour la victimisation, elle-même fondée sur l'identité plutôt que sur le privilège réel. La posture « d'éveil » qui permettait de renverser le regard permettait aussi d'étendre les statuts de privilégié et de victime bien au-delà de leurs limites de validité. Dans cette perspective, le lien entre *privilège* et *identité* est subrepticement passé du statut de corrélation, résultant de continuités historiques et de la force d'inertie des systèmes, à celui de *principe organisateur*. C'est ainsi que le statut de victime s'est mis à coïncider avec des frontières identitaires, ignorant tant les processus créateurs d'inégalités *au sein* des divers groupes identitaires, que les processus qui déconstruisaient les clivages identitaires *au sein* des strates sociales constituées par les individus qui bénéficient des privilèges réels.

Mais d'autres tendances existent aussi aux États-Unis. J'avais retenu du passage à l'UQAM, il y a quelques années, de l'avocate et militante antiraciste Maya Wiley¹, l'idée selon laquelle les facteurs qui reproduisent présentement les inégalités au sein de la majorité blanche sont amplifiés dans le cas des Afro-américains, reproduisant et exacerbant du coup leur marginalisation, et s'ajoutant aux processus qui découlent du racisme proprement dit. Il faut donc agir simultanément sur les processus clivants au sein de la majorité blanche et sur les clivages qui reproduisent l'ordre racialisé dominant chez nos voisins du Sud, si on veut faire une lutte efficace à toutes les inégalités.

Mais c'est surtout la première tendance qui a été importée dans l'aire canadienne en provenance du territoire yankee, et qui a servi à poser des diagnostics sur la reproduction des inégalités systémiques. Dans les pays subalternes de l'Empire US, les élites politiques et économiques adoptent les solutions néolibérales parce qu'elles font leur affaire, et elles les présentent comme étant utiles pour le bien commun. Parallèlement, les groupes progressistes canadiens qui contestent l'ordre établi ont adopté eux aussi les visions proposées par les courants antiracistes étatsuniens, et ont transposé au cas canadien les analyses sur l'effet structurant de la traite esclavagiste. Un empire est un empire... C'est ainsi que des diagnostics posés aux États-Unis sur la reproduction des inégalités ont été importés ici, contaminant les analyses que l'on pouvait faire sur la dimension identitaire des positions de privilège ou de marginalisation, et suscitant des controverses autour d'un certain nombre de questions où l'aspect identitaire intervenait.

Genre, racisme, islamophobie

Ces controverses se sont cristallisées principalement autour de trois questions : la question du genre, la question du racisme et en particulier celle de l'usage du « mot en N », et celle de l'islamophobie. Sur chacune de ces questions, un clivage sépare une gauche idéologique qui se pose en référence, d'une gauche moins dogmatique, qui souscrit à une posture d'appui à la justice sociale et à la contestation de l'ordre dominant, mais qui se distancie des courants les plus audibles et les plus présents dans les organisations de gauche².

Les débats autour du wokisme traversent ces trois questions et permettent d'identifier les principes sous-jacents autour desquels les controverses se développent. Les pratiques polémiques et idéologiques de ceux et celles qui se revendiquent du wokisme rendent ce terme plutôt inopérant au niveau analytique. Pour chacune de ces questions, une posture au départ solide dérape, car elle étire des concepts et des théories au-delà de leurs limites de validité.

1 Aujourd'hui l'une des candidates de gauche à la mairie de New-York.

2 Il va sans dire que le terme « gauche » mérite clarification. Certains définiront le terme de façon dogmatique et déclareront comme n'étant pas de gauche ceux et celles qui ne pensent pas comme eux. Nous employons le mot « gauche » ici dans un sens large : les personnes qui veulent un ordre social plus juste, plus inclusif, qui ne reproduise pas les processus créateurs d'inégalités et de racisme, et qui travaillent à changer la situation ou qui sont solidaires des mouvements qui luttent contre l'ordre existant. Les valeurs et les postures normatives qui découlent de ce positionnement général font l'objet de débats, dont celui qui sous-tend la présente discussion.

Le privilège inconscient de la blancheur

Pour des militantes comme Robin Diangelo (2020) qu'il n'est plus nécessaire de présenter ici, il fallait faire réaliser aux dominants, c'est-à-dire les Blancs, non seulement qu'ils avaient des privilèges, mais qu'ils avaient souvent intériorisé, sans en être conscients, des conceptions du monde qui permettaient à ces privilèges d'être reproduits. Et que même en ne faisant pas partie de la classe dominante, mais en étant associé à elle par la « race », on bénéficiait de privilèges qu'un solide examen de conscience devait permettre de reconnaître, pour pouvoir ensuite développer des pratiques inclusives.

Dans la pratique du discours antiraciste, la « blancheur » du pouvoir est passée du statut de corrélation historique, dont les effets se font toujours sentir à cause des continuités institutionnelles, à celui de *principe organisateur*. Ceci a eu pour conséquence de définir les groupes en présence, les clivages qui les opposent et les dynamiques de reproduction et de contestation du pouvoir avant tout en termes raciaux, amalgamant des groupes aux intérêts divergents, mais partageant une même couleur de peau, blanche, brune ou noire. Mais cette réduction de la place occupée dans la hiérarchie du pouvoir à la couleur de la peau s'est quand même faite avec une certaine subtilité. Les analyses fondées sur la blancheur incluent souvent des précisions sur le fait que la concordance entre blancheur et pouvoir n'est pas mécanique, et que s'il y a des subalternes qui font partie du pouvoir, ils sont *politiquement blancs*. Mais au niveau des luttes politiques sur le terrain, ces nuances sont vite oubliées et on dira aux Blancs, comme l'a fait le recteur Frémont de l'Université d'Ottawa et ancien Président de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ), qu'ils ne peuvent se prononcer sur ce qui constitue une microagression. Le statut de Blanc a été essentialisé dans son discours.

Ceci ne veut pas dire que le concept de blancheur et toutes les analyses qui viennent avec sont inutiles. Loin de là. Le paradigme de la blancheur éclaire des aspects importants des rapports de pouvoir dans les sociétés postcoloniales (Guillemette 2020). Ce que je veux questionner, c'est l'essentialisation de ce concept et son extension abusive, qui entraînent des conclusions bien plus fortes que ce qui en découle réellement.

La cancel culture : une menace sérieuse

La liberté d'expression en milieu universitaire se réalise par la possibilité d'exprimer des idées dans les termes et dans les contextes que l'on choisit. La menace à cette liberté prend des formes directes comme indirectes. Il est généralement clair, par exemple, que les universitaires qui appuient les droits du peuple palestinien subissent plusieurs types de pressions : des pressions pour les faire taire, leur exclusion des lieux de parole d'autorité, et la propagation de concepts qui enferment leurs discours dans la catégorie de « discours haineux ». Par exemple, la définition du terme antisémitisme proposée par l'Alliance internationale pour la mémoire de l'Holocauste (IHRA), adoptée par le Canada et par certaines provinces et municipalités, inclut l'antisionisme comme une forme d'antisémitisme et donc de racisme,

dans le but de délégitimer les discours critiques des politiques israéliennes. Les tentatives d'interdire les campagnes de boycott, désinvestissement et sanctions (BDS) ont été justifiées à de nombreuses reprises par l'allégation voulant que les étudiants juifs sur les campus se sentent personnellement blessés et atteints dans leur dignité quand Israël, auquel ils s'identifient, est ainsi visé et accusé d'être un État d'apartheid. Dans ce cas, la menace vient du « haut », c'est-à-dire des lieux de pouvoir.

Mais les pressions peuvent aussi venir de la base militante (généralement sur d'autres questions que celle de la Palestine, qui a tout de même un large appui au niveau populaire). S'il ne faut pas oublier l'énorme différentiel de pouvoir entre les deux sources de pressions, il n'en demeure pas moins que les méthodes de la *cancel culture* — ou « culture du bannissement » — exercent des pressions bien réelles.

La volonté de faire taire certains discours en les assimilant à des « phobies » (trans-, grosso-, homo-, islamo-, judéo-, etc.) et à des discours haineux s'exprime par des pressions diverses faites sur des enseignantes et des enseignants — même quand ce sont des personnes alliées — quand elles ou ils ne respectent pas les lignes idéologiques et conceptuelles tracées par les groupes militants les plus audibles.

Nous avons déjà évoqué le « mot en N ». Comment analyser son histoire, sa récupération subversive et ses connotations multiples (quelquefois positives), si on exerce des sanctions contre les enseignantes et les enseignants qui osent le prononcer? Comment comprendre la littérature de Dany Laferrière, de Léopold Senghor et de bien d'autres si on ne peut pas citer les mots qu'ils utilisent eux-mêmes? Comment analyser la posture du professeur Claude Dauphin qui a publié un texte intitulé « *Je suis nègre et fier de l'être* », sans pouvoir citer ce titre? Doit-on traiter de racistes les personnes qui pensent que, dans certaines circonstances, l'usage de ce terme est utile pour l'analyse des luttes pour l'égalité? Classer l'usage de ce terme comme relevant *toujours* d'une posture suprémaciste de droite est une erreur.

Mais ce type de pressions s'applique aussi à d'autres questions telles que celle de l'islamophobie, sur laquelle nous avons tenté de poser un regard critique (Antonius 2017). Mentionnons à titre d'illustration le cas de Nadia El-Mabrouk³, que beaucoup à gauche considèrent « islamophobe », autrement dit une « *self-hating Muslim* », de la même façon que les sionistes traitent de « *self-hating Jews* » les Juifs qui contestent les politiques israéliennes et qui appuient la lutte des Palestiniens.

3 Nadia El Mabrouk a publié plusieurs chroniques dans La Presse et elle s'est souvent exprimée dans les grands médias. À cause de ses opinions critiques, elle a été désinvitée à une conférence qu'elle devait donner lors d'un colloque syndical (Fortier 2019).

Des effets pervers pour la gauche

Les courants progressistes auraient tort à mes yeux d'être complaisants envers cette culture du bannissement ou de minimiser son importance. Les pressions qui en découlent peuvent avoir un effet paralysant, surtout au sein de la gauche. Elles ont déjà un effet négatif sur notre capacité collective d'analyser les enjeux des luttes pour l'égalité, car elles ne permettent pas la confrontation de différents points de vue, confrontation absolument nécessaire pour que le savoir progresse en sciences sociales et pour que le débat progresse dans le champ politique.

Ensuite, la défense de la liberté de penser, surtout en milieu universitaire, est une valeur essentielle de la gauche, car c'est un outil indispensable dans la lutte contre l'hégémonie de la droite. Abandonner ce principe entraîne une perte de crédibilité pour les courants qui ne s'opposent pas à la culture du bannissement et qui minimisent, ou appuient, les dérapages qui se font en son nom.

Enfin, c'est surtout la parole de gauche, et non celle de droite, qui est menacée par le « droit de faire taire » au nom du statut de victime offensée. Les voix de droite trouvent d'autres tribunes, avec plus de visibilité, et avec l'avantage moral d'avoir « résisté à la censure ». Les voix critiques au sein de la gauche n'ont pas ce même privilège et sont exclues de bien des conversations, au prétexte que ces voix ne sont pas « vraiment » de gauche⁴. Ce sont elles qui se retrouvent muselées quand elles veulent débattre de certaines orientations au sein de leur propre mouvance. Cette situation entrave la capacité de la gauche de réfléchir à des solutions égalitaires et progressistes à des problèmes bien réels, offrant à la droite le crédit de les nommer et donnant, du coup, un avantage aux solutions autoritaires ou excluantes que propose cette dernière.

Je conclurai cette prise de position en proposant que les luttes pour la contestation des discours hégémoniques gagnent à être faites en dehors du paradigme du wokisme. À mon humble avis, ce terme n'est plus récupérable, car ses promoteurs l'ont trop étroitement lié à des prises de position indéfendables du point de vue des luttes pour la justice sociale, et pas seulement aux yeux de la droite.

Note biographique :

Rachad Antonius est professeur associé à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

4 La publication de ce texte, qui va sans doute à contre-courant des autres textes de ce numéro, est un contre-exemple à cette tendance, et je remercie les codirecteurs de m'avoir invité à l'écrire alors qu'ils sont bien conscients de nos divergences. Mais je peux témoigner qu'il s'agit là d'une exception.

Références :

Antonius, Rachad. 2021. « La liberté universitaire est menacée, et pas seulement par la droite », *Relations*, (813) : 12. En ligne : cjf.qc.ca/revue-relations/publication/article/la-liberte-universitaire-est-menacee-et-pas-seulement-par-la-droite/ (Page consultée le 10 juillet 2022).

Antonius, Rachad. 2017. « Islamophobie : regards critiques sur l'usage du concept ». Conférence présentée au Colloque international « Interculturalité, communication et migrations transnationales », IXe Forum de Migrations, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 16-20 octobre. En ligne : classiques.uqac.ca/contemporains/antonius_rachad/Islamophobie_regards_critique/Islamophobie_regards_critique_texte.html (Page consultée le 10 juillet 2022).

Antonius, Rachad et Normand Baillargeon (Dir). 2021. *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Collectif. 2021. « Rapport de la Commission sur la liberté universitaire : un cas exemplaire de panique morale », *Pivot*, 22 décembre. En ligne : pivot.quebec/2021/12/22/rapport-de-la-commission-sur-la-liberte-universitaire-un-cas-exemplaire-de-panique-morale/ (Page consultée le 10 juillet 2022).

Diangelo, Robin. 2020. *Fragilité blanche : ce racisme que les blancs ne voient pas*. Paris : Les Arènes.

Fortier, Marco. 2019. « La professeure El-Mabrouk refuse d'aller au colloque de l'Alliance », *Le Devoir*, 30 janvier. En ligne : ledevoir.com/societe/education/546634/la-professeure-el-mabrouk-n-ira-pas-au-colloque-de-l-alliance (Page consultée le 10 juillet 2022).

Gilbert, Anne, Maxime Prévost et Geneviève Tellier (Dir.). 2022. *Libertés malmenées. Chronique d'une année trouble à l'Université d'Ottawa*. Montréal : Leméac.

Guillemette, Mélissa. 2020. « Whiteness studies : ces travaux qui exposent le privilège des Blancs », *Québec Science*, 13 novembre. En ligne : <https://www.quebecscience.qc.ca/societe/whiteness-studies/> (Page consultée le 10 juillet 2022).

Lilla, Mark. 2018. *La gauche identitaire : l'Amérique en miettes*. Paris : Stock.

SECTION II
Poésie / Création

quelques guêpes

Par **Anne-Marie Desmeules**

nous nous reposons sans dormir
au cœur gélatineux d'une nouvelle rivière
que vois-tu au sommet de cette échelle ?
arrives-tu à décoder l'intention
des volutes de pollen ?
qu'entends-tu de leur phrasé vert pomme
alors qu'elles flottent à regret vers l'aval ?
ressens-tu toi aussi leur désir contraint
de végétaliser chacune de ces berges ?
vois-tu la matière obsessionnelle
ramifier ses tentacules entre toutes choses ?
questionne-t-elle la culture
où nous proliférons en élevages d'angoisse
au risque de sombrer dans le sommeil
sans possibilité de reprendre pied ?

Note biographique

Anne-Marie Desmeules habite Lévis, où elle se consacre à un doctorat en études littéraires à l'Université Laval. Elle est l'auteur des livres de poèmes *Envies* (à paraître), *Nature morte au couteau*, *Le tendon et l'os* (Prix du Gouverneur général et Prix des libraires) et *Cette personne très laide qui s'endort dans mes bras*. Elle mène depuis 2013 différents projets de spectacles littéraires et musicaux.

Apatride

Par Florence Noël

le poète chante de biais dans
la tempête sa bouche
s'enflamme de vent
tiède et le pied
timide
trébuche
d'une écorchure il tire
le parchemin pour ses chimères et
Dieu Lui-même l'écoute et baisse le son
des grands désordres tectoniques ou militaires

mais rien n'y fait
le pied enflé le poète
court à nos pertes court
à nos pertes court
tout empâté d'une tendresse
apatride

Note biographique

Belge, née en 1973, **Florence Noël** a une formation en histoire, en orientalisme, en théologie et en didactique. Elle est actuellement enseignante dans le secondaire après avoir exercé des métiers dans les Nouvelles Technologies de l'Information et dans la Gestion électronique documentaire.

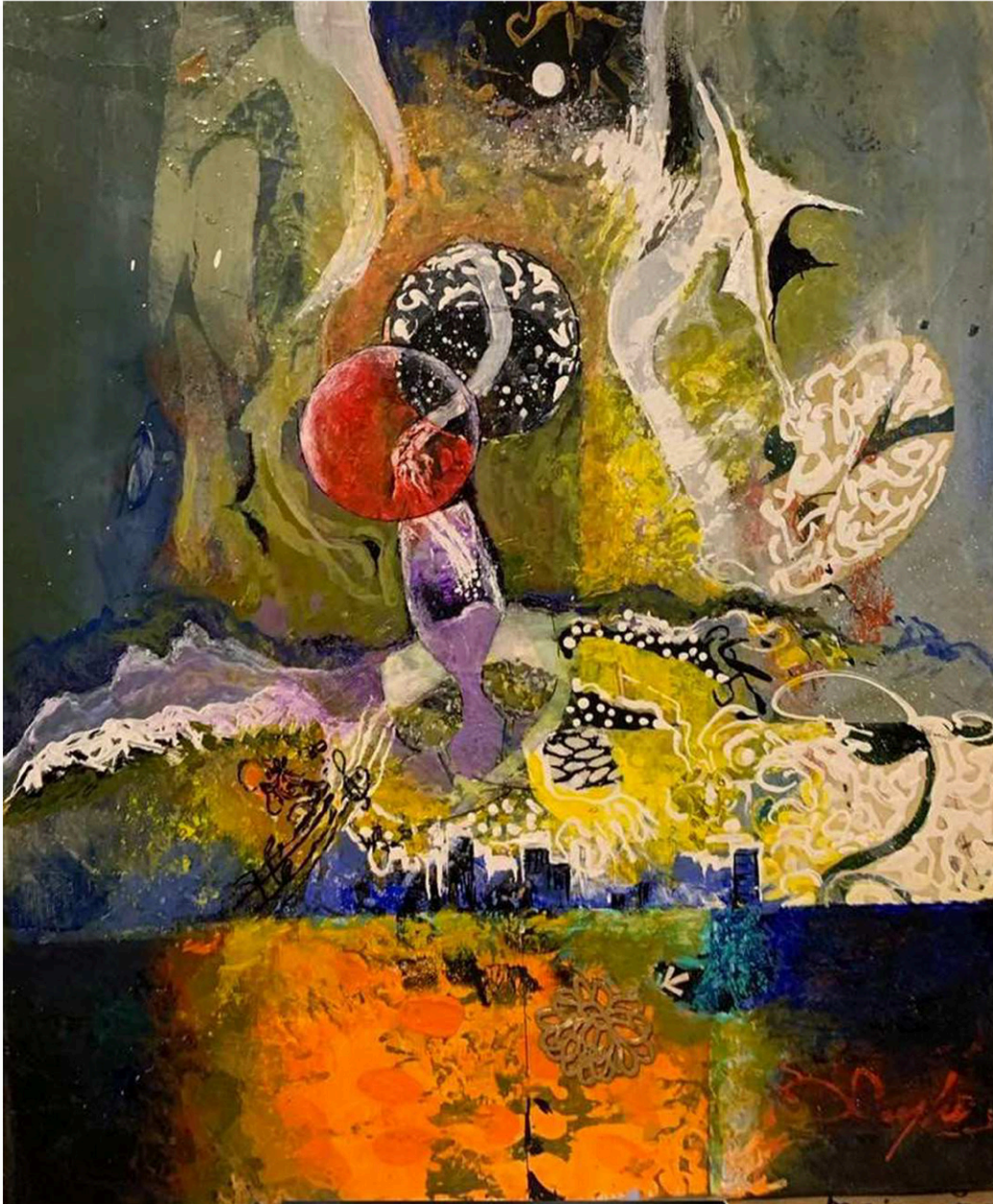
En marge de diverses activités professionnelles, elle s'investit depuis plus de vingt ans à promouvoir la poésie francophone sur le web (*Ecrits-vains, Francopolis, ...*) et en revue (*DiptYque*).

Autrice de poésie et de nouvelles, son travail d'écriture se nourrit régulièrement de collaborations avec d'autres artistes. Lauréate du Prix Delaby-Mourmaux pour son recueil de poésie *Solombre* (2019), elle continue à publier régulièrement : son recueil *Assise dans la chute immobile des heures* (illustré par Gwen Guégan, Dinant, Bleu d'Encre, 2021) suit *Branche d'acacia brassée par le vent (fuit mouvements)*, publié en 2020 aux éditions Le Chat polaire, à Louvain-La-Neuve.

Elle est membre de l'Association des Ecrivains Belges, de l'Association Royale des Artistes et Ecrivains de Wallonie et du Grenier Jane Tony.

Le support séculier de la matière

Par Léonel Jules



2022. Acrylique / collage, 24 x 18 po.

L'œuvre de Léonel Jules se structure à partir de simples éléments picturaux – la couleur, la texture et les formes intemporelles de la représentation visuelle. Les effets de ces composantes se conjuguent au geste spontané pour exprimer le rythme. L'artiste cherche à instaurer un système particulier de composition fondé à la fois sur l'agencement improvisé des matériaux et sur une combinatoire symbolique. Selon Dany Laferrière, ami du peintre, « Léonel [...] est influencé par le rythme des villes, leur métissage et mélange de cultures. [...] Il influence le monde, le monde l'influence. » L. Jules, démarche artistique

Note biographique

Léonel Jules est peintre en art contemporain canadien, vivant au Québec. Diplômé de l'Université du Québec en beaux-arts (programme enseignement), il effectue des recherches en histoire et sémiotique de l'art. Après avoir reçu de nombreux prix et bourses, il se consacre à la peinture et à la diffusion des arts. Il a conçu « Art-Média », une émission de télévision, devenue Archive montréalaise de l'art contemporain – Diffusion Art-Média.

Sept poèmes courts

Par **Jorge Palma**

Traduits de l'espagnol par Jean-Pierre Pelletier

HE VISTO

He visto en los ojos
de un niño, lo que
ha dejado la guerra.

He visto en los ojos
de un indigente,
lo que ha hecho
un sistema perverso.

He visto en los ojos
de una mujer violada
lo que ha hecho
el patriarcado.

He visto en los ojos
de un muerto,
lo que nadie se atreve
a mirar:
el silencio del mundo.
La indiferencia visceral
de sus iguales.
La aplastante pobreza espiritual
en una tierra yerma
acariciada cada tanto
por un rayo de sol.

J'AI VU

J'ai vu dans les yeux
d'un enfant ce que
la guerre a laissé.

J'ai vu dans les yeux
d'un sans-abri,
ce qu'a fait de lui
un système pervers.

J'ai vu dans les yeux
d'une femme violée
ce qu'a fait
le patriarcat.

J'ai vu dans les yeux
d'un mort,
ce que personne n'ose
regarder :
le silence du monde.
L'indifférence viscérale
de ses semblables.
L'écrasante pauvreté spirituelle
sur une terre aride
caressée de temps en temps
par un rayon de soleil.

TÙ Y YO EN MEDIO DE LA GUERRA

Es lo que te digo,
tú y yo
no conocemos nada
sobre las estrellas,
pero podemos hablar
de lo que hace sobre
nuestra vida la guerra.

Sabemos lo que falta
en las cocinas
y lo que seguramente faltará,
lo que no tendremos
por mucho tiempo
y lo que no volveremos
a tener
a menos que los volvamos
a encontrar en el cielo.

No hay tiempo, amor mío, para
tristezas. Debemos juntar
en una funda algo de ropa,
el pan grande que ayer salió
humeante de la cocina de hierro,
y llevar las fotos de los padres,
para seguirlos honrando,
más allá de este tiempo
de oscuridad y hollín.
Hazte por favor, Angela,
las trenzas que tanto me gustan.

TOI ET MOI AU MILIEU DE LA GUERRE

C'est ce que je te dis,
toi et moi
on ne connaît rien
aux étoiles,
mais on peut parler
de l'effet de la guerre
sur notre vie.

On sait ce qui manque
dans les cuisines
et ce qui manquera sûrement,
ce qu'on n'aura pas
pour longtemps
et ce qu'on n'aura plus jamais
à moins de le retrouver
au ciel.

Pas le temps pour la tristesse,
mon amour, il faut rassembler
quelques vêtements dans une housse,
le grand pain qui est sorti hier
fumant du poêle en fer,
et prendre les photos des parents,
pour continuer à les honorer,
au-delà de ce temps
d'obscurité et de suie.
Fais-toi, je t'en prie, Angela,
les tresses que j'aime tant.

SOY UN EXTRANJERO

Soy un extranjero
en tu tierra, Abraham,
buscando a tientas
lo que no está escrito
en los libros.

Soy un extranjero
en el cielo,
también en la tierra.
Y apenas,
de tanto en tanto,
me aproximo al misterio.

Con la humana ambición
de un mortal,
quisiera saber esta noche
cuántas estrellas
habitan el firmamento.
Y guardarme en un bolsillo
una luminaria, como reliquia
de esta pregunta mayor.

Mientras tanto, a tientas,
camino con la esperanza y la fe
de un peregrino.

JE SUIS EN ÉTRANGER

Je suis un étranger
dans ton pays, Abraham,
qui cherche à tâtons
ce qui n'est pas écrit
dans les livres.

Je suis un étranger
sur la Terre
comme au ciel.
Et à peine,
de temps en temps,
je m'approche du mystère.

Avec l'ambition humaine
d'un mortel,
je voudrais savoir ce soir
combien d'étoiles
habitent le firmament.
Et garder dans une poche
un luminaire, comme relique
de cette grande question.

Pendant ce temps, je chemine à tâtons,
avec l'espérance et la foi
d'un pèlerin.

TENGO MIS MANOS

Tengo mis manos todavía.
Y pies ligeros para atravesar
lo que resta del cielo.

Mi madre dice
que el jardín del Edén
late paciente
bajo un colchón de ojivas nucleares
y que un reloj
de manecillas oxidadas
tuerce el tiempo
mientras entretiene a la muerte
parada sobre los párpados del mundo.

Tengo mis manos libres
para orar,
y pies ligeros para atravesar
lo que resta del cielo.

J'AI MES MAINS

J'ai encore mes mains.
Et des pieds légers pour traverser
ce qui reste du ciel.

Ma mère dit
que le jardin d'Éden
bat patiemment
sous un matelas d'ogives nucléaires
et qu'une montre
aux aiguilles rouillées
tord le temps
tout en divertissant la mort
debout sur les paupières du monde.

J'ai les mains libres
pour prier,
et des pieds légers pour traverser
ce qui reste du ciel.

TODAS LAS COSAS ALCANZAN EL ESTADO NATURAL DE LA CONCIENCIA

Un rayo de sol dormido
sobre la hoja de un álamo
es más poderoso
que un ejército de 100 mil hombres.
Mi mano derecha, detenida ahora,
sostiene un viejo lápiz, pronto
para finalizar este poema.
Es verdad: un rayo de luz
es más poderoso
que un ejército de 100 mil hombres.

TOUTES LES CHOSES ATTEIGNENT L'ÉTAT NATUREL DE LA CONSCIENCE

Un rayon de soleil endormi
sur la feuille d'un peuplier
est plus puissant
qu'une armée de 100 000 hommes.
Ma main droite, maintenant immobile,
tient un vieux crayon, pour
terminer bientôt ce poème.
C'est vrai : un rayon de lumière
est plus puissant
qu'une armée de 100 000 hommes.

VENDRAN POR NOSOTROS

Vendrán por nosotros
cuando terminen de guardar
la última semilla.
Cuando terminen de talar
el último árbol.
Cuando terminen de sacar
la última gota de petróleo.
Todavía hay aire.
Y el cielo, en esta parte,
es puro.
Eso es una mariposa, hijo.

ILS VIENDRONT NOUS CHERCHER

Ils viendront nous chercher
quand ils auront terminé de sauvegarder
la dernière graine.
Quand ils auront fini d'abattre
le dernier arbre.
Quand ils auront fini d'extraire
la dernière goutte de pétrole.
Il y a encore de l'air.
Et le ciel, dans cette région,
est pur.
C'est un papillon, mon fils.

UNA SOLA

Al final, todo volverá
a su estado natural.
Y veremos sin arrugas
lo que hemos sido siempre:
un solo linaje
de una punta
a la otra del cielo.

UNE SEULE

À la fin, tout reviendra
à son état naturel.
Et nous verrons sans rides
ce que nous avons toujours été :
une seule lignée
d'un bout à l'autre
du ciel.

Note biographique

Poète, nouvelliste, journaliste culturel, **Jorge Palma** est né 1961 à Montevideo (Uruguay). Il a travaillé dans différents médias tant écrits que parlés. Il a animé des ateliers d'écriture (prose et poésie). Il est l'auteur depuis les années 1980 de nombreux livres dont une demi-douzaine de poésie, en plus d'avoir participé à des anthologies du continent et d'ailleurs. Il a été traduit et publié en plusieurs langues et pays, à Londres, à Munich, à Ramallah (Palestine), à Hong Kong, au Nigéria, en Italie, en Amérique latine, tant dans des revues papier qu'électroniques. Il a été invité à plusieurs festivals de poésie dans le monde, dont la 35^e édition du Festival international de poésie de Trois-Rivières (Québec) en 2019.

Héros

(À Maïkan)

Par **Pierrot Ross-Tremblay**

Au temps des ténèbres
Conscience brasier
Notre amour sincère
Est ce bras impérieux
Apte à déchoir
Le magistral despote

Le regard franc écache le mirage
Ce cœur est émeute
Probe légion
Notre soif de grâce
S'épanche à la dignité de tous

Nous ne baisserons pas le front
Au risque de périr de la honte
D'avoir offert aux césars
Les perles de notre honneur

Ces lueurs scintillantes
Au fond des yeux d'enfants
Sont les diamants de notre guerre
Ces sourires notre dodem

Ceux qui ont été nous entendent
La mémoire est complète
Et ceux qui viennent nous regardent
Impitoyables, les griffes acérées

Prêts à larguer nos amarres fourbes

Allons, émissaires de candeur
Portager la parole des muets aux sourds

Note biographique

Pierrot Ross-Tremblay a œuvré pour différentes organisations canadiennes et internationales avant de rejoindre le Département de sociologie de l'Université Laurentienne, à Sudbury. Avec *Nipimanitu*, il offre une poésie spirituelle et mystique, un chant qui puise aux sources de la métaphysique innue et appelle à la transformation radicale du regard que nous portons sur le monde.

Référence

Ross-Tremblay, Pierrot. 2018. « Nipimanitu (L'esprit de l'eau) ». Sudbury : ©Éditions Prise de parole. Extrait : pp. 21-22. Reproduit avec l'autorisation de l'auteur et l'éditeur : licence enqc-424-5d53aef936604403aaf7a794-5d53af6d1cc99e2ac52c5d6e-0001 accordée le 14 août 2019 à Anatoly Orlovsky.

Les reines de la réserve II et Créateur est trans

Par **Billy-Ray Belcourt**

Traduit de l'anglais par Mishka Lavigne

THE REZ SISTERS II

after tomson highway

cast:

girl of surplus. girl who is made from fragments. she who can only be spoken of by way of synecdoche. she whose name cannot be enunciated only mouthed.

mother of that which cannot be mothered. mother who wants nothing and everything at the same time. she who gave birth to herself three times: 1. the miscarriage. 2. the shrunken world. 3. the aftermath.

sister of forest fire. sister who dwells in the wreckage. she who forages for the right things in the wrong places. nothing is utopia and so she prays to a god for a back that can bend like a tree splitting open to make room for the heat.

aunt of the sovereignty of dust. aunt of that which cannot be negated entirely. she who is magic because she goes missing and comes back. she who walks upside down on the ceiling of the world and does not fall.

kookum of love in spite of it all. kookum who made a man out of a memory. she who is a country unto herself.

father of ash. father of a past without a mouth. he who ate too much of the sunset.

LES REINES DE LA RÉSERVE II

d'après tomson highway

personnages :

filie rapiécée. fille faite de fragments. celle dont on ne peut parler qu'en synecdoques. celle dont on ne peut crier le nom haut et fort, seulement le murmurer du bout des lèvres.

mère de ce qui ne peut être materné. mère qui veut tout et rien à la fois. celle qui a donné naissance à sa propre personne trois fois : 1. la fausse couche. 2. le monde rétréci. 3. le contrecoup.

sœur feu de forêt. sœur qui se tient au cœur des décombres. celle qui cherche les bonnes choses aux mauvais endroits. rien n'est utopie, donc elle prie un dieu de lui donner un dos capable de se courber comme un arbre qui se fend pour laisser place à la chaleur.

tante souveraine de poussière. tante de ce qui ne peut être complètement oublié. celle qui est magie parce qu'elle disparaît et réapparaît. Celle qui marche tête en bas sur le plafond du monde et qui ne tombe pas.

kookum d'amour malgré tout. kookum qui a créé un homme à partir d'un souvenir. celle qui est un pays en soi.

père de cendres. père d'un passé sans bouche. celui qui a trop mangé de couchers de soleil.

THE CREATOR IS TRANS

the creator is trans
and the earth is a psychology experiment
to determine how quickly
we mistake a body for anything
but a crime scene
the product of older crime scenes.
there is a heaven
and it is a place called gay.
gay as in let's hold up a world together.
gay as in happy to make something out of nothing
and call it love or anything
that resembles a time
in which you don't have to be those shitty versions of yourself
to become who you are now.
one day i will open up my body
to free all of the people i've caged inside me.
i want to visit every tim hortons in northern alberta
so that homophobes can tell me sad things like
i love you
your hair looks nice
you have nice cheekbones
until someone kills me
and then the creator will write my eulogy
with phrases like
freedom is the length of a good rim job
and the most relatable thing about him
was how often he cried watching wedding videos on youtube.
homonationalism, amirite?
my grandma thought there was a portal
to the other side in her basement
but it was all of the women she had ever met
praying in a circle
that she would give birth to a world
without men
only women
made
from other women's heartbreak.

CRÉATEUR EST TRANS

créateur est trans
et la terre est une expérience de psychologie
pour déterminer à quel point
on prend un corps pour autre chose
qu'une scène de crime
qui serait le produit de scènes de crime plus anciennes.
le paradis existe
et c'est un endroit qui s'appelle gay.
gay au sens de portons ensemble un monde à bout de bras.
gay au sens d'heureux de créer quelque chose à partir de rien
et d'appeler ça de l'amour ou n'importe quoi
qui ressemble à un moment
où tu n'as pas besoin d'être une version merdique de toi-même
pour devenir la personne que tu es maintenant.
un jour j'ouvrirai mon corps
pour libérer toutes les personnes prisonnières à l'intérieur de moi.
je veux visiter tous les tim horton's du nord de l'alberta
pour que les homophobes puissent me dire des choses tristes comme
je t'aime
t'as de beaux cheveux
t'as de belles pommettes
jusqu'à ce que quelqu'un me tue
et alors créateur écrira mon éloge funèbre
avec des phrases comme
la liberté, ça dure le temps d'une bonne rim job
et la chose qui était la plus attachante chez lui
c'était toutes les fois où il pleurait en regardant des vidéos de mariage sur youtube.
homonationalisme, dis-tu?
ma grand-mère pensait qu'il y avait un portail
vers l'au-delà dans son sous-sol
mais c'étaient plutôt toutes les femmes qu'elle a connues
assises en cercle
pour prier qu'elle donne naissance à un monde
sans hommes
que des femmes
un monde fait
du chagrin des autres femmes.

Notes biographiques

Billy-Ray Belcourt est de la Première Nation crie de Driftpile. Il a obtenu un doctorat en études anglophones et cinématographiques de l'Université de l'Alberta. Il a été boursier Rhodes en 2016 et il est titulaire d'une maîtrise en études des femmes de l'Université d'Oxford. En 2016, il a été nommé comme l'une des six voix autochtones à surveiller par CBC Books. Il est lauréat du Prix de poésie P. K. Page Founders 2017. Son premier recueil, *This Wound is a World*, dont les textes reproduits ici sont extraits, a remporté en 2018 le prestigieux Prix national de poésie Griffin, le Prix Voix autochtones (*Indigenous Voices Award*) et le Prix Robert Kroetsch de la ville d'Edmonton, en plus d'avoir été nommé meilleur recueil de 2017 par CBC Books et désigné finaliste du Prix du Gouverneur général en 2018. Son deuxième recueil, *NDN Coping Mechanisms: Notes from the Field*, a remporté le Prix de poésie Stephan G. Stephansson en 2020, tandis que son troisième livre, *A History of my Brief Body*, finaliste du Prix du Gouverneur général en 2020, a été désigné bestseller national #1 au Canada et voté meilleur livre de l'année par le journal *Globe & Mail*.

Mishka Lavigne est autrice de théâtre et traductrice théâtrale et littéraire. Elle est deux fois lauréate du Prix littéraire du Gouverneur général : en 2021 pour *Copeaux*, une création poétique développée avec le metteur en scène Éric Perron et produite à Ottawa en 2020 (également gagnante du Prix littéraire Jacques-Poirier en 2021), ainsi qu'en 2019 pour *Havre*, un texte traduit en anglais et en allemand, créé à la Troupe du Jour de Saskatoon en septembre 2018, puis au POCHE/GVE à Genève en janvier 2019. Antérieurement, elle a écrit *Cinéma*, produit par le Théâtre la Catapulte, en 2015, et *Vigile*, produit par le Théâtre Rouge Écarlate et le Théâtre du Trillium en 2017. Son texte en anglais, *Albumen*, a été créé à Ottawa en mars 2019 et a connu une première australienne en juillet 2019. Elle a aussi signé plus d'une douzaine de traductions théâtrales, vers le français et vers l'anglais, ainsi qu'une traduction de la poésie de Rosanna Deerchild pour les Éditions David à Ottawa.

Références

Belcourt, Billy-Ray. 2017. *This Wound is a World*. Calgary : Frontenac Publishing House. Extraits : pp. 15, 24.

Traduction française : Lavigne, Mishka. 2019. « Cette blessure est un territoire ». Montréal : ©Triptyque, Groupe Nota bene. Extraits : pp. 18-19, 34-35.

Texte reproduit avec l'autorisation de l'auteur et des éditeurs (Frontenac Publishing House Ltd. pour l'original, via l'agente littéraire Stéphanie Sinclair de CookeMcDermid Agency Inc.; Groupe Nota bene pour la traduction : licence enqc-11-5416168-8100496-5109170 accordée le 18 novembre 2020 à Anatoly Orlovsky).

Autoportrait

Par Elisabeth AITLARBI



2018. Huile sur toile, 120 x 80 cm.

Note biographique

Elisabeth AITLARBI, artiste peintre française, vit et travaille dans son atelier non loin de Toulouse dans le Sud de la France. Après un bref passage aux Beaux-Arts de Marseille, elle choisit de poursuivre son apprentissage et sa pratique auprès de grands maîtres de la peinture contemporaine. « Loin de l'improvisation, son œuvre est réfléchie, intuitive, solidement construite, dans des mises en scène soignées, témoignant de l'expression de sa réalité intérieure ».

ÉCOLE SECONDAIRE

Par Laurence Bertrand

Ce matin nos sacs pleins de repas surgelés
demandaient asile à notre ventre

nous grimpons dans quelques mensonges
cueillir des bleuets
nos plaisanteries boudaient la gravité

nous rêvions déjà aux après-midis orange
quand nos chaises se réfugient contre les pupitres
et font résonner l'absence

Nous avons rencontré
une nouvelle venue
fillette de notre âge

brodée de plages étrangères

ses veines
ressemblaient aux traversées
barbelées

par-dessus ses côtes
de poubelles
renversées
différents secrets rouillaient
et ne comprenaient pas notre langue

ses mains déplaient les tanières
chatons immenses de l'oubli
la faim multicolore allongeait ses racines
en elle
chasses au trésor sous ses paupières

Première récréation avant-midi au creux des hanches
octobre entre nos os sédentaires
les marelles
vomissaient leurs chiffres
et nos balançoires rendaient fous les nuages

la fillette plantait nos pommiers
dans ses rires
où nous accrochions nos guirlandes d'Halloween
sous ses ongles
les dictateurs de son pays
se pendaient
elle essayait de nous raconter les cabanes imprudentes
construites par ses amis
ses montagnes ses villages enrhumés

de nombreux avions
là-bas
souriaient aux gorges des bombardements

En après-midi
ses bégaiements ne nous captivaient plus

nous repoussions l'accolade de son soleil
trop squelettique
pour nous

derrière elle
armées de soupirs
tambours de roulements d'yeux

Seule
elle bottait un ballon de soccer
les carrés blancs noirs devenaient des épées
qui engouffraient
les derniers otages de sa famille

ses boucles comme une lumineuse fièvre
un tableau taciturne

elle bottait
ses souvenirs ses cauchemars intraduisibles
ses ecchymoses et leurs cachots froissés
nacrés de haine
seuls

ils coulaient sur ses joues

Mais ce soir
après les cours
en silence
nous repensons à elle
imaginons les étoiles
ces grelots cadavériques
fouettant son ciel migratoire

Note biographique

Laurence Bertrand fait une maîtrise en Études littéraires. Son mémoire porte sur la représentation des tabous dans la poésie pour enfants et la poésie de l'enfance. Elle a publié des poèmes dans diverses revues, entre autres dans *Le Sabord* et *Les écrits*. Laurence a remporté quelques prix littéraires, dont la bourse Hector-De-Saint-Denys-Garneau et la mention du Prix Piché de Poésie (avec son recueil *À la dérive de nos soifs*, paru aux Éditions d'art *Le Sabord*). En dehors des études et de l'écriture, elle est correctrice et participe avec bonheur à des comités de lecture de revues étudiantes.

Note

Le poème « École secondaire », initialement publié en 2020 à la revue *Le Crachoir de Flaubert*, est reproduit ici avec l'autorisation du *Crachoir* et de l'autrice © Laurence Bertrand.

Fable aux Kálibu (extrait)

Par Jean-Manuel Doran-Peñafiel

Et Colomb découvrit l'Amérique
Abya Yala *no more*
Ahora tu nombre es América
Qu'on lui coupe les tresses
Un arbre à la fois
Violer l'Amazonie, mise à nue
Des gouttes de sang, d'érable, sur le littoral
Ne parle pas, Abya, je ne comprends pas ta langue
Ici c'est le Nouveau Monde
Rien n'existait avant l'Europe
Ni histoire ni culture
Montre-nous tes bibliothèques,
Rectifions les faits
Pas de livres?
Coupez leurs langues,
Taisez leurs chants,
Étranglez leurs mouvements :
Autodafé

L'horreur tintinnabule ses hauts bois
Kálibu sait l'apoplexie
Dare-dare
Il flaire l'arnaque
Voit la terre perdre pied
Villages déracinés
Des noms rayés
L'apocaliste
Kálibu court
En cavale vers le dernier murmure
Il est trop tard

La ceinture défléchée
L'odeur du sang
Du salpêtre
Alors le caribou poursuit sa course
La mémoire dans le panache

Ravalée
Six pieds soutanes
On creuse la neige
Génocide enfoui
À Kamloops, à Inukjuak

La mémoire est nature
Le Grand Huron du Québec
L'Algonquoie des neiges
Le Carcajuujuaqu
L'Atikamésange
Le Mohakastor
Le Malécerf
Le Naskapic-bois
Le Mic-Maquereau
Le Crizzly
L'Innourse polaire
L'Abénakálibu
Se souviennent
Nous avons déplumé Quetzalcóatl
Avant de décarapacer l'île de la Tortue
Et aujourd'hui
On veut dépanacher les caribous

Note biographique

Jean-Manuel Doran-Peñafiel est un artiste multidisciplinaire : poète, artiste visuel, comédien et musicien. En 2018, il remporte le Prix Gabriel-Villemure pour son texte *Manifeste d'un monde libre*. En 2019, son essai *Tribunal sans frontières* est sélectionné pour une adaptation scénique par le Théâtre Le Clou. En 2021, il obtient le premier prix du concours international Poésie en liberté pour son poème *Coup de théâtre*, ce qui lui vaut une publication dans un recueil aux éditions Unicité et une lecture publique à Paris. En 2022, à 19 ans, il accède au stage final du concours d'entrée à l'École nationale de théâtre du Canada en écriture dramatique avec sa pièce *Évanesprits*.

Suivez Martin, suivez Moses! et Passage au Printemps

Par **George Elliott Clarke**

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier et Anatoly Orlovsky

Follow Martin, follow Moses!'

By Daniele Manin*²

I.

Damn all undammed Venice! —

unless the *Arsenalotti* hearken to, mirror,
the luminous, tumultuous Arson —

Revolution —

American, French, Haitian, and now
the Danish Caribbean, St. Croix —

before the dreary *Enlightenment* dims —
and no *Liberty* lives —
except on bullet subsistence.

1848, there is still such *Light* —

the insurgent *Lustre*
that eclipses stars.

II.

Eye St.Croix —
the illuminating *Insurrection* of Moses Robert
and Martin Williams:

1 Editor's Note: George Elliott Clarke is the true author of this text, whereas Daniele Marin is its fictional author persona.

2 Editor's Note: the following footnote, prefixed by the asterisk, is part of Clarke's text.

* In 1848, Daniele Marin led a (temporarily) successful uprising against the Austrians then controlling Venezia, Italia. He found inspiration in the slavery-abolishing rebellions led by Moses Robert and Martin Williams, that same year, in the Danish West Indies.

To bray conch-shells
and bash bells as alarm,
to marshall 8,000 slaves
to toss fire all about
Fort Frederik,
a spindly keep of kindling.

(Negresses brought dry cane leaves
to fuel the torching).

In the breakneck twilight,
cross the Atlantic,
there was turmoil of troops,
turbulent men ejaculating shot,
blasting off black gunpowder,

but also the seizure of dark rum and dark coffee,
an end to the wasting and fasting
of the blacks,

thanks to exquisite, comprehensive *Purging*.

When Moses and Martin were finally seized,
heads chopped,
their searing blood was its own light —
a rainbow fallen down to bones.

III.

Now here, where Austrian dogs bark
and Austrian bitches howl,
to gnaw on Venice's carcass,

I cry, "Viva San Marco!"

I want volcano-galled air —
just as in the Danish West Indies.

Liberty is never premature.

[Strait of Gibraltar / Passio Per Formentera, 6 décembre mmxii]

Suivez Martin, suivez Moses!³Daniele Manin*⁴

I.

Maudit soit Venise maudite sans digue! —

à moins que les *Chantiers navals* n'écoutent, ne mirent
le *Brasier* voulu, si lumineux, tumultueux —la *Révolution* —américaine, française, haïtienne et à présent —
aux Antilles danoises, à Sainte-Croix —avant que ne s'assombrissent les tristes *Lumières*
et qu'aucune *Liberté* ne vive —
sauf si les balles n'assurent sa subsistance.1848, une telle *Lumière* existe encore —le *Lustre* de l'insurrection
qui éclipse les étoiles.

II.

Un œil sur Sainte-Croix —
sur l'éclairante *Insurrection* de Moses Robert
et Martin Williams :Faire mugir les conques marines
faire résonner les cloches comme des alarmes,
mener 8 000 esclaves
à foutre le feu
au Fort Frederik,
une tour fuselée de tisons.(Les négresses apportèrent des feuilles de canne desséchées
pour alimenter le feu.)

3 NdE : George Elliott Clarke est l'auteur réel de ce texte, qui comporte la désignation de Daniele Marin comme son auteur fictif.

4 NdE : La note suivante, précédée de l'astérisque, fait partie du texte de Clarke.

* En 1848, Daniele Marin mena un soulèvement (temporairement) réussi contre les Autrichiens qui contrôlaient alors Venezia, Italia. Il trouva son inspiration dans les insurrections, survenues la même année, qui visaient l'abolition de l'esclavage – les révoltes menées par Moses Robert et Martin Williams dans les Antilles danoises.

Au crépuscule casse-cou,
à la traversée de l'Atlantique,
il y eut des troubles au sein des troupes,
hommes turbulents éjaculant des tirs,
explosions de poudre à fusil noire,

mais aussi la saisie de rhum brun et de café noir,
la fin de la spoliation et du jeûne
des Noirs,

grâce à une *Purge* complète, exquise.

Quand Moses et Martin furent enfin capturés,
la tête tranchée,
le sang qui brûlait était sa propre lumière —
l'arc-en-ciel effondré jusqu'aux os.

III.

Là où les *Autrichiens* aboient
et les chiennes d'Autriche hurlent,
pour ronger la carcasse de Venise,

je crie : « Viva San Marco ! »

je veux de l'air raviné par les volcans —
tout comme aux Antilles danoises.

La Liberté n'arrive jamais trop tôt.

[Détroit de Gibraltar / *Passio per Formentera*, 6 décembre⁵ mmxii]

5 NdT : en français dans l'original

Transit to Spring

Spring is comin,
so slow —
after the ponderous *Winter*,
oppressin;
and *Freedom* is closer —
though still a ways off;
so we anxious pray
a chance to vamoose —
when, where, there is *Warmth*,
the sun, exploding, cheering,
welcoming
our belated homecoming,
icy shackles, melting. ...

[New Brunswick (New Jersey) 12 mars mmxiv]

Passage au printemps

Le printemps s'en vient,
si lentement —
après le lourd *Hiver*,
accablant ;
puis la *Liberté* se rapproche —
même si elle est encore loin ;
alors nous prions, tout inquiets,
c'est l'occasion de décamper —
là où il y a de la *Chaleur*,
c'est le soleil qui explose, acclame,
accueille
notre retour tardif,
les chaînes de glace, qui fondent...

[Nouveau-Brunswick (New Jersey) 12 mars⁶ mmxiv]

Note biographique

Quatrième poète-lauréat de Toronto (2012-15) et septième poète officiel du Parlement du Canada (2016-2017), **George Elliott Clarke** est un auteur renommé, titulaire de huit doctorats honorifiques, membre de l'Ordre du Canada et gagnant de plusieurs prix, dont celui du Gouverneur général, ainsi que le *Premiul Poesis* (Roumanie), le Prix de poésie Eric Hoffer (États-Unis) et le prestigieux Prix d'excellence Martin Luther King Jr. Professeur de littérature afro-canadienne à l'Université de Toronto, Clarke a également enseigné à Harvard, Duke et McGill. Son œuvre a fait l'objet de l'anthologie *Africadian Atlantic: Essays on George Elliott Clarke* (2012).

Référence

Clarke, George Elliott. 2017. *Canticles I: mmxvii*, pp. 54-56, 65. Oakville, Canada : ©Guernica Editions Inc., tous droits réservés. Texte reproduit avec l'autorisation de l'éditeur.

6 NdT : en français dans l'original

Mai 65

Par Laryssa Luhovy



1965. Huile sur masonite, 61 x 91 cm.

« [L'artiste] propose une peinture discursive et presque surréaliste qui lui permet d'affirmer avec plus de vigueur son appréhension de l'espace, d'en faire sentir et d'en expérimenter pleinement l'émotivité, [...] chaque tableau étant pour elle une naissance et une renaissance. » Jules Arbec, critique d'art émérite (voir documentaire de Michel Moreau, Jules le magnifique).

« La peinture de Laryssa Luhovy vise à produire une sensation d'euphorie chez le spectateur. Au risque de susciter la controverse, je dirais qu'elle offre dans ses tableaux une vision personnelle du paradis. Pour les Modernes, l'art fut considéré comme une version laïque de la religion, et celui de Laryssa correspond à cette description que Rothko a donné de sa peinture. Dans tel archétype chrétien orthodoxe, la beauté illustre la justice et la vérité ; ce moule de pensée remonte à Platon en passant par Plotin. L'innocence, difficile à atteindre ici, en société, est illustrée par la peinture de Laryssa. » André Seleanu, membre de l'Association internationale des critiques d'art (AICA), trad. de l'anglais par Anatoly Orlovsky.

Note biographique

Laryssa Luhovy, née à Ternopil, en Ukraine, a vécu en Belgique avec sa famille jusqu'en 1950. Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Montréal et titulaire d'une maîtrise en arts plastiques de l'Université George-Washington (Washington, D.C.), elle a travaillé en Égypte, au Maroc, au Yémen du Nord, en Corée du Sud et au Sri Lanka. Par la suite, l'artiste vit et œuvre à New York de 1979 jusqu'à son retour à Montréal en 1983. Elle se fait connaître grâce à une douzaine d'expositions individuelles, ainsi qu'à de nombreuses expositions collectives, autant à Montréal, au Québec et ailleurs au Canada, qu'aux États-Unis et en Europe. Récipiendaire de multiples prix d'excellence aux É.-U., membre du jury de l'Association lavalloise pour les arts plastiques (2000), Laryssa Luhovy fait l'objet de critiques d'art élogieuses dans *Vie des Arts*, *Art Focus* et autres publications spécialisées. Ses œuvres font partie de diverses collections privées à travers le monde, ainsi que de collections permanentes, dont celle du Musée canadien des civilisations. <http://www.laryssaluhovy.com/>



1986. Photographie. Portrait de Laryssa par Yurij Luhovy

Trois poèmes

Par **Mario Pelletier**

LIBERTÉ AUX ABOIS

Où donc est notre liberté en ce monde
en quel for intérieur se replier
pour échapper à l'encerclement
et quel ange ou quel dieu pour notre salut
peut nous emporter hors des temps maudits
loin des tentacules proliférants
de la cyber-dictature

La pollution étend ses métastases
la planète gronde en ses profondeurs
éclate en furie d'ouragans et tsunamis
on n'entend pas la sourde lamentation
des animaux qui s'éteignent par milliers
et des enfants violés broyés dénaturés
partout l'infinie plainte subliminale
des morts qui ne sont plus honorés
et des vieux parqués dans des asiles sans pitié

on ne sait plus où donner de la tête
dans ce siècle goulag
perdues les ailes de l'enfance
et la boussole de l'histoire
en nous crient des poètes aveugles
enfermés dans des odysées autistes
cernés par des vautours d'insignifiance
et plus un centimètre d'espace pour
la pensée qui tourne sur elle-même
dans un cachot qui s'épaissit
sous les masses de plomb de la non-pensance.

ÉCHAPPÉE BELLE EN POÉSIE

Mais je viens d'ailleurs
j'ai nostalgie d'autres temps
d'un ailleurs irréductible
j'appartiens à des espaces irrépressibles
on ne me cernerá pas dans l'éphémère
dans la caducité accélérée
dans l'obsolescence programmée

je prends la clé des champs immortels
hors des cachots cybernétiques

la poésie est la porte dérobée
du cœur et de l'esprit à court d'oxygène
l'échappée belle vers l'horizon liberté

que poésie ne meure sous les miradors webs
qu'elle parte sur des chevaux de légende
filer toutes crinières dehors aux vents lunaires
rejoindre le sabbat des anges fols
où soirs et matins se résolvent
dans un même crépuscule en flammes

qu'elle soit l'avant et l'après de ce qui ne fut jamais
qu'elle coure à rebours de crépuscules
à reflux d'enfance et d'ailleurs
qu'elle soit soulante musique à bouche d'étés fauves
alcool violent de tropiques matraqués de soleil

la parole enchantée peut encore
ouvrir des temps et des espaces vierges
que n'a connus nulle mémoire
où nul imaginaire n'a pénétré
et le poète y entrer sur la pointe de ses pieds ailés
oriflamme au poing comme l'ange des conquêtes
et lors y courir mille enfances ressuscitées
des blés d'azur battant ses yeux de coureur ivre
il sera la flèche et le vent
l'arc du ciel équinoxe
l'envers et l'antan de tout
le présent et l'avenir de jamais
quand l'or rouge des soirs mystiques
frappe d'éternité l'instant

et que poésie embrase toutes les vies
qu'elle claque tous nos claviers d'astral fou
qu'elle orgasme en fractales d'explosions psychédéliques
avant que la mort pose son doigt glacé sur nos lèvres.

PEUPLE ÉVANESCENT

Sur des tympans subconscients
un esprit frappeur
hante l'amnésie collective
bourdonnement immémorial
puce à l'oreille intemporelle
termite des langues de bois
le vieux fantôme colonial
dans le placard des débarras
n'est pas claquemuré pour de bon

il dure à mort
le conquérant
le grand patron
si bien assimilé à soi
commandeur intériorisé
pétrifié dans l'os mental des générations
épine dorsale d'emprunt
tenant la cire molle de notre existence
de père et mère
en fille et fils
filantes ombres caméléons
de moins en moins distinctes
sur la grisaille de la démission

et nous autres maintenant
confits dans la farce grasse
et ralliés dans l'éruclation du sacre
simulacre clinquant d'une force perdue

nous ni racistes ni sexistes ni populistes
ni phobes en rien
sauf en christianophobie
nous bien dressés en rectitude multiculturaliste
et tout aplatis en repentance suicidaire
enrôlés dans la bien-pensance totalitaire
comme on passe l'arme à gauche

nous plus étrangers à nous-mêmes qu'à tout autre
défendant avec ardeur ce qui nous tue
et pourfendant ce qui nous constitue
avec une furie d'apatrides patricides
réflexe inné du membre fantôme colonial
tout ce qui est autre vaut plus que soi
le survenant l'emporte sur l'habitant
dans nos murs s'accumulent les chevaux de Troie

notre parole est minée d'idées reçues
et de slogans explosifs
foudroyant le discours et la discussion
stigmatisant
terrorisant
coupant les têtes
guillotinant l'esprit

nous autres plus que jamais aliénés
anglaisés dans la décadence US
ego-portraiturés jusqu'à la singerie
dans des miroirs sans fin
succession de Narcisses par milliards
dans les ondes Internet
engloutis

nous de ce pays impossible
par deux fois repoussé de peur
n'ayant plus ni nation ni couleur ni histoire
colonisés plus que jamais
par l'Empire des banksters
et du dollar faussaire
pulvérisés dans le globalisme
archicolonisés par inconscience de sans-mémoire
déracinés du sol natal
englués dans la Toile concentrationnaire
insignifiantisés
néantisés
fêtant de festivals de rire et de poutine
notre descente allègre
au charnier des peuples disparus.

Note biographique

Mario Pelletier est un poète, romancier, essayiste et historien québécois, auteur d'un vingtaine de livres. Il a été notamment journaliste et critique littéraire au quotidien *Le Devoir*. Parmi ses publications les plus remarquées depuis dix ans se trouvent **La pierre de Satan**, roman métahistorique paru en 2021 aux éditions Les heures bleues, **Chants de nuit pour un jour à venir** (dont les poèmes ci-dessus sont extraits) et **Le souffle de l'apocalypse**, recueils de poésie parus aux Écrits des Forges en 2020 et 2018, puis **Au temps des loups de Staline**, roman inspiré d'une histoire vécue lors de la Révolution russe, publié chez Fides en 2012.

Note

Ces trois poèmes, inédits lorsqu'ils étaient initialement soumis à la revue, ont par la suite été intégrés au recueil **Chants de nuits pour un jour à venir**, publié en 2020 par les Écrits des Forges. Ces poèmes sont reproduits ici avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur. ©Tous droits réservés, Écrits des Forges / Mario Pelletier.

Tarzan et Jim la Jungle

Michael Morais

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier

Tarzan and Jungle Jim rolled into one
Bundle of beefy arms and legs
Punching and kicking respectively
Fighting for the much coveted prize
The King of Jungleland would emerge
The victor of reign supreme
In the ever impressionable
Mind of the young.
Rumor has it Tarzan's already been caught
Posing in a leather breechcloth
Hanging from a swinging vine
& grinning from ruddy cheek to cheek
With a lot more than liquor on his breath
For a new brand of frosted cereal
Guaranteed not only to make kids eat
But to feel superior
To their darkskinned neighbors
From the next school district.

Tarzan et Jim la Jungle roulés en une seule
Boule de bras et de jambes bien baraqués
Se donnent l'un l'autre des coups de poing et des coups de pied
Se battent pour le prix très convoité
Le Roi de la Jungle sortirait
Le vainqueur du règne suprême
Dans l'esprit à jamais
Malléable des jeunes.
La rumeur veut que Tarzan se soit laissé prendre
À poser dans un pagne en cuir
Accroché à une liane qui oscille
Et à sourire d'une joue rougeaude à l'autre
Ayant beaucoup plus en bouche qu'une haleine avinée
Pour une nouvelle marque de céréales givrées
Qui incitera les gamins à les manger
Tout en se sentant supérieurs
À leurs voisins à la peau foncée.

Note biographique

Le poète, dramaturge et interprète d'avant-garde **Michael Morais** (New York 1945 – Montréal 1991) a galvanisé la scène new-yorkaise de la poésie et du théâtre dans les années 1960, et ce, jusqu'au milieu des années 1970, avant de déménager à Montréal en 1976. Dans la lignée de Langston Hughes, Gil Scott-Heron et les poètes de la génération « Beat », Michael Morais a continué à créer et à jouer jusqu'à sa mort en 1991, survenue à l'âge de 45 ans.

Référence

Morais, Michael. 2022. *FREE: Uncut poems, stories, art and drama by Michael Morais*, une anthologie (dont ce poème est extrait) publiée sous la direction de ©Jody Freeman, p. 117. Montréal, Canada : ©Éditions Naine Blanche – *White Dwarf Editions*, tous droits réservés. Texte reproduit avec l'autorisation de l'éditeur et de M^{me} Freeman.

